


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

ŒUVRES

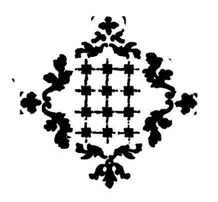
DE

M. DIDEROT.

ŒUVRES PHILOSOPHIQUES ET DRAMATIQUES DE M. DIDEROT.

TOME CINQUIEME,

CONTENANT *le Pere de Famille; Drame, avec un Discours sur la Poésie Dramatique.*



A AMSTERDAM.

M. DCC. LXXII.



A SON ALTESSE *SÉRÉNISSIME,* MADAME LA PRINCESSE DE NASSAU-SAARBRUCK.

MADAME,

EN soumettant le *Pere de Famille* au jugement de VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME, je ne me suis point dissimulé ce qu'il en avoit à redouter. Femme éclairée, mere tendre, quel est le sentiment que vous n'eussiez exprimé avec plus de délicatesse que

lui? Quelle eſt l'idée que vous n'euſſiez rendue d'une maniere plus touchante? Cependant ma témérité ne ſe bornera pas, MADAME, à vous offrir un ſi foible hommage. Quelque diſtance qu'il y ait de l'ame d'un Poëte à celle d'une mere, j'oſerai deſcendre dans la vôtre; y lire, ſi je le ſais, & révéler quelques unes des penſées qui l'occupent. Puiſſiez-vous les reconnoître & les avouer!

Lorſque le Ciel vous eut accordé des enfans, ce fut ainſi que vous vous parlâtes. Voici ce que vous vous êtes dit:

Mes enfans ſont moins à moi peut-être par le don que je leur ai fait de la vie, qu'à la femme mercénaire qui les allaita. C'eſt en prenant le ſoin de leur éducation, que je les revendiquerai ſur elle; c'eſt l'éducaton qui fondera leur recon-

noiſſance & mon autorité. Je les éleverai donc.

Je ne les abandonnerai point ſans réſerve à l'étranger ni au ſubalterne. Comment l'étranger y prendroit-il le même intérêt que moi ? Comment le ſubalterne en ſeroit-il écouté comme moi ? Si ceux que j'aurai conſtitué les cenſeurs de la conduite de mon fils, ſe diſoient au-dedans d'eux-mêmes : *aujourd'hui mon diſciple, demain il ſera mon maître ;* ils exagéreroient le peu de bien qu'il feroit ; s'il faiſoit le mal, ils l'en reprendroient mollement, & ils deviendroient ainſi ſes adulateurs les plus dangereux.

Il ſeroit à ſouhaiter qu'un enfant fût élevé par ſon ſupérieur, & le mien n'a de ſupérieur que moi.

C'eſt à moi à lui inſpirer le libre exercice de ſa raiſon, ſi je veux que

ſon ame ne ſe rempliſſe pas d'erreurs & de terreurs, telles que l'homme s'en faiſoit à lui-même ſous un état de nature imbécille & ſauvage.

Le menſonge eſt toujours nuiſible. Une erreur d'eſprit ſuffit pour corrompre le goût & la morale. Avec une ſeule idée fauſſe, on peut devenir barbare ; on arrache les pinceaux de la main du Peintre ; on briſe le chef d'œuvre du Statuaire ; on brûle un ouvrage de génie ; on ſe fait une ame petite & cruelle ; le ſentiment de la haine s'étend, celui de la bienveillance ſe reſſerre ; on vit en tranſe, & l'on craint de mourir. Les vues étroites d'un inſtituteur puſillanime ne réduiront pas mon fils dans cet état, ſi je puis.

Après le libre exercice de ſa raiſon, un autre principe que je ne ceſſerai de lui recommander, c'eſt la

ſincérité avec ſoi-même. Tranquille alors ſur les préjugés auxquels notre foibleſſe nous expoſe, le voile tomberoit tout-à-coup; & un trait de lumiere lui montreroit tout l'édifice de ſes idées renverſé, qu'il diroit froidement: Ce que je croyois vrai, étoit faux; ce que j'aimois comme bon, étoit mauvais; ce que j'admirois comme beau, étoit difforme; mais il n'a pas dépendu de moi de voir autrement.

Si la conduite de l'homme peut avoir une baſe ſolide dans la conſidération générale, ſans laquelle on ne ſe réſout point à vivre; dans l'eſtime & le reſpect de ſoi-même, ſans leſquels on n'oſe guere en exiger des autres; dans les notions d'ordre, d'harmonie, d'intérêt, de bienfaiſance & de beauté, auxquelles on n'eſt pas libre de ſe refuſer, & dont

nous portons le germe dans nos cœurs, où il se déploie & se fortifie sans cesse; dans le sentiment de la décence & de l'honneur; dans la sainteté des lois: pourquoi appuierai-je la conduite de mes enfans sur des opinions passageres, qui ne tiendront ni contre l'examen de la raison, ni contre le choc des passions plus redoutables encore pour l'erreur que la raison?

Il y a dans la nature de l'homme deux principes opposés; l'amour-propre qui nous rappelle à nous, & la bienveillance qui nous répand. Si l'un de ces deux ressorts venoit à se briser, on seroit ou méchant jusqu'à la fureur, ou généreux jusqu'à la folie. Je n'aurai point vécu sans expérience pour eux, si je leur apprends à établir un juste rapport entre ces deux mobiles de notre vie.

C'eſt en les éclairant ſur la valeur réelle des objets, que je mettrai un frein à leur imagination. Si je réuſſis à diſſiper les preſtiges de cette magicienne, qui embellit la laideur, qui enlaidit la beauté, qui pare le menſonge, qui obſcurcit la vérité, & qui nous joue par des ſpectres qu'elle fait changer de formes & de couleurs, & qu'elle nous montre quand il lui plaît & comme il lui plaît, ils n'auront ni craintes outrées, ni déſirs déréglés.

Je ne me ſuis pas promis de leur ôter toutes les fantaiſies ; mais j'eſpere que celle de faire des heureux, la ſeule qui puiſſe conſacrer les autres, ſera du nombre des fantaiſies qui leur reſteront. Alors ſi les images du bonheur couvrent les murs de leur ſéjour, ils en jouiront. S'ils ont embelli des jardins, ils s'y promene-

ront. En quelqu'endroit qu'ils aillent, ils y porteront la ſérénité.

S'ils appellent autour d'eux les Artiſtes, & s'ils en forment de nombreux atteliers, le chant groſſier de celui qui ſe fatigue depuis le lever du ſoleil juſqu'à ſon coucher, pour obtenir d'eux un morceau de pain, leur apprendra que le bonheur peut être auſſi à celui qui ſcie le marbre & qui coupe la pierre ; que la puiſſance ne donne pas la paix de l'ame, & que le travail ne l'ôte pas.

Auront-ils élevé un édifice au fond d'une forêt, ils ne craindront pas de s'y retirer quelquefois avec eux-mêmes, avec l'ami qui leur dira la vérité, avec l'amie qui ſaura parler à leur cœur, avec moi.

J'ai le goût des choſes utiles ; & ſi je le fais paſſer en eux, des façades, des places publiques, les tou-

cheront moins qu'un amas de fumier ſur lequel ils verront jouer des enfans tout nuds ; tandis qu'une payſanne aſſiſe ſur le ſeuil de ſa chaumiere, en tiendra un plus jeune attaché à ſa mamelle, & que des hommes baſanés s'occuperont, en cent manieres diverſes, de la ſubſiſtance commune.

Ils feront moins délicieuſement émus à l'aſpect d'une colonnade, que, ſi traverſant un hameau, ils remarquent les épis de la gerbe ſortir par les murs entr'ouverts d'une Ferme.

Je veux qu'ils voient la miſere, afin qu'ils y ſoient ſenſibles, & qu'ils ſachent par leur propre expérience, qu'il y a autour d'eux des hommes comme eux, peut être plus eſſentiels qu'eux, qui ont à peine de la paille pour ſe coucher, & qui manquent de pain.

Mon fils, si vous voulez connoître la vérité; sortez, lui dirai-je, répandez-vous dans les différentes conditions; voyez les campagnes; entrez dans une chaumiere; interrogez celui qui l'habite : ou plutôt regardez son lit, son pain, sa demeure, son vêtement; & vous saurez ce que vos flatteurs chercheront à vous dérober.

Rappellez-vous souvent à vous-même qu'il ne faut qu'un seul homme méchant & puissant pour que cent mille autres hommes pleurent, gémissent & maudissent leur existence.

Que cette espece de méchans, qui bouleversent le globe & qui le tyrannisent, sont les vrais auteurs du blasphême.

Que la nature n'a point fait d'esclaves, & personne sous le Ciel n'a plus d'autorité qu'elle.

Que l'idée d'esclavage a pris naissance dans l'effusion du sang & au milieu des conquêtes.

Que les hommes n'auroient aucun besoin d'être gouvernés, s'ils n'étoient pas méchans; & que par conséquent le but de toute autorité doit être de les rendre bons.

Que tout systême de morale, tout ressort politique qui tend à éloigner l'homme de l'homme, est mauvais.

Que, si les Souverains sont les seuls hommes qui sont demeurés dans l'état de nature où le ressentiment est l'unique loi de celui qu'on offense, la limite du juste & de l'injuste est un trait délié qui se déplace ou qui disparoît à l'œil de l'homme irrité.

Que la justice est la premiere vertu de celui qui commande, & la seule qui arrête la plainte de celui qui obéit.

Qu'il eſt beau de ſe ſoumettre ſoi-même à la loi qu'on impoſe, & qu'il n'y a que la néceſſité & la généralité de la loi qui la faſſent aimer.

Que, plus les Etats ſont bornés, plus l'autorité politique ſe rapproche de la puiſſance paternelle.

Que, ſi le Souverain a les qualités d'un Souverain, ſes Etats feront toujours aſſez étendus.

Que, ſi la vertu d'un particulier peut ſe ſoutenir ſans appui, il n'en eſt pas de même de la vertu d'un peuple : qu'il faut récompenſer les gens de mérite ; encourager les hommes induſtrieux ; approcher de ſoi les uns & les autres.

Qu'il y a par-tout des hommes de génie, & que c'eſt au Souverain à les faire paroître.

Mon fils, c'eſt dans la proſpérité que vous vous montrerez bon ; mais

c'eſt l'adverſité qui vous montrera grand. S'il eſt beau de voir l'homme tranquille, c'eſt au moment où les haſards ſe raſſemblent ſur lui.

Faites le bien, & ſongez que la néceſſité des événemens eſt égale ſur tous.

Soumettez vous-y, & accoutumez-vous à regarder d'un même œil le coup qui frappe l'homme & qui le renverſe, & la chute d'un arbre qui briſeroit ſa ſtatue.

Vous êtes mortel comme un autre; & lorſque vous tomberez, un peu de pouſſiere vous couvrira comme un autre.

Ne vous promettez point un bonheur ſans mélange; mais faites-vous un plan de bienfaiſance que vous oppoſiez à celui de la nature qui nous opprime quelquefois. C'eſt ainſi que vous vous éleverez, pour ainſi dire,

au-dessus d'elle, par l'excellence d'un systême qui répare les désordres du sien. Vous serez heureux le soir, si vous avez fait plus de bien qu'elle ne vous aura fait de mal. Voilà l'unique moyen de vous réconcilier avec la vie. Comment haïr une existence qu'on se rend douce à soi-même par l'utilité dont elle est aux autres ?

Persuadez-vous que la vertu est tout, & que la vie n'est rien; &, si vous avez de grands talens, vous serez un jour compté parmi les héros.

Rapportez tout au dernier moment, à ce moment où la mémoire des faits les plus éclatans ne vaudra pas le souvenir d'un verre d'eau présenté par humanité à celui qui avoit soif.

Le cœur de l'homme est tantôt serein, & tantôt couvert de nuages;

mais le cœur de l'homme de bien, ſemblable au ſpectacle de la nature, eſt toujours grand & beau, tranquille ou agité.

Songez au danger qu'il y auroit à ſe faire l'idée d'un bonheur qui fût toujours le même, tandis que la condition de l'homme varie ſans ceſſe.

L'habitude de la vertu eſt la ſeule que vous puiſſiez contracter ſans crainte pour l'avenir. Tôt ou tard les autres ſont importunes.

Lorſque la paſſion tombe, la honte, l'ennui, la douleur commencent. Alors on craint de ſe regarder. La vertu ſe voit par elle-même toujours avec complaiſance.

Le vice & la vertu travaillent ſourdement en nous; ils n'y ſont pas oiſifs un moment: chacun mine de ſon côté. Mais le méchant ne s'occupe pas à ſe rendre méchant, comme

l'homme de bien à se rendre bon. Celui-là est lâche dans le parti qu'il a pris ; il n'ose se perfectionner. Faites-vous un but qui puisse être celui de toute votre vie.

Voilà, MADAME, les pensées que médite une Mere telle que vous, & les discours que ses enfans entendent d'elle. Comment, après cela, un petit événement domestique, une intrigue d'amour, où les détails sont aussi frivoles que le fond, ne vous paroîtroient-ils pas insipides ? Mais j'ai compté sur l'indulgence de VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME ; &, si elle daigne me soutenir, peut-être me trouverai-je un jour moins au-dessous de l'opinion favorable dont elle m'honore.

Puisse l'ébauche que je viens de tracer de votre caractere & de vos sentimens, encourager d'autres fem-

mes à vous imiter ! Puiſſent-elles concevoir qu'elles paſſent à meſure que leurs enfans croiſſent ; & que, ſi elles obtiennent les longues années qu'elles ſe promettent, elles finiront par être elles-mêmes des enfans ridés, qui demanderont en vain une tendreſſe qu'elles n'auront pas reſſentie.

Je ſuis avec un profond reſpect,

MADAME,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

Le très-humble &
très-obéiſſant ſerviteur,
DIDEROT.

ACTEURS.

Monſieur D'ORBESSON, *Pere de Famille.*

Monſieur le COMMANDEUR D'AUVILÉ, *beau-frere du Pere de Famille.*

SAINT-ALBIN, *fils du Pere de Famille.*

GERMEUIL, *fils de feu Monſieur de ***, un ami du Pere de Famille.*

Monſieur LE BON, *Intendant de la maiſon.*

LA BRIE, PHILIPPE, } *domeſtiques du Pere de Famille.*

DESCHAMPS, *domeſtique de Germeuil.*

CÉCILE, *fille du Pere de Famille.*

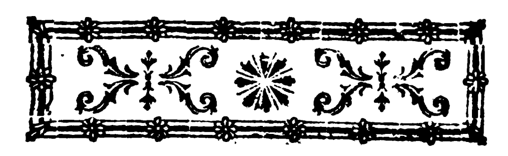
SOPHIE, *une jeune inconnue.*

Mademoiſelle CLAIRET, *femme de chambre de Cécile.*

Madame HÉBERT, *hôteſſe de Sophie.*

M***. *pauvre honteux.*
Un PAYSAN,
Un EXEMPT,
GARDES,
DOMESTIQUES *de la maiſon.* } *Perſonnages muets.*

La Scene eſt à Paris, dans la maiſon du Pere de Famille.



LE PERE DE FAMILLE, DRAME.

Le Théâtre représente une Salle de compagnie, décorée de tapisseries, glaces, tableaux, pendule, &c. C'est celle du Pere de Famille. La nuit est fort avancée ; il est entre cinq & six heures du matin.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, CÉCILE, GERMEUIL.

Sur le devant de la Salle, on voit le Pere de Famille qui se promene à pas



lents. Il a la tête baissée, les bras croisés, & l'air tout-à-fait pensif.

Un peu sur le fond, vers la cheminée, qui est à l'un des côtés de la Salle, le Commandeur & sa niece font une partie de trictrac.

Derriere le Commandeur, un peu plus près du feu, Germeuil est assis négligemment dans un fauteuil, un Livre à la main. Il en interrompt de temps en temps la lecture pour regarder tendrement Cécile dans les momens où elle est occupée de son jeu, & où il ne peut en être apperçu.

Le Commandeur se doute de ce qui se passe derriere lui. Ce soupçon le tient dans une inquiétude qu'on remarque à ses mouvemens.

CÉCILE.

MON oncle, qu'avez-vous? Vous me paroissez inquiet.

LE COMMANDEUR,

(*en s'agitant dans son fauteuil.*)

Ce n'est rien, ma niece. Ce n'est rien.

(Les bougies sont sur le point de finir : il dit à Germeuil :)

Monsieur, voudriez-vous bien sonner ?

(Germeuil va sonner. Le Commandeur saisit ce moment pour déplacer le fauteuil de Germeuil, & le tourner en face du trictrac. Germeuil revient, remet son fauteuil comme il étoit.)

SCENE II.

LA BRIE, LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, CÉCILE, GERMEUIL.

LE COMMANDEUR, *(au laquais qui entre.)*

DES bougies.

LA BRIE *sort.*

SCENE III.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, CÉCILE, GERMEUIL.

(*Cependant la partie de trictrac s'avance. Le Commandeur & sa niece jouent alternativement, & nomment leurs dés.*)

LE COMMANDEUR.

Six, cinq.

GERMEUIL.

Il n'est pas malheureux.

LE COMMANDEUR.

Je couvre l'une & je passe l'autre.

CÉCILE.

Et moi, mon cher oncle, je marque six points d'école. Six points d'école....

LE COMMANDEUR,

(*à Germeuil.*)

Monsieur, vous avez la fureur de parler sur le jeu.

CÉCILE.

CÉCILE.

Six points d'école.....

LE COMMANDEUR.

Cela me distrait, & ceux qui regardent derriere moi, m'inquietent.

CÉCILE.

Six & quatre que j'avois, font dix.

LE COMMANDEUR,

(*toujours à Germeuil.*)

Monsieur, ayez la bonté de vous placer autrement, & vous me ferez plaisir.

LE PERE DE FAMILLE,

(*à part.*)

Est-ce pour leur bonheur, est-ce pour le nôtre qu'ils sont nés?.... Hélas! ni l'un ni l'autre.



SCENE IV.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, CÉCILE, GERMEUIL, LA BRIE.

(*La Brie vient avec des bougies, en place où il en faut; & lorsqu'il est sur le point de sortir, le Pere de Famille l'appelle.*)

LE PERE DE FAMILLE.

La Brie!

LA BRIE.

Monsieur.

LE PERE DE FAMILLE,

(*après une petite pause, pendant laquelle il a continué de rêver & de se promener.*)

Où est mon fils?

LA BRIE.

Il est sorti.

LE PERE DE FAMILLE.

A quelle heure?

LA BRIE.

Monſieur, je n'en ſais rien.

LE PERE DE FAMILLE,
(*après une pauſe.*)

Et vous ne ſavez pas où il eſt allé?

LA BRIE.

Non, Monſieur.

LE COMMANDEUR.

Le coquin n'a jamais rien ſu. Double deux.

CÉCILE.

Mon cher oncle, vous n'êtes pas à votre jeu.

LE COMMANDEUR,
(*ironiquement & bruſquement.*)

Ma niece, ſongez au vôtre.

LE PERE DE FAMILLE,
(*à la Brie, toujours en ſe promenant & rêvant.*)

Il vous a défendu de le ſuivre.

LA BRIE,
(*feignant de ne pas entendre.*)

Monſieur?

LE COMMANDEUR.

Il ne répondra pas à cela. Terne.

LE PERE DE FAMILLE,

(*toujours en se promenant & rêvant.*)

Y a-t-il long-temps que cela dure?

LA BRIE,

(*feignant de ne pas entendre.*)

Monsieur?

LE COMMANDEUR.

Ni à cela non plus. Terne encore. Les doublets me poursuivent.

LE PERE DE FAMILLE.

Que cette nuit me paroît longue!

LE COMMANDEUR.

Qu'il en vienne encore un, & j'ai perdu. Le voilà.

GERMEUIL *rit.*

LE COMMANDEUR,

(*à Germeuil.*)

Riez, Monsieur. Ne vous contraignez pas.

LA BRIE *sort.*

SCENE V.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, CÉCILE, GERMEUIL.

(*La partie de trictrac finit. Le Commandeur, Cécile & Germeuil s'approchent du Pere de Famille.*)

LE PERE DE FAMILLE.

DAns quelle inquiétude il me tient! Où eſt-il ? Qu'eſt-il devenu ?

LE COMMANDEUR.

Et qui ſait cela ?..... Mais vous vous êtes aſſez tourmenté pour ce ſoir. Si vous m'en croyez, vous irez prendre du repos.

LE PERE DE FAMILLE.

Il n'en eſt plus pour moi.

LE COMMANDEUR.

Si vous l'avez perdu, c'eſt un peu votre faute, & beaucoup celle de ma

sœur. C'étoit, (Dieu lui pardonne) une femme unique pour gâter ses enfans.

CÉCILE *peinée.*

Mon oncle !

LE COMMANDEUR.

J'avois beau dire à tous les deux : prenez-y garde, vous les perdez.

CÉCILE.

Mon oncle !

LE COMMANDEUR.

Si vous en êtes fous à présent qu'ils sont jeunes, vous en serez martyrs quand ils seront grands.

CÉCILE.

Monsieur le Commandeur !

LE COMMANDEUR.

Bon ! est-ce qu'on m'écoute ici ?

LE PERE DE FAMILLE.

Il ne vient point !

LE COMMANDEUR.

Il ne s'agit pas de soupirer, de gémir, mais de montrer ce que vous êtes. Le temps de la peine est arrivé.

Si vous n'avez pu la prévenir, voyons du moins ſi vous ſaurez la ſupporter..... Entre nous, j'en doute.....

(*La pendule ſonne ſix heures.*)

Mais voilà ſix heures qui ſonnent..... Je me ſens las..... J'ai des douleurs dans les jambes comme ſi ma goutte vouloit me reprendre. Je ne ſuis bon à rien. Je vais m'envelopper dans ma robe-de-chambre, & me jeter dans un fauteuil. Adieu, mon frere...... Entendez-vous?

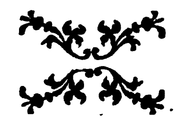
LE PERE DE FAMILLE.

Adieu, Monſieur le Commandeur.

LE COMMANDEUR,

(*en s'en allant.*)

La Brie!



SCENE VI.

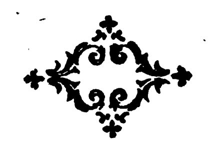
LA BRIE, LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, CÉCILE, GERMEUIL.

LA BRIE, *arrivant.*

MOnſieur.

LE COMMANDEUR.

Eclairez-moi ; & quand mon neveu ſera rentré, vous viendrez m'avertir.



SCENE VII.

LE PERE DE FAMILLE, CÉCILE, GERMEUIL.

LE PERE DE FAMILLE, (*après s'être encore promené tristement.*)

MA fille, c'est malgré moi que vous avez passé la nuit.

CÉCILE.

Mon pere, j'ai fait ce que j'ai dû.

LE PERE DE FAMILLE.

Je vous sais gré de cette attention; mais je crains que vous n'en soyez indisposée. Allez vous reposer.

CÉCILE.

Mon pere, il est tard. Si vous me permettiez de prendre à votre santé l'intérêt que vous avez la bonté de prendre à la mienne.....

LE PERE DE FAMILLE.

Je veux rester. Il faut que je lui parle.

CÉCILE.

Mon frere n'eſt plus un enfant.

LE PERE DE FAMILLE.

Et qui ſait tout le mal qu'a pu apporter une nuit ?

CÉCILE.

Mon pere.....

LE PERE DE FAMILLE.

Je l'attendrai. Il me verra.

(*En appuyant tendrement ſes mains ſur les bras de ſa fille.*)

Allez, ma fille, allez. Je ſais que vous m'aimez.

(*Cécile ſort. Germeuil ſe diſpoſe à la ſuivre.*)



SCENE VIII.

LE PERE DE FAMILLE, GERMEUIL.

(La marche de cette Scene est lente.)

LE PERE DE FAMILLE, *(retenant Germeuil.)*

GErmeuil, demeurez.

(Comme s'il étoit seul, & en regardant aller Cécile.)

Son caractere a tout-à-fait changé ; elle n'a plus sa gaieté, sa vivacité...... Ses charmes s'effacent.... Elle souffre.... Hélas ! depuis que j'ai perdu ma femme & que le Commandeur s'est établi chez moi, le bonheur s'en est éloigné !...... Quel prix il met à la fortune qu'il fait attendre à mes enfans !..... Ses vues ambitieuses, & l'autorité qu'il a prise dans ma maison, me deviennent

de jour en jour plus importunes..... Nous vivions dans la paix & dans l'union. L'humeur inquiette & tyrannique de cet homme nous a tous séparés. On se craint, on s'évite, on me laisse; je suis solitaire au sein de ma famille, & je péris..... Mais le jour est prêt à paroître, & mon fils ne vient point!.... Germeuil, l'amertume a rempli mon ame. Je ne puis plus supporter mon état.....

GERMEUIL.

Vous, Monsieur?

LE PERE DE FAMILLE.

Oui, Germeuil.

GERMEUIL.

Si vous n'êtes pas heureux, quel pere l'a jamais été?

LE PERE DE FAMILLE.

Aucun.... Mon ami, les larmes d'un pere coulent souvent en secret. (*Il sou-*

pire, il pleure.) Tu vois les miennes.... Je te montre ma peine.

GERMEUIL.

Monſieur, que faut-il que je faſſe?

LE PERE DE FAMILLE.

Tu peux, je crois la ſoulager.

GERMEUIL.

Ordonnez.

LE PERE DE FAMILLE.

Je n'ordonnerai point. Je prierai. Je dirai : Germeuil, ſi j'ai pris de toi quelque ſoin ; ſi depuis tes plus jeunes ans je t'ai marqué de la tendreſſe, & ſi tu t'en ſouviens ; ſi je ne t'ai point diſtingué de mon fils ; ſi j'ai honoré en toi la mémoire d'un ami qui m'eſt & me ſera toujours préſent.... Je t'afflige ; pardonne ; c'eſt la premiere fois de ma vie & ce ſera la derniere.... Si je n'ai rien épargné pour te ſauver de l'infortune, & remplacer un pere à ton égard ; ſi je t'ai chéri ; ſi je t'ai gardé chez moi, malgré le Commandeur à

qui tu déplais, si je t'ouvre aujourd'hui mon cœur, reconnois mes bienfaits & réponds à ma confiance.

GERMEUIL.

Ordonnez, Monsieur, ordonnez.

LE PERE DE FAMILLE.

Ne sais-tu rien de mon fils..... Tu es son ami, mais tu dois être aussi le mien.... Parle.... Rends-moi le repos ou acheve de me l'ôter.... Ne sais-tu rien de mon fils?

GERMEUIL.

Non, Monsieur.

LE PERE DE FAMILLE.

Tu es un homme vrai, & je te crois. Mais vois combien ton ignorance doit ajouter à mon inquiétude. Quelle est la conduite de mon fils, puisqu'il la dérobe à un pere dont il a tant de fois éprouvé l'indulgence, & qu'il en fait mystere au seul homme qu'il aime!.... Germeuil, je tremble que cet enfant....

GERMEUIL.

Vous êtes pere ; un pere eſt toujours prompt à s'alarmer.

LE PERE DE FAMILLE.

Tu ne ſais pas, mais tu vas ſavoir & juger ſi ma crainte eſt précipitée..... Dis-moi, depuis un temps n'as-tu pas remarqué comme il eſt changé ?

GERMEUIL.

Oui ; mais c'eſt en bien. Il eſt moins curieux dans ſes chevaux, ſes gens, ſon équipage ; moins recherché dans ſa parure. Il n'a plus aucune de ces fantaiſies que vous lui reprochiez. Il a pris en dégoût les diſſipations de ſon âge ? Il fuit ſes complaiſans, ſes frivoles amis ? Il aime à paſſer les journées retiré dans ſon cabinet ? Il lit ; il écrit ; il penſe ? Tant mieux. Il a fait de lui-même ce que vous en auriez tôt ou tard exigé.

LE PERE DE FAMILLE.

Je me diſois cela, comme toi ; mais

j'ignorois ce que je vais t'apprendre.... Ecoute.... Cette réforme, dont, à ton avis, il faut que je me félicite, & ces abſences de nuit qui m'effraient.....

GERMEUIL.

Ces abſences & cette réforme ?

LE PERE DE FAMILLE.

Ont commencé en même temps;
(*Germeuil marque ſa ſurpriſe.*)
Oui, mon ami, en même temps.

GERMEUIL.

Cela eſt ſingulier.

LE PERE DE FAMILLE.

Cela eſt. Hélas ! le déſordre ne m'eſt connu que depuis peu, mais il a duré.... Arranger & ſuivre à la fois deux plans oppoſés, l'un de régularité qui nous en impoſe de jour; un autre de déréglement qu'il remplit la nuit; voilà ce qui m'accable.... Que, malgré ſa fierté naturelle, il ſe ſoit abaiſſé juſqu'à corrompre des valets; qu'il ſe ſoit rendu

maître des portes de ma maiſon ; qu'il attende que je repoſe ; qu'il s'en informe ſecrettement ; qu'il s'échappe ſeul, à pied, toutes les nuits, par toutes ſortes de temps, à toute heure, c'eſt peut-être plus qu'aucun père ne puiſſe ſouffrir, & qu'aucun enfant de ſon âge n'eût oſé...... Mais avec une pareille conduite, affecter l'attention aux moindres devoirs, l'auſtérité dans les principes, la réſerve dans les diſcours, le goût de la retraite, le mépris des diſtractions.... Ah! mon ami!.... Qu'attendre d'un jeune homme qui peut tout-à-coup ſe maſquer & ſe contraindre à ce point?.... Je regarde dans l'avenir, & ce qu'il me laiſſe entrevoir, me glace..... S'il n'étoit que vicieux, je n'en déſeſpérerois pas. Mais s'il joue les mœurs & la vertu!......

GERMEUIL.

En effet, je n'entends pas cette conduite ; mais je connois votre fils.

La fausseté est de tous les défauts le plus contraire à son caractere.

LE PERE DE FAMILLE.

Il n'en est point qu'on ne prenne bientôt avec les méchans ; & maintenant avec qui penses-tu qu'il vive ?..... Tous les gens de bien dorment quand il veille.... Ah ! Germeuil !..... Mais il me semble que j'entends quelqu'un.... C'est lui peut-être..... Eloigne-toi.

SCENE IX.

LE PERE DE FAMILLE, *seul.*

(*Il s'avance vers l'endroit où il a entendu marcher. Il écoute, & dit tristement :*)

JE n'entends plus rien.

(*Il se promene un peu, puis il dit :*)

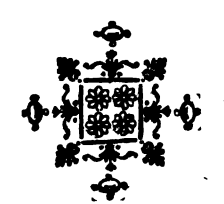
Asséyons-nous.

(*Il cherche du repos ; il n'en trouve point ; & dit :*)

Je ne ſaurois.... Quels preſſentimens s'élevent au fond de mon ame, s'y ſuccedent & l'agitent!..... O cœur trop ſenſible d'un pere, ne peux-tu te calmer un moment?..... A l'heure qu'il eſt, peut-être il perd ſa ſanté..... ſa fortune..... ſes mœurs..... Que ſais-je? ſa vie..... ſon honneur..... le mien.....

(*Il ſe leve bruſquement, & dit:*)

Quelles idées me pourſuivent!



SCENE X.

LE PERE DE FAMILLE, SAINT-ALBIN.

(*Tandis que le Pere de Famille erre accablé de triſteſſe, entre Saint-Albin vêtu comme un homme du peuple, en redingote & en veſte; les bras cachés ſous ſa redingote, & le chapeau rabattu & enfoncé ſur les yeux. Il s'avance à pas lents. Il paroît plongé dans la peine & la rêverie. Il traverſe ſans appercevoir perſonne.*)

LE PERE DE FAMILLE, (*qui le voit venir à lui, l'attend, l'arrête par le bras, & lui dit:*)

QUI êtes-vous? Où allez-vous?

(*Saint-Albin ne répond point.*)

LE PERE DE FAMILLE.

Qui êtes-vous! Où allez-vous?

(*Saint-Albin ne répond point encore.*)

LE PERE DE FAMILLE,

(*releve lentement le chapeau de Saint-Albin, reconnoît ſon fils, & s'écrie :*)

Ciel !.... C'eſt lui !.... C'eſt lui !.... Mes funeſtes preſſentimens, les voilà donc accomplis !.... Ah !....

(*Il pouſſe des accens douloureux, il s'éloigne, il revient. Il dit :*)

Je veux lui parler.... Je tremble de l'entendre..... Que vais-je ſavoir ?..... J'ai trop vécu. J'ai trop vécu.

SAINT-ALBIN,

(*en s'éloignant de ſon pere, & ſoupirant de douleur.*)

Ah !

LE PERE DE FAMILLE,

(*le ſuivant.*)

Qui es-tu ? D'où viens-tu ?...... Aurois je eu le malheur ?......

SAINT-ALBIN,

(*en s'éloignant encore.*)

Je ſuis déſeſpéré.

SAINT-ALBIN,

(*relevé, allant & venant avec enthousiasme.*)

Elle est pauvre ; elle est ignorée ; elle habite un réduit obscur ; mais je ne vois rien dans ma vie dissipée & tumultueuse, à comparer aux heures innocentes que j'ai passées près d'elle. J'y voudrois vivre & mourir, dussé-je être méconnu, méprisé du reste de la terre..... Je croyois avoir aimé. Je me trompois..... C'est à présent que j'aime......

(*En saisissant la main de son pere.*)

Oui...... J'aime pour la premiere fois.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous vous jouez de mon indulgence & de ma peine. Malheureux ! laissez-là vos extravagances. Regardez-vous, & répondez-moi ? Qu'est-ce que cet indigne travestissement ? Que m'annonce-t-il ?

SAINT-ALBIN.

SAINT-ALBIN.

Ah ! mon pere, c'eſt à cet habit que je dois mon bonheur, ma Sophie, ma vie !

LE PERE DE FAMILLE.

Comment ? Parlez.

SAINT-ALBIN.

Il a fallu me rapprocher de ſon état ; il a fallu lui dérober mon rang, devenir ſon égal. Ecoutez, écoutez.

LE PERE DE FAMILLE.

J'écoute, & j'attends.

SAINT-ALBIN.

Près de cet aſile écarté qui la cache aux yeux des hommes.... Ce fut ma derniere reſſource.

LE PERE DE FAMILLE.

Eh bien ?.....

SAINT-ALBIN.

A côté de ce réduit.... il y en avoit un autre.

LE PERE DE FAMILLE.

Achevez.

SAINT-ALBIN.

Je le loue. J'y fais porter les meubles qui conviennent à un indigent. Je m'y loge, & je deviens son voisin sous le nom de Sergi & sous cet habit.

LE PERE DE FAMILLE.

Ah! je respire!..... Graces à Dieu, du moins je ne vois plus en lui qu'un insensé.

SAINT-ALBIN.

Jugez si j'aimois!..... Qu'il va m'en coûter cher!.... Ah!

LE PERE DE FAMILLE.

Revenez à vous, & songez à mériter par une entiere confiance le pardon de votre conduite.

SAINT-ALBIN.

Mon pere, vous saurez tout. Hélas! je n'ai que ce moyen pour vous fléchir!..... La premiere fois que je la vis, ce fut à l'Eglise. Elle étoit à genoux auprès d'une femme âgée, que je pris d'abord pour sa mere. Elle attachoit

tous les regards..... Ah ! mon pere, quelle modestie, quels charmes !..... Non, je ne puis vous rendre l'impression qu'elle fit sur moi, quel trouble j'éprouvai, avec quelle violence mon cœur palpita, ce que je ressentis, ce que je devins..... Depuis cet instant je ne pensai, je ne rêvai qu'elle. Son image me suivit le jour, m'obséda la nuit, m'agita par-tout. J'en perdis la gaieté, la santé, le repos. Je ne pus vivre sans chercher à la retrouver. J'allois par-tout où j'espérois de la revoir. Je languissois, je périssois, vous le savez ; lorsque je découvris que cette femme âgée qui l'accompagnoit, se nommoit Madame Hébert ; que Sophie l'appelloit sa Bonne ; & que, reléguées toutes deux à un quatrieme étage, elles y vivoient d'une vie misérable..... Vous avouerai-je les espérances que je conçus alors, tous les projets que je formai ? Que j'eus lieu d'en rougir, lorsque le Ciel m'eut inspiré de m'établir

à côté d'elle!..... Ah! mon pere, il faut que tout ce qui l'approche devienne honnête ou s'en éloigne..... Vous ignorez ce que je dois à Sophie, vous l'ignorez.... Elle m'a changé. Je ne suis plus ce que j'étois..... Dès les premiers instans, je sentis les désirs honteux s'éteindre dans mon ame, le respect & l'admiration leur succéder. Sans qu'elle m'eût arrêté, contenu, peut-être même avant qu'elle eût levé les yeux sur moi, je devins timide; de jour en jour je le devins davantage, & bientôt il ne me fut pas plus libre d'attenter à sa vertu qu'à sa vie.

LE PERE DE FAMILLE.

Et que font ces femmes? Quelles sont leurs ressources?

SAINT-ALBIN.

Ah! si vous connoissiez la vie de ces infortunées! Imaginez que leur travail commence avant le jour, & que souvent elles y passent les nuits. La Bonne file au rouet. Une toile dure

& grossiere est entre les doigts tendres & délicats de Sophie, & les blesse. Ses yeux, les plus beaux yeux du monde, s'usent à la lumiere d'une lampe. Elle vit sous un toît, entre quatre murs tout dépouillés. Une table de bois, deux chaises de paille, un grabat; voilà ses meubles..... O Ciel! étoit-ce là le sort que tu lui destinois?

LE PERE DE FAMILLE.

Et comment eûtes-vous accès? Soyez vrai.

SAINT-ALBIN.

Il est inouï tout ce qui s'y opposoit, tout ce que je fis. Etabli auprès d'elles, je ne cherchai point d'abord à les voir; mais quand je les rencontrois en descendant, en montant, je les saluois avec respect. Le soir, quand je rentrois (car le jour on me croyoit à mon travail), j'allois doucement frapper à leur porte, & je leur demandois les petits services qu'on se rend entre voi-

fins, comme de l'eau, du feu, de la lumiere. Peu à peu elles se firent à moi. Elles prirent de la confiance. Je m'offris à les servir dans des bagatelles. Par exemple, elles n'aimoient pas à sortir la nuit, j'allois & je venois pour elles.

LE PERE DE FAMILLE.

Que de mouvemens & de soins! Et à quelle fin? Ah! si les gens de bien!...... Continuez.

SAINT-ALBIN.

Un jour j'entends frapper à ma porte; c'étoit la Bonne. J'ouvre. Elle entre sans parler, s'assied, & se met à pleurer. Je lui demande ce qu'elle a. Sergi, me dit-elle, ce n'est pas sur moi que je pleure. Née dans la misere, j'y suis faite; mais cet enfant me désole..... Qu'a-t-elle, que vous est-il arrivé?.... Hélas! répond la Bonne, depuis huit jours nous n'avons plus d'ouvrage, & nous sommes sur le

point de manquer de pain. Ciel ! m'écriai-je ; tenez, allez, courez. Après cela..... Je me renfermai ; & on ne me vit plus.

LE PERE DE FAMILLE.

J'entends. Voilà le fruit des sentimens qu'on leur inspire. Ils ne servent qu'à les rendre plus dangereux.

SAINT-ALBIN.

On s'apperçut de ma retraite, & je m'y attendois. La bonne Madame Hébert m'en fit des reproches. Je m'enhardis. Je l'interrogeai sur leur situation. Je peignis la mienne comme il me plut. Je proposai d'associer notre indigence, & de l'alléger en vivant en commun. On fit des difficultés. J'insistai, & l'on consentit à la fin. Jugez de ma joie ! Hélas ! elle a bien peu duré, & qui sait combien ma peine durera !

Hier, j'arrivai à mon ordinaire. Sophie étoit seule. Elle avoit les coudes

appuyés ſur ſa table, & la tête penchée ſur ſa main. Son ouvrage étoit tombé à ſes pieds. J'entrai ſans qu'elle m'entendît. Elle ſoupiroit. Des larmes s'échappoient d'entre ſes doigts, & couloient le long de ſes bras. Il y avoit déjà quelque temps que je la trouvois triſte...... Pourquoi pleuroit-elle? Qu'eſt-ce qui l'affligeoit? Ce n'étoit plus le beſoin. Son travail & mes attentions pourvoyoient à tout..... Menacé du ſeul malheur que je redoutois, je ne balançai point. Je me jettai à ſes genoux. Quelle fut ſa ſurpriſe! Sophie, lui dis-je, vous pleurez! Qu'avez-vous? Ne me celez pas votre peine. Parlez-moi; de grace, parlez-moi. Elle ſe taiſoit. Ses larmes continuoient de couler. Ses yeux, noyés dans les pleurs, ſe tournoient ſur moi, s'en éloignoient, y revenoient. Elle diſoit ſeulement: pauvre Sergi! malheureuſe Sophie! Cependant j'avois baiſſé mon viſage ſur ſes genoux, & je mouillois

ſon tablier de mes larmes. Alors la Bonne rentra. Je me leve. Je cours à elle. Je l'interroge. Je reviens à Sophie. Je la conjure. Elle s'obſtine au ſilence. Le déſeſpoir s'empare de moi. Je marche dans la chambre ſans ſavoir ce que je fais. Je m'écrie douloureuſement : c'eſt fait de moi. Sophie, vous voulez nous quitter : c'eſt fait de moi. A ces mots ſes pleurs redoublent, & elle retombe ſur ſa table comme je l'avois trouvée. La lueur pâle & ſombre d'une petite lampe éclairoit cette ſcene de douleur, qui a duré toute la nuit. A l'heure que le travail eſt cenſé m'appeller, je ſuis ſorti, & je me retirois ici accablé de ma peine.....

LE PERE DE FAMILLE.

Tu ne penſois pas à la mienne.

SAINT-ALBIN.

Mon pere !

LE PERE DE FAMILLE.

Que voulez-vous ? Qu'eſpérez-vous ?

SAINT-ALBIN.

Que vous mettrez le comble à tout ce que vous avez fait pour moi depuis que je suis ; que vous verrez Sophie ; que vous lui parlerez ; que......

LE PERE DE FAMILLE.

Jeune insensé !..... Et savez-vous qui elle est ?

SAINT-ALBIN.

C'est-là son secret. Mais ses mœurs, ses sentimens, ses discours, n'ont rien de conforme à sa condition présente. Un autre état perce à travers la pauvreté de son vêtement. Tout la trahit, jusqu'à je ne sais quelle fierté qu'on lui a inspirée, & qui la rend impénétrable sur son état..... Si vous voyez son ingénuité, sa douceur, sa modestie !.... Vous vous souvenez bien de ma mere..... Vous soupirez. Eh ! c'est elle. Mon pere, voyez-la ; & si votre fils vous a dit un mot......

LE PERE DE FAMILLE.

Et cette femme chez qui elle eſt, ne vous en a rien appris?

SAINT-ALBIN.

Hélas! elle eſt auſſi réſervée que Sophie! Ce que j'en ai pu tirer, c'eſt que cette jeune perſonne eſt venue de Province implorer l'aſſiſtance d'un parent, qui n'a voulu ni la voir, ni la ſecourir. J'ai profité de cette confidence pour adoucir ſa miſere, ſans offenſer ſa délicateſſe. Je fais du bien à ce que j'aime, & il n'y a que moi qui le ſache.

LE PERE DE FAMILLE.

Avez-vous dit que vous aimiez?

SAINT-ALBIN, (*avec vivacité.*)

Moi, mon pere?..... Je n'ai pas même entrevu dans l'avenir le moment où je l'oſerois.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous ne vous croyez donc pas aimé?

SAINT-ALBIN.

Pardonnez-moi..... Hélas! quelquefois je l'ai cru......

LE PERE DE FAMILLE.

Et ſur quoi?

SAINT-ALBIN.

Sur des choſes légeres, qui ſe ſentent mieux qu'on ne les dit. Par exemple, elle prend intérêt à tout ce qui me touche. Auparavant, ſon viſage s'éclairciſſoit à mon arrivée; ſon regard s'animoit; elle avoit plus de gaïeté. J'ai cru deviner qu'elle m'attendoit. Souvent elle m'a plaint d'un travail qui prenoit toute ma journée; & je ne doute pas qu'elle n'ait prolongé le ſien dans la nuit pour m'arrêter plus long-temps.....

LE PERE DE FAMILLE.

Vous m'avez tout dit?

SAINT-ALBIN.

Tout.

LE PÉRE DE FAMILLE,
(*après une pause.*)

Allez vous repoſer..... Je la verrai.

SAINT-ALBIN.

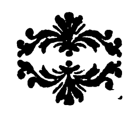
Vous la verrez? Ah! mon pere, vous la verrez!.... Mais ſongez que le temps preſſe.....

LE PERE DE FAMILLE.

Allez, & rougiſſez de n'être pas plus occupé des alarmes que votre conduite m'a données, & peut me donner encore.

SAINT-ALBIN.

Mon pere, vous n'en aurez plus.



SCENE XI.

LE PERE DE FAMILLE, *seul.*

DE l'honnêteté, des vertus, de l'indigence, de la jeunesse, des charmes, tout ce qui enchaîne les ames bien nées !..... A peine délivré d'une inquiétude, je retombe dans une autre..... Quel sort !... Mais peut-être m'alarmé-je encore trop-tôt.... Un jeune homme passionné, violent, s'exagere à lui-même, aux autres..... Il faut voir...... Il faut appeller ici cette fille, l'entendre, lui parler..... Si elle est telle qu'il me la dépeint ; je pourrai l'intéresser, l'obliger..... Que fais-je ?



SCENE XII.

LE PERE DE FAMILLE,
LE COMMANDEUR,
(*en robe de chambre & en bonnet de nuit.*)

LE COMMANDEUR.

EH bien ! Monſieur d'Orbeſſon, vous avez vu votre fils ? De quoi s'agit-il ?

LE PERE DE FAMILLE.

Monſieur le Commandeur, vous le ſaurez. Entrons.

LE COMMANDEUR.

Un mot, s'il vous plaît..... Voilà votre fils embarqué dans une aventure qui va vous donner bien du chagrin ; n'eſt-ce pas ?

LE PERE DE FAMILLE.

Mon frere !....

LE COMMANDEUR.

Afin qu'un jour vous n'en prétendiez cauſe d'ignorance, je vous avertis

que votre chere fille & ce Germeuil, que vous gardez ici malgré moi, vous en préparent de leur côté ; &, s'il plaît à Dieu, ne vous en laisseront pas manquer.

LE PERE DE FAMILLE.

Mon frere, ne m'accorderez-vous pas un instant de repos?

LE COMMANDEUR.

Ils s'aiment ; c'est moi qui vous le dis.

LE PERE DE FAMILLE, (*impatienté.*)

Eh bien ! je le voudrois.

(*Il entraîne le Commandeur hors de la Scene, tandis qu'il parle.*)

LE COMMANDEUR.

Soyez content. D'abord ils ne peuvent ni se souffrir, ni se quitter. Ils se brouillent sans cesse, & sont toujours bien. Prêts à s'arracher les yeux sur des riens, ils ont une ligue offensive & défensive envers & contre tous. Qu'on s'avise de remarquer en eux

quelques-uns des défauts dont ils se reprennent, on y sera bien venu!...... Hâtez-vous de les séparer; c'est moi qui vous le dis.....

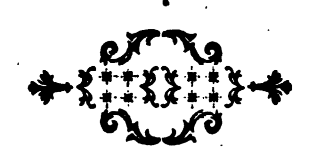
LE PERE DE FAMILLE.

Allons, Monsieur le Commandeur. Entrons.

LE COMMANDEUR.

C'est-à-dire, que vous voulez avoir du chagrin? Eh bien! vous en aurez.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE PERE DE FAMILLE, CÉCILE, *Mademoiselle* CLAIRET, *Monsieur* LE BON, UN PAYSAN, LA BRIE, PHILIPPE, *domestique qui vient se présenter*, UN HOMME *vêtu de noir, qui a l'air d'un pauvre honteux, & qui l'est.*

(Toutes ces personnes arrivent les unes après les autres. Le Paysan se tient debout, le corps penché sur son bâton. L'homme vêtu de noir est retiré à l'écart, debout dans un coin auprès d'une fenêtre. La Brie est en papillotes. Philippe est habillé. La Brie tourne autour de lui, & le regarde un peu de travers.

Le Pere de Famille entre, & tout le monde se leve.

Il est suivi de sa fille, & sa fille précédée de sa femme de chambre, qui porte le déjeûner de sa maîtresse. Elle sert le déjeûner sur une petite table. Cécile s'assied d'un côté de cette table; le Pere de Famille est assis de l'autre. Mademoiselle Clairet est debout derriere le fauteuil de sa maîtresse.)

LE PERE DE FAMILLE,
(au Paysan.)

AH! c'est vous qui venez enchérir sur le bail de mon Fermier de Limeuil. J'en suis content. Il est exact. Il a des enfans. Je ne suis pas fâché qu'il fasse avec moi ses affaires. Retournez-vous-en.



SCENE II.

LE PERE DE FAMILLE, CÉCILE, Mlle. CLAIRET, M. LE BON, LE PAUVRE HONTEUX, LA BRIE, PHILIPPE.

LE PERE DE FAMILLE,
(*à ſon Intendant.*)

EH bien! Monſieur le Bon, qu'eſt-ce qu'il y a?

M. LE BON.

Ce débiteur dont le billet eſt échu depuis un mois, demande encore à différer ſon paiement.

LE PERE DE FAMILLE.

Les temps ſont durs; accordez-lui le délai qu'il demande. Riſquons une petite ſomme plutôt que de le ruiner.

M. LE BON.

Les Ouvriers qui travaillent à votre maiſon d'Orſigny, ſont venus.

LE PERE DE FAMILLE.

Faites leur compte.

M. LE BON.

Cela peut aller au-delà des fonds.

LE PERE DE FAMILLE.

Faites toujours. Leurs besoins sont plus pressans que les miens, & il vaut mieux que je sois gêné qu'eux.

(*Il apperçoit le pauvre honteux. Il se leve avec empressement ; il s'avance vers lui, & lui dit bas :*)

Pardon, Monsieur ; je ne vous voyois pas..... Des embarras domestiques m'ont occupé..... Je vous avois oublié.

(*Tout en parlant, il tire une bourse qu'il lui donne furtivement : il le reconduit.*)



SCENE III.

LE PÉRE DE FAMILLE, CÉCILE, Mlle. CLAIRET, M. LE BON, LA BRIE, PHILIPPE.

LE PERE DE FAMILLE, (*en revenant, bas, & d'un ton de commisération :*)

UNE famille à élever ; un état à soutenir, & point de fortune!

M. LE BON, (*au Pere de Famille.*) Ce voisin, qui a formé des prétentions sur votre terre, s'en désisteroit peut-être, si......

LE PERE DE FAMILLE.

Je ne me laisserai point dépouiller. Je ne sacrifierai point les intérêts de mes enfans à l'homme avide & injuste. Tout ce que je puis, c'est de céder, si l'on veut, ce que la poursuite de ce procès pourra me coûter. Voyez.

M. LE BON, (*va pour sortir.*)

LE PERE DE FAMILLE (*le rappelle, & lui dit :*)

A propos, Monsieur le Bon. Souvenez-vous de ces gens de Province. Je viens d'apprendre qu'ils ont envoyé ici un de leurs enfans : tâchez de me le découvrir.

SCENE IV.

LE PERE DE FAMILLE, CÉCILE, Mlle. CLAIRET, LA BRIE, PHILIPPE.

LE PERE DE FAMILLE, (*à la Brie, qui s'occupoit à ranger le sallon.*)

Vous n'êtes plus à mon service. Vous connoissiez le déréglement de mon fils. Vous m'avez menti. On ne ment pas chez moi.

CÉCILE, (*intercédant.*)

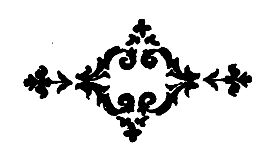
Mon pere !

LE PERE DE FAMILLE, (*à part.*)

Nous ſommes bien étranges. Nous les aviliſſons. Nous en faiſons de malhonnêtes gens ; & lorſque nous les trouvons tels, nous avons l'injuſtice de nous en plaindre.

(*A la Brie.*)

Je vous laiſſe votre habit, & je vous accorde un mois de vos gages. Allez.



SCENE V.

SCENE V.

LE PERE DE FAMILLE, CÉCILE, Mlle. CLAIRET, PHILIPPE.

LE PERE DE FAMILLE, (*à Philippe.*)

EST-CE vous dont on vient de me parler ?

PHILIPPE.

Oui, Monſieur.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous avez entendu pourquoi je le renvoie ; ſouvenez-vous-en. Allez, & ne laiſſez entrer perſonne.

Mlle. CLAIRET & PHILIPPE (*ſortent, & emportent ce qui a ſervi pour le déjeûner.*)

SCENE VI.

LE PERE DE FAMILLE, CÉCILE.

LE PERE DE FAMILLE.

MA fille, avez-vous réfléchi ?

CÉCILE.

Oui, mon pere.

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'avez-vous résolu ?

CÉCILE.

De faire en tout votre volonté.

LE PERE DE FAMILLE.

Je m'attendois à cette réponse.

CÉCILE.

Si cependant il m'étoit permis de choisir un état......

LE PERE DE FAMILLE.

Quel est celui que vous préféreriez?.... Vous hésitez.... Parlez, ma fille.

CÉCILE.

Je préférerois la retraite.

LE PERE DE FAMILLE.

Que voulez-vous dire ? Un couvent ?

CÉCILE.

Oui, mon pere : je ne vois que cet asile contre les peines que je crains.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous craignez des peines, & vous ne pensez pas à celles que vous me causeriez ? Vous m'abandonneriez ? Vous quitteriez la maison de votre pere, pour un cloître ? Non, ma fille, cela ne sera point. Je respecte la vocation religieuse, mais ce n'est pas la vôtre. La Nature, en vous accordant les qualités sociales, ne vous destina point à l'inutilité..... Non, je n'aurai point donné la vie à un enfant, je ne l'aurai point élevé, je n'aurai point travaillé sans relâche à assurer son bonheur, pour le laisser descendre tout vif dans le tombeau ;

& avec lui mes eſpérances & celles de la ſociété trompées...... Et qui la repeuplera de Citoyens vertueux, ſi les femmes les plus dignes d'être des meres de famille, s'y refuſent?

CÉCILE.

Je vous ai dit, mon pere, que je ferois en tout votre volonté.

LE PERE DE FAMILLE.

Ne me parlez donc jamais de couvent.

CÉCILE.

Mais j'oſe eſpérer que vous ne contraindrez pas votre fille à changer d'état; & que, du moins, il lui ſera permis de paſſer des jours tranquilles & libres à côté de vous.

LE PERE DE FAMILLE.

Si je ne conſidérois que moi, je pourrois approuver ce parti. Mais je dois vous ouvrir les yeux ſur un temps où je ne ſerai plus..... Cécile, la Nature a ſes vues; &, ſi vous regardez bien, vous verrez ſa vengeance ſur tous ceux qui les ont trompées: les

hommes punis du célibat, par le vice; les femmes, par le mépris & par l'ennui..... Que cela soit ou non, l'âge avance, les charmes passent, les hommes s'éloignent, la mauvaise humeur prend: on perd ses parens, ses connoissances, ses amis. Une fille surannée n'a plus autour d'elle que des indifférens qui la négligent, ou des ames intéressées qui comptent ses jours. Elle le sent: elle s'en afflige; elle vit sans qu'on la console, & meurt sans qu'on la pleure.

CÉCILE.

Cela est vrai. Mais est-il un état sans peine? & le mariage n'a-t il pas les siennes?

LE PERE DE FAMILLE.

Qui le sait mieux que moi? Vous me l'apprenez tous les jours. Mais c'est un état que la Nature impose. C'est la vocation de tout ce qui respire..... Ma fille, celui qui compte

ſur un bonheur ſans mélange, ne connoît, ni la vie de l'homme, ni les deſſeins du Ciel ſur lui..... Si le mariage expoſe à des peines cruelles, c'eſt auſſi la ſource des plaiſirs les plus doux. Où ſont les exemples de l'intérêt pur & ſincere, de la tendreſſe réelle, de la confiance intime, des ſecours continus, des ſatisfactions réciproques, des chagrins partagés, des ſoupirs entendus, des larmes confondues, ſi ce n'eſt dans le mariage? Qu'eſt-ce que l'homme de bien préfere à ſa femme? Qu'y a-t-il au monde qu'un pere aime plus que ſon enfant?.... O lien ſacré des époux! ſi je penſe à vous, mon ame s'échauffe & s'éleve. O noms tendres de fils & de filles! je ne vous prononçai jamais ſans treſſaillir, ſans être touché. Rien n'eſt plus doux à mon oreille; rien n'eſt plus intéreſſant à mon cœur.... Cécile, rappellez-vous la vie de votre mere: en eſt-il une plus douce, que celle d'une femme

qui a employé sa journée à remplir les devoirs d'épouse attentive, de mere tendre, de maîtresse compatissante?.... Quel sujet de réflexions délicieuses elle emporte en son cœur, le soir, quand elle se retire !

CÉCILE.

Oui, mon pere. Mais où sont les femmes comme elle, & les époux comme vous?

LE PERE DE FAMILLE.

Il en est, mon enfant; & il ne tiendroit qu'à toi d'avoir le sort qu'elle eut.

CÉCILE.

S'il suffisoit de regarder autour de soi, d'écouter sa raison & son cœur......

LE PERE DE FAMILLE.

Cécile, vous baissez les yeux. Vous tremblez. Vous craignez de parler..... Mon enfant, laisse-moi lire dans ton ame. Tu ne peux avoir de secret pour ton pere; &, si j'avois perdu ta con-

fiance, c'eſt en moi que j'en chercherois la raiſon.... Tu pleures....

CÉCILE.

Votre bonté m'afflige. Si vous pouviez me traiter plus ſévérement.....

LE PERE DE FAMILLE.

L'auriez-vous mérité ? Votre cœur vous feroit-il un reproche ?

CÉCILE.

Non, mon pere.

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'avez-vous donc ?

CÉCILE.

Rien.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous me trompez, ma fille.

CÉCILE.

Je ſuis accablée de votre tendreſſe.... Je voudrois y répondre.

LE PERE DE FAMILLE.

Cécile, auriez-vous diſtingué quelqu'un ? Aimeriez-vous ?

CÉCILE.

Que je ſerois à plaindre !

LE PERE DE FAMILLE.

Dites. Dis, mon enfant. Si tu ne me ſuppoſes pas une ſévérité que je ne connus jamais, tu n'auras pas une réſerve déplacée. Vous n'êtes plus un enfant. Comment blâmerois-je en vous un ſentiment que je fis naître dans le cœur de votre mere? O vous qui tenez ſa place dans ma maiſon, & qui me la repréſentez, imitez-la dans la franchiſe qu'elle eut avec celui qui lui avoit donné la vie, & qui voulut ſon bonheur & le mien...... Cécile, vous ne me répondez rien?

CÉCILE.

Le ſort de mon frere me fait trembler.

LE PERE DE FAMILLE.

Votre frere eſt un fou.

CÉCILE.

Peut-être ne me trouveriez-vous pas plus raiſonnable que lui.

LE PERE DE FAMILLE.

Je ne crains pas ce chagrin de Cécile. Sa prudence m'eſt connue; & je

n'attends que l'aveu de ſon choix pour le confirmer.

(*Cécile ſe tait. Le Pere de Famille attend un moment ; puis il continue d'un ton ſérieux, & même un peu chagrin.*)

Il m'eût été doux d'apprendre vos ſentimens de vous-même ; mais, de quelque maniere que vous m'en inſtruiſiez, je ſerai ſatisfait. Que ce ſoit par la bouche de votre oncle, de votre frere, ou de Germeuil, il n'importe..... Germeuil eſt notre ami commun..... C'eſt un homme ſage & diſcret..... Il a ma confiance.... Il ne me paroît pas indigne de la vôtre.

CÉCILE.

C'eſt ainſi que j'en penſe.

LE PERE DE FAMILLE.

Je lui dois beaucoup. Il eſt temps que je m'acquitte avec lui.

CÉCILE.

Vos enfans ne mettront jamais de bornes, ni à votre autorité, ni à votre

reconnoiſſance..... Juſqu'à préſent, il vous a honoré comme un pere, & vous l'avez traité comme un de vos enfans.

LE PERE DE FAMILLE.

Ne ſauriez-vous point ce que je pourrois faire pour lui?

CÉCILE.

Je crois qu'il faut le conſulter lui-même..... Peut-être a-t-il des idées..... Peut-être...... Quel conſeil pourrois-je vous donner?

LE PERE DE FAMILLE.

Le Commandeur m'a dit un mot.

CÉCILE, (*avec vivacité.*)

Ah! mon pere, n'en croyez rien. Vous connoiſſez mon oncle.

LE PERE DE FAMILLE.

Il faudra donc que je quitte la vie, ſans avoir vu le bonheur d'aucun de mes enfans!...... Cécile!.... Cruels enfans, que vous ai-je fait pour me déſoler?.... J'ai perdu la confiance de ma

fille. Mon fils s'eſt précipité dans des liens que je ne puis approuver, & qu'il faut que je rompe.....

SCENE VII.

LE PERE DE FAMILLE, CÉCILE, PHILIPPE.

PHILIPPE.

MOnſieur, il y a deux femmes qui demandent à vous parler.

LE PERE DE FAMILLE.

Faites entrer.



SCENE VIII.

LE PERE DE FAMILLE, CÉCILE.

CÉCILE *se retire.*

LE PERE DE FAMILLE, *(rappelle sa fille, & lui dit tristement :)*

Cécile !

CÉCILE.

Mon pere.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous ne m'aimez donc plus ?

(Les femmes annoncées entrent ; & Cécile sort avec un mouchoir sur les yeux.)



SCENE IX.

LE PERE DE FAMILLE, SOPHIE, Madame HÉBERT.

LE PERE DE FAMILLE, (*appercevant Sophie, à part, d'un ton triste, & avec l'air étonné:*)

IL ne m'a point trompé. Quels charmes ! Quelle modestie ! Quelle douceur !.... Ah !....

Madame HÉBERT.

Monsieur, nous nous rendons à vos ordres.

LE PERE DE FAMILLE, (*à Sophie.*)

C'est vous, Mademoiselle, qui vous appellez Sophie ?

SOPHIE, (*tremblante, troublée.*)

Oui, Monsieur.

LE PERE DE FAMILLE, (*à Madame Hébert.*)

Madame, j'aurois un mot à dire à

Mademoiſelle : j'en ai entendu parler, & je m'y intéreſſe.

Madame HÉBERT *s'éloigne.*

SOPHIE,

(*toujours tremblante, la retenant par le bras.*)

Madame !

LE PERE DE FAMILLE.

Mademoiſelle, remettez-vous. Je ne vous dirai rien qui puiſſe vous faire de la peine.

SOPHIE.

Hélas !

(*Madame Hébert va s'aſſeoir ſur le fond de la Salle ; tire ſon ouvrage, & travaille.*)

LE PERE DE FAMILLE,

(*conduit Sophie à une chaiſe, & la fait aſſeoir à côté de lui.*)

D'où êtes-vous, Mademoiſelle ?

SOPHIE.

Je ſuis d'une petite ville de Province.

LE PERE DE FAMILLE.

Y a-t-il long-temps que vous êtes à Paris ?

SOPHIE.

Pas long-temps ; & plût au Ciel que je n'y fusse jamais venue !

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'y faites-vous ?

SOPHIE.

J'y gagne ma vie par mon travail.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous êtes bien jeune.

SOPHIE.

J'en aurai plus long-temps à souffrir.

LE PERE DE FAMILLE.

Avez-vous Monsieur votre Pere ?

SOPHIE.

Non, Monsieur,

LE PERE DE FAMILLE.

Et votre mere ?

SOPHIE.

Le Ciel me l'a conservée : mais elle a eu tant de chagrins ; sa santé est si chancelante, & sa misere si grande !....

LE PERE DE FAMILLE.

Votre mere eſt donc bien pauvre ?

SOPHIE.

Bien pauvre : avec cela, il n'en eſt point au monde dont j'aimaſſe mieux être la fille.

LE PERE DE FAMILLE.

Je vous loue de ce ſentiment. Vous paroiſſez bien née.... Et qu'étoit votre pere ?

SOPHIE.

Mon pere fut un homme de bien. Il n'entendit jamais le malheureux, ſans en avoir pitié. Il n'abandonna pas ſes amis dans la peine, & il devint pauvre. Il eut beaucoup d'enfans de ma mere : nous demeurâmes tous ſans reſſources à ſa mort.... J'étois bien jeune alors.... Je me ſouviens à peine de l'avoir vu.... Ma mere fut obligée de me prendre entre ſes bras, & de m'élever à la hauteur de ſon lit, pour l'embraſſer...... Je pleurois. Hélas ! Je ne ſentois pas tout ce que je perdois !

LE PERE DE FAMILLE, (*à part.*)

Elle me touche.... (*haut.*) Et qui eſt-ce-qui vous a fait quitter la maiſon de vos parens & votre pays?

SOPHIE.

Je ſuis venue ici avec un de mes freres implorer l'aſſiſtance d'un parent, qui a été bien dur envers nous. Il m'avoit vue autrefois en Province. Il paroiſſoit avoir pris de l'affection pour moi; & ma mere avoit eſpéré qu'il s'en reſſouviendroit. Mais il a fermé ſa porte à mon frere, & il m'a fait dire de n'en pas approcher.

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'eſt devenu votre frere?

SOPHIE.

Il s'eſt mis au ſervice du Roi. Et moi je ſuis reſtée avec la perſonne que vous voyez, & qui a la bonté de me regarder comme ſon enfant.

LE PERE DE FAMILLE.

Elle ne paroît pas fort aiſée.

SOPHIE.

Elle partage avec moi ce qu'elle a.

LE PERE DE FAMILLE.

Et vous n'avez plus entendu parler de ce parent ?

SOPHIE.

Pardonnez-moi, Monſieur. J'en ai reçu quelques ſecours. Mais de quoi cela ſert il à ma mere ?

LE PERE DE FAMILLE.

Votre mere vous a donc oubliée ?

SOPHIE.

Ma mere avoit fait un dernier effort pour nous envoyer à Paris. Hélas ! elle attendoit de ce voyage un ſuccès plus heureux. Sans cela, auroit-elle pu ſe réſoudre à m'éloigner d'elle ? Depuis, elle n'a plus ſu comment me faire revenir. Elle me mande, cependant, qu'on doit me reprendre, & me ramener dans peu. Il faut que quelqu'un s'en ſoit chargé par pitié. Ho ! nous ſommes bien à plaindre !

LE PERE DE FAMILLE.

Et vous ne connoîtriez ici personne qui pût vous secourir ?

SOPHIE.

Personne.

LE PERE DE FAMILLE.

Et vous travaillez pour vivre ?

SOPHIE.

Oui, Monsieur.

LE PERE DE FAMILLE.

Et vous vivez seules ?

SOPHIE.

Seules.

LE PERE DE FAMILLE.

Mais qu'est-ce qu'un jeune homme dont on m'a parlé, qui s'appelle *Sergi*, & qui demeure à côté de vous ?

SOPHIE.

C'est un malheureux, qui gagne son pain, comme nous ; & qui a uni sa misere à la nôtre.

LE PERE DE FAMILLE.

Est-ce là tout ce que vous en savez ?

SOPHIE.

Oui, Monſieur.

LE PERE DE FAMILLE.

Eh bien ! Mademoiſelle ; ce malheureux-là......

SOPHIE.

Vous le connoiſſez ?

LE PERE DE FAMILLE.

Si je le connois !.... C'eſt mon fils.

SOPHIE.	Madame HÉBERT.
Votre fils !	Sergi !

LE PERE DE FAMILLE.

Oui, Mademoiſelle.

SOPHIE, (*à part.*)

Ah ! Sergi, vous m'avez trompée !

LE PERE DE FAMILLE.

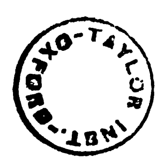
Fille auſſi vertueuſe que belle, connoiſſez le danger que vous avez couru.

SOPHIE.

Sergi eſt votre fils !

LE PERE DE FAMILLE.

Il vous eſtime, vous aime ; mais ſa paſſion prépareroit votre malheur & le ſien, ſi vous la nourriſſiez.



SOPHIE.

Pourquoi ſuis-je venue dans cette Ville ? Que ne m'en ſuis-je allée, lorſque mon cœur me le diſoit ?

LE PERE DE FAMILLE.

Il en eſt temps encore. Il faut aller retrouver une mere qui vous rappelle ; & à qui votre ſéjour ici doit cauſer la plus grande inquiétude. Sophie, vous le voulez ?

SOPHIE, (*à part.*)

Ah ! ma mere ! Que vous dirai-je ?

LE PERE DE FAMILLE, (*à Madame Hébert.*)

Madame, vous la reconduirez ; & j'aurai ſoin que vous ne regrettiez pas la peine que vous aurez priſe.

(*Madame Hébert fait la révérence.*)

LE PERE DE FAMILLE, (*continuant, à Sophie.*)

Mais, Sophie, ſi je vous rends à votre mere, c'eſt à vous à me rendre mon fils. C'eſt à vous à lui apprendre ce que l'on doit à ſes parens ; vous le ſavez ſi bien !

SOPHIE, (*à part.*)

Ah Sergi! Pourquoi......

LE PERE DE FAMILLE.

Quelqu'honnêteté qu'il ait mis dans ſes vues, vous l'en ferez rougir. Vous lui annoncerez votre départ; & vous lui ordonnerez de finir ma douleur, & le trouble de ſa famille.

SOPHIE, (*à Madame Hébert.*)

Ma Bonne!......

Madame HÉBERT.

Mon enfant!......

SOPHIE, (*en s'appuyant ſur elle.*)

Je me ſens mourir......

Madame HÉBERT.

Monſieur, nous allons nous retirer, & attendre vos ordres.

SOPHIE, (*en ſe retirant.*)

Pauvre Sergi! malheureuſe Sophie!
(*Elle ſort appuyée ſur Madame Hébert.*)

SCENE X.

LE PERE DE FAMILLE, *seul.*

O Lois du monde ! O préjugés cruels !...... Il y a déjà si peu de femmes pour un homme qui pense & qui sent ! Pourquoi faut-il que le choix en soit encore si limité ? Mais mon fils ne tardera pas à venir...... Secouons, s'il se peut, de mon ame, l'impression que cet enfant y a faite..... Lui représenterai-je, comme il me convient, ce qu'il se doit à lui-même, si mon cœur est d'accord avec le sien ?



SCENE XXI.

LE PERE DE FAMILLE, SAINT-ALBIN.

SAINT-ALBIN, (*en entrant, & avec vivacité.*)

MON pere !

LE PERE DE FAMILLE, (*se promene & garde le silence.*)

SAINT-ALBIN, (*suit son pere, & d'un ton suppliant :*) Mon pere !

LE PERE DE FAMILLE, (*s'arrêtant, & d'un ton sérieux :*) Mon fils, si vous n'êtes pas rentré en vous-même, si la raison n'a pas recouvré ses droits sur vous, ne venez pas aggraver vos torts & mon chagrin.

SAINT-ALBIN.

Vous m'en voyez pénétré. J'approche de vous en tremblant.... Je serai

tranquille & raiſonnable.... Oui, je le ſerai.... Je me le ſuis promis.

LE PERE DE FAMILLE,
(continue de ſe promener.)

SAINT-ALBIN,
(s'approchant avec timidité, dit à ſon pere, d'une voix baſſe & tremblante :)
Vous l'avez vue ?

LE PERE DE FAMILLE.
Oui, je l'ai vue. Elle eſt belle, & je la crois ſage. Mais qu'en prétendez-vous faire ? Un amuſement ? Je ne le ſouffrirois pas. Votre femme ? Elle ne vous convient pas.

SAINT-ALBIN,
(en ſe contenant.)
Elle eſt belle, elle eſt ſage ; & elle ne me convient pas ! Quelle eſt donc la femme qui me convient, mon pere ?

LE PERE DE FAMILLE.
Celle qui, par ſon éducation, ſa naiſſance, ſon état & ſa fortune, peut aſſurer votre bonheur, & ſatisfaire à mes eſpérances.

SAINT-ALBIN.

Ainſi le mariage ſera, pour moi, un lien d'intérêt & d'ambition? Mon pere, vous n'avez qu'un fils; ne le ſacrifiez pas à des vues qui rempliſſent le monde d'époux malheureux. Il me faut une compagne honnête & ſenſible, qui m'aide à ſupporter les peines de la vie, & non une femme riche & titrée, qui les accroiſſe. Ah! ſouhaitez-moi la mort; & que le Ciel me l'accorde plutôt, qu'une femme comme il y en a tant!

LE PERE DE FAMILLE.

Je ne vous en propoſe aucune; mais je ne permettrai jamais que vous ſoyez à celle à laquelle vous vous êtes follement attaché. Je pourrois uſer de mon autorité, & vous dire: Saint-Albin, cela me déplaît; cela ne ſera pas; n'y penſez plus. Mais je ne vous ai jamais rien demandé, ſans vous en montrer la raiſon. J'ai voulu que vous m'approu-

vaſſiez, en m'obéiſſant; & je vais avoir la même condeſcendance. Modérez-vous; & écoutez-moi.

Mon fils, il y aura bientôt vingt ans que je vous arroſai des premieres larmes que vous m'ayez fait répandre. Mon cœur s'épanouit en voyant en vous un ami que la Nature me donnoit. Je vous reçus entre mes bras du ſein de votre mere; & vous élevant vers le Ciel, & mêlant ma voix à vos cris, je dis à Dieu: ô Dieu! qui m'avez accordé cet enfant, ſi je manque aux ſoins que vous m'impoſez en ce jour, ou s'il ne doit pas y répondre, ne regardez point à la joie de ſa mere, reprenez-le.

Voilà le vœu que je fis ſur vous & ſur moi. Il m'a toujous été préſent. Je ne vous ai point abandonné au ſoin du mercénaire. Je vous ai appris moi-même à parler, à penſer, à ſentir. A meſure que vous avanciez en âge, j'ai étudié vos penchans; j'ai formé

ſur eux le plan de votre éducation, & je l'ai ſuivi ſans relâche. Combien je me ſuis donné de peines pour vous en épargner ? J'ai réglé votre ſort à venir ſur vos talens & ſur vos goûts. Je n'ai rien négligé pour que vous paruſſiez avec diſtinction. Et lorſque je touche au moment de recueillir le fruit de ma ſollicitude ; lorſque je me félicite d'avoir un fils qui répond à ſa naiſſance qui le deſtine aux meilleurs partis, & à ſes qualités perſonnelles qui l'appellent aux grands emplois, une paſſion inſenſée, la fantaiſie d'un inſtant aura tout détruit ; & je verrai ſes plus belles années perdues, ſon état manqué & mon attente trompée, & j'y conſentirai ! Vous l'êtes-vous promis ?

SAINT-ALBIN.

Que je ſuis malheureux !

LE PERE DE FAMILLE.

Vous avez un oncle qui vous aime & qui vous deſtine une fortune conſi-

dérable ; un pere qui vous a consacré sa vie, & qui cherche à vous marquer en tout sa tendresse ; un nom, des parens, des amis, les prétentions les plus flatteuses & les mieux fondées ; & vous êtes malheureux ! Que vous faut-il encore ?

SAINT-ALBIN.

Sophie, le cœur de Sophie, & l'aveu de mon pere.

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'osez-vous me proposer ? De partager votre folie & le blâme général qu'elle encourroit ? Quel exemple à donner aux peres & aux enfans ! Moi, j'autoriserois, par une foiblesse honteuse, le désordre de la société, la confusion du sang & des rangs, la dégradation des familles !

SAINT-ALBIN.

Que je suis malheureux ! Si je n'ai pas celle que j'aime, un jour il faudra que je sois à celle que je n'aimerai pas ; car je n'aimerai jamais que Sophie.

Sans cesse j'en comparerai une autre avec elle. Cette autre sera malheureuse ; je le serai aussi : vous le verrez, & vous en péririez de regret.

LE PERE DE FAMILLE.

J'aurai fait mon devoir, & malheur à vous si vous manquez au vôtre.

SAINT-ALBIN.

Mon pere, ne m'ôtez pas Sophie.

LE PERE DE FAMILLE.

Cessez de me la demander.

SAINT-ALBIN.

Cent fois vous m'avez dit qu'une femme honnête étoit la faveur la plus grande que le Ciel pût accorder. Je l'ai trouvée, & c'est vous qui voulez m'en priver ! Mon pere, ne me l'ôtez pas. A présent qu'elle sait qui je suis, que ne doit-elle pas attendre de moi ? Saint-Albin sera-t-il moins généreux que Sergi ? Ne me l'ôtez pas. C'est elle qui a rappellé la vertu dans mon cœur ; elle seule peut l'y conserver.

LE PERE DE FAMILLE.

C'eſt-à-dire, que ſon exemple fera ce que le mien n'a pu faire ?

SAINT-ALBIN.

Mon pere !......

LE PERE DE FAMILLE.

Ecoutez, mon fils. Vous aimez Sophie ?

SAINT-ALBIN.

Si je l'aime !

LE PERE DE FAMILLE.

Ecoutez-moi, vous dis-je; & tremblez ſur le ſort que vous lui préparez. Un jour viendra que vous ſentirez la valeur des ſacrifices que vous lui aurez faits. Vous vous trouverez ſeul avec elle, ſans état, ſans fortune, ſans conſidération; l'ennui & le chagrin vous ſaiſiront. Vous la haïrez; vous l'accablerez de reproches. Sa patience & ſa douceur acheveront de vous aigrir; vous la haïrez davantage; vous haïrez les enfans qu'elle vous aura donnés, & vous la ferez mourir de douleur.

SAINT-ALBIN.

Moi !

LE PERE DE FAMILLE.

Vous.

SAINT-ALBIN.

Jamais, jamais.

LE PERE DE FAMILLE.

La paſſion voit tout éternel ; mais la nature humaine veut que tout finiſſe.

SAINT-ALBIN.

Je ceſſerois d'aimer Sophie ! Si j'en étois capable, j'ignorerois, je crois, ſi je vous aime.

LE PERE DE FAMILLE.

Voulez-vous le ſavoir & me le prouver ? Faites ce que je vous demande.

SAINT-ALBIN.

Je le voudrois en vain. Je ne puis. Je ſuis entraîné. Mon pere, je ne puis.

LE PERE DE FAMILLE.

Inſenſé, vous voulez être pere ! En connoiſſez-vous les devoirs ? Si vous

les connoissiez, permettriez-vous à votre fils ce que vous attendez de moi?

SAINT-ALBIN.

Ah! si j'osois répondre......

LE PERE DE FAMILLE.

Répondez.

SAINT-ALBIN.

Vous me le permettez?

LE PERE DE FAMILLE.

Je vous l'ordonne.

SAINT-ALBIN.

Lorsque vous voulûtes ma mere; lorsque toute la famille se souleva contre vous; lorsque votre pere vous appella enfant ingrat, & que vous l'appellâtes au fond de votre ame pere cruel, qui de vous deux avoit raison? Ma mere étoit vertueuse & belle comme Sophie; elle étoit sans fortune comme Sophie; vous l'aimiez comme j'aime Sophie. Souffrites-vous qu'on vous l'arrachât, mon pere? & n'ai-je pas un cœur aussi?

LE PERE DE FAMILLE.

J'avois des ressources, & votre mere avoit de la naissance.

SAINT-ALBIN.

Qui sait encore ce qu'est Sophie?

LE PERE DE FAMILLE.

Chimere.

SAINT-ALBIN.

Des ressources! L'amour, l'indigence m'en fourniront.

LE PERE DE FAMILLE.

Craignez les maux qui vous attendent.

SAINT-ALBIN.

Ne la point avoir, est le seul que je redoute.

LE PERE DE FAMILLE.

Craignez de perdre ma tendresse.

SAINT-ALBIN.

Je la recouvrerai.

LE PERE DE FAMILLE.

Qui vous l'a dit?

SAINT-ALBIN.

Vous verrez couler les pleurs de Sophie ; j'embrasserai vos genoux ; mes enfans vous tendront leurs bras innocens, & vous ne les repousserez pas.

LE PERE DE FAMILLE, (*à part.*)

Il me connoît trop bien.....

(*Après une petite pause, il prend l'air & le ton le plus févere, & dit :*)

Mon fils, je vois que je vous parle en vain ; que la raison n'a plus d'accès auprès de vous, & que le moyen dont je craignis toujours d'user, est le seul qui me reste. J'en userai, puisque vous m'y forcez. Quittez vos projets : je le veux, & je vous l'ordonne par toute l'autorité qu'un pere a sur ses enfans.

SAINT-ALBIN,

(*avec un emportement sourd.*)

L'autorité, l'autorité ! Ils n'ont que ce mot.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous oubliez qui je ſuis & à qui vous parlez. Taiſez-vous, ou craignez d'attirer ſur vous la marque la plus terrible du courroux des peres.

SAINT-ALBIN.

Des peres! Des peres! Il n'y en a point..... Il n'y a que des tyrans.

LE PERE DE FAMILLE.

O Ciel!

SAINT-ALBIN.

Oui, des tyrans.

LE PERE DE FAMILLE.

Eloignez-vous de moi, enfant ingrat & dénaturé. Je vous donne ma malédiction. Allez loin de moi.

SAINT-ALBIN *va pour ſortir.*

LE PERE DE FAMILLE,

(*lui laiſſe à peine faire quelques pas, court après lui, & lui dit:*)

Où vas-tu malheureux?

SAINT-ALBIN,

(*accourant aux pieds de ſon pere.*)

Mon pere!

LE PERE DE FAMILLE,

(*se jette dans un fauteuil.*)

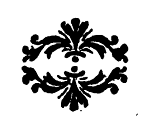
Moi, votre pere ? Vous, mon fils ? Je ne vous ſuis plus rien. Je ne vous ai jamais rien été. Vous empoiſonnez ma vie. Vous ſouhaitez ma mort. Eh ! pourquoi a-t-elle été ſi long-temps différée ? Que ne ſuis-je à côté de ta mere ? Elle n'eſt plus, & mes jours malheureux ont été prolongés.

SAINT-ALBIN.

Mon pere !

LE PERE DE FAMILLE.

Eloignez-vous. Cachez-moi vos larmes. Vous déchirez mon cœur, & je ne puis vous en chaſſer.



SCENE XII.

LE PERE DE FAMILLE; SAINT-ALBIN, LE COMMANDEUR.

(*Le Commandeur entre. Saint-Albin, qui étoit aux genoux de son pere, se leve, & le Pere de Famille reste dans son fauteuil, la tête penchée sur ses mains, comme un homme désolé.*)

LE COMMANDEUR,

(*en montrant le Pere de Famille à Saint-Albin, qui se promene sans écouter.*)

TIens, regarde. Vois dans quel état tu le mets ! Je lui avois prédit que tu le ferois mourir de douleur, & tu vérifies ma prédiction.

(*Pendant que le Commandeur parle, le Pere de Famille se leve & s'en va. Saint-Albin se dispose à le suivre.*)

LE PERE DE FAMILLE,
(*en se retournant vers son fils.*)
Où allez-vous ? Ecoutez votre oncle. Je vous l'ordonne.

SCENE XIII.

SAINT-ALBIN, LE COMMANDEUR.

SAINT-ALBIN.

PArlez donc, Monsieur, je vous écoute.... Si c'est un malheur que d'aimer Sophie, il est arrivé, & je n'y sais plus de remede...... Si on me la refuse, qu'on m'apprenne à l'oublier..... L'oublier ! Qui ? Moi ! Je le pourrois ! Je le voudrois ! Que la malédiction de mon pere s'accomplisse sur moi, si jamais j'en ai la pensée !

LE COMMANDEUR.

Qu'est-ce qu'on te demande ? De laisser là une créature que tu n'aurois

jamais dû regarder qu'en paſſant ; qui eſt ſans bien, ſans parens, ſans aveu ; qui vient de je ne ſais où ; qui appartient à je ne ſais qui, & qui vit je ne ſais comment. On a de ces filles-là : il y a des fous qui ſe ruinent pour elles : mais épouſer ! épouſer !

SAINT-ALBIN, (*avec vivacité.*)
Monſieur le Commandeur !.....

LE COMMANDEUR.
Elle te plaît ? Eh bien ! garde-la. Je t'aime autant celle-là qu'une autre. Mais laiſſe-nous eſpérer la fin de cette intrigue, quand il en ſera temps.

SAINT-ALBIN *veut ſortir.*

LE COMMANDEUR.
Où vas-tu ?

SAINT-ALBIN.
Je m'en vais.

LE COMMANDEUR,
(*l'arrêtant.*)
As-tu oublié que je te parle au nom de ton pere ?

SAINT-ALBIN.

Eh bien ! Monſieur, dites. Déchirez-moi : déſeſpérez-moi. Je n'ai qu'un mot à répondre : Sophie ſera ma femme.

LE COMMANDEUR.

Ta femme ?

SAINT-ALBIN.

Oui, ma femme.

LE COMMANDEUR.

Une fille de rien !

SAINT-ALBIN.

Qui m'a appris à mépriſer tout ce qui vous enchaîne & vous avilit.

LE COMMANDEUR.

N'as-tu pas de honte ?

SAINT-ALBIN.

De la honte ?

LE COMMANDEUR.

Toi, fils de Monſieur d'Orbeſſon ! neveu du Commandeur d'Auvilé !

SAINT-ALBIN.

Moi, fils de Monſieur d'Orbeſſon, & votre neveu.

LE COMMANDEUR.

Voilà donc les fruits de cette éducation merveilleuſe dont ton pere étoit ſi vain ! Le voilà, ce modele de tous les jeunes gens de la Cour & de la Ville !..... Mais tu te crois riche, peut-être ?

SAINT-ALBIN.

Non.

LE COMMANDEUR.

Sais-tu ce qui te revient du bien de ta mere ?

SAINT-ALBIN.

Je n'y ai jamais penſé, & je ne veux pas le ſavoir.

LE COMMANDEUR.

Ecoute. C'étoit la plus jeune de ſix enfans que nous étions ; & cela dans une Province, où l'on ne donne rien aux filles. Ton pere, qui ne fut pas plus ſenſé que toi, s'en entêta & la prit. Mille écus de rente à partager avec ta ſœur. C'eſt quinze cents francs pour chacun. Voilà toute votre fortune.

SAINT-ALBIN.

J'ai quinze cents livres de rente ?

LE COMMANDEUR.

Tant qu'elles peuvent s'étendre.

SAINT-ALBIN.

Ah ! Sophie, vous n'habiterez plus sous un toît ! Vous ne sentirez plus les atteintes de la misere. J'ai quinze cents livres de rente !

LE COMMANDEUR.

Mais tu peux en attendre vingt-cinq mille de ton pere, & presque le double de moi. Saint-Albin, on fait des folies ; mais on n'en fait pas de plus cheres.

SAINT-ALBIN.

Et que m'importe la richesse, si je n'ai pas celle avec qui je la voudrois partager ?

LE COMMANDEUR.

Insensé !

SAINT-ALBIN.

Je sais. C'est ainsi qu'on appelle ceux qui préferent à tout une femme

jeune, vertueuse & belle, & je fais gloire d'être à la tête de ces fous-là.

LE COMMANDEUR.

Tu cours à ton malheur.

SAINT-ALBIN.

Je mangeois du pain, je buvois de l'eau à côté d'elle, & j'étois heureux.

LE COMMANDEUR.

Tu cours à ton malheur.

SAINT-ALBIN.

J'ai quinze cents livres de rente.

LE COMMANDEUR.

Que feras-tu?

SAINT-ALBIN.

Elle sera nourrie, logée, vêtue; & nous vivrons.

LE COMMANDEUR.

Comme des gueux.

SAINT-ALBIN.

Soit.

LE COMMANDEUR.

Cela aura pere, mere, freres, sœurs; & tu épouseras tout cela.

SAINT-ALBIN.

J'y ſuis réſolu..

LE COMMANDEUR.

Je t'attends aux enfans.

SAINT-ALBIN.

Alors je m'adreſſerai à toutes les ames ſenſibles. On me verra. On verra la compagne de mon infortune. Je dirai mon nom, & je trouverai du ſecours.

LE COMMANDEUR.

Tu connois bien les hommes!

SAINT-ALBIN.

Vous les croyez méchans.

LE COMMANDEUR.

Et j'ai tort!

SAINT-ALBIN.

Tort ou raiſon; il me reſtera deux appuis avec leſquels je peux défier l'univers, l'amour qui fait entreprendre, & la fierté qui fait ſupporter.... On n'entend tant de plaintes dans le monde, que parce que le pauvre eſt ſans courage.... & que le riche eſt ſans humanité....

LE COMMANDEUR.

J'entends.... Eh bien ! aies-la, ta Sophie. Foule aux pieds la volonté de ton pere, les lois de la décence, les bienséances de ton état. Ruine-toi. Avilis-toi. Je ne m'y oppose plus. Tu serviras d'exemple à tous les enfans qui ferment l'oreille à la voix de la raison, qui se précipitent dans des engagemens honteux, qui affligent leurs parens & qui déshonorent leur nom. Tu l'auras, ta Sophie, puisque tu l'as voulu ; mais tu n'auras pas de pain à lui donner, ni à ses enfans qui viendront en demander à ma porte.

SAINT-ALBIN.

C'est ce que vous craignez.

LE COMMANDEUR.

Ne suis-je pas bien à plaindre ?..... Je me suis privé de tout, pendant quarante ans. J'aurois pu me marier, & je me suis refusé cette consolation. J'ai perdu de vue les miens pour m'attacher à ceux-ci. M'en voilà bien récompensé !....

Que dira-t-on dans le monde?..... Voilà qui sera fait: je n'oserai plus me montrer: ou si je parois quelque part, & que l'on demande: « Qui est ce » vieux homme-là qui a l'air si cha- » grin? On répondra tout bas: C'est » le Commandeur d'Auvilé..... L'oncle » de ce jeune fou qui a épousé?.... Oui.....». Ensuite on se parlera à l'oreille. On me regardera. La honte & le dépit me saisiront. Je me leverai. Je prendrai ma canne, & je m'en irai. Non; je voudrois, pour tout ce que je possede, lorsque tu gravissois, au dernier siege, le long des murs, que quelqu'ennemi, d'un coup de bayonnette, t'eût envoyé dans le fossé, & que tu y fusses demeuré enseveli avec les autres. Du moins on auroit dit: « C'est dommage; c'étoit un sujet». Non; il est inoui qu'il y ait jamais eu un pareil mariage dans une famille.

SAINT-ALBIN.

Ce sera le premier.

LE COMMANDEUR.

Et je le ſouffrirai ?

SAINT-ALBIN.

S'il vous plaît.

LE COMMANDEUR.

Tu le crois ?

SAINT-ALBIN.

Aſſurément.

LE COMMANDEUR.

Allons, nous verrons.

SAINT-ALBIN.

Tout eſt vu.

SCENE XIV.

SAINT-ALBIN, SOPHIE, Madame HÉBERT.

(*Tandis que Saint-Albin continue comme s'il étoit ſeul, Sophie & ſa Bonne s'avancent & parlent dans les intervalles du monologue de Saint-Albin.*)

SAINT-ALBIN,
(après une pause, en se promenant & rêvant.)

OUI, tout eſt vu.... Ils ont conjuré contre moi.... Je le ſens....

SOPHIE,
(d'un ton doux & plaintif, à ſa Bonne.)

On le veut.... Allons, ma Bonne.

SAINT-ALBIN, *(de même.)*

C'eſt pour la premiere fois que mon pere eſt d'accord avec cet oncle cruel.

SOPHIE, *(en ſoupirant.)*

Ah quel moment !

Madame HÉBERT.

Il eſt vrai, mon enfant.

SOPHIE, *(de même.)*

Mon cœur ſe trouble.

SAINT-ALBIN, *(de même.)*

Ne perdons point de temps. Il faut l'aller trouver.

SOPHIE,
(*appercevant Saint-Albin.*)

Le voilà, ma Bonne. C'eſt lui.

SAINT-ALBIN,
(*allant à Sophie.*)

Oui, Sophie, oui, c'eſt moi. Je ſuis Sergi.

SOPHIE, (*en ſanglottant.*)

Non, vous ne l'êtes pas.....

(*Elle ſe retourne vers Madame Hébert.*)

Que je ſuis malheureuſe!

SAINT-ALBIN.

Sophie, ne craignez rien. Sergi vous aimoit; Saint-Albin vous adore; & vous voyez l'homme le plus vrai & l'amant le plus paſſionné.

SOPHIE, (*ſoupire profondément.*)

Hélas!

SAINT-ALBIN.

Croyez que Sergi ne peut vivre, ne veut vivre que pour vous.

SOPHIE.

Je le crois; mais à quoi cela ſert-il?

SAINT-ALBIN.

Dites un mot.

SOPHIE.

Quel mot ?

SAINT-ALBIN.

Que vous m'aimez. Sophie, m'aimez-vous ?

SOPHIE, (*soupirant profondément.*)

Ah ! si je ne vous aimois pas !.....

SAINT-ALBIN.

Donnez-moi donc votre main. Recevez la mienne, & le serment que je fais ici, à la face du Ciel & de cette honnête femme qui vous a servi de mere, de n'être jamais qu'à vous.

SOPHIE.

Hélas ! vous savez qu'une fille bien née ne reçoit & ne fait de sermens qu'aux pieds des Autels... Et ce n'est pas moi que vous y conduirez...... Ah Sergi ! c'est à présent que je sens la distance qui nous sépare.

SAINT-ALBIN, (*avec violence.*)

Sophie, & vous aussi ?

SOPHIE.

Abandonnez-moi à ma destinée, & rendez le repos à un pere qui vous aime.

SAINT-ALBIN.

Ce n'est pas vous qui parlez; c'est lui. Je le reconnois cet homme dur & cruel.

SOPHIE.

Il ne l'est point. Il vous aime.

SAINT-ALBIN.

Il m'a maudit. Il m'a chassé. Il ne lui restoit plus qu'à se servir de vous pour m'arracher la vie.

SOPHIE.

Vivez, Sergi.

SAINT-ALBIN.

Jurez donc que vous serez à moi malgré lui.

SOPHIE.

Moi, Sergi! Ravir un fils à son pere!..... J'entrerois dans une famille qui me rejette!

SAINT-ALBIN.

Et que vous importe mon pere, mon oncle, ma sœur, & toute ma famille, si vous m'aimez?

SOPHIE.

Vous avez une sœur?

SAINT-ALBIN.

Oui, Sophie.

SOPHIE.

Qu'elle est heureuse!

SAINT-ALBIN.

Vous me désespérez.

SOPHIE.

J'obéis à vos parens. Puisse le Ciel vous accorder un jour une épouse qui soit digne de vous & qui vous aime autant que Sophie!

SAINT-ALBIN.

Et vous le souhaitez?

SOPHIE.

Je le dois.

SAINT-ALBIN.

Malheur, malheur à qui vous a connue, & qui peut être heureux sans vous!

SOPHIE.

Vous le ferez. Vous jouirez de toutes les bénédictions promises aux enfans qui respecteront la volonté de leurs parens. J'emporterai celles de votre pere. Je retournerai seule à ma misere, & vous vous ressouviendrez de moi.

SAINT-ALBIN.

Je mourrai de douleur, & vous l'aurez voulu.... (*En la regardant tristement.*) Sophie.....

SOPHIE.

Je ressens toute la peine que je vous cause.

SAINT-ALBIN,

(*la regardant encore.*)

Sophie.....

SOPHIE,

(*à Madame Hébert, en sanglottant.*)

O ma Bonne, que ses larmes me font de mal !..... Sergi, n'opprimez pas mon ame foible..... J'en ai assez

de ma douleur.... (*Elle se couvre les yeux de ses mains.*) Adieu, Sergi.

(*Elle s'éloigne.*)

SAINT-ALBIN.

Non, non.... Je ne le puis.... Madame Hébert, retenez-la.... Ayez pitié de nous.

Madame HÉBERT.

Pauvre Sergi !

SAINT-ALBIN, (*à Sophie.*)

Vous ne vous éloignerez pas.... J'irai..... Je vous suivrai..... Sophie, arrêtez..... (*Il se jette à ses genoux.*) Ce n'est ni par vous, ni par moi que je vous conjure..... c'est au nom de ces parens cruels..... Si je vous perds, je ne pourrai ni les voir, ni les entendre, ni les souffrir.... Voulez-vous que je les haïsse ?

SOPHIE.

Aimez vos parens. Obéissez-leur. Oubliez-moi. Ne me suivez pas ; je vous le défends. (*Elle sort avec Madame Hébert.*)

SCENE XV.

SAINT-ALBIN *seul.*

(Il marche. Il se plaint. Il se déses-pere. Il nomme Sophie par intervalles. Ensuite il s'appuie sur le dos d'un fau-teuil, les yeux couverts de ses mains.)

SCENE XVI.

SAINT-ALBIN, CÉCILE, GERMEUIL.

(Pendant qu'il est dans cette situation, Cécile & Germeuil entrent.)

GERMEUIL,

(s'arrêtant sur le fond, & regardant tristement Saint-Albin, dit à Cécile :)

Le voilà, le malheureux ! Il est acca-blé, & il ignore que, dans ce mo-ment.... Que je le plains ! Mademoi-selle, parlez-lui.

CÉCILE.

Saint-Albin !

SAINT-ALBIN,

(*qui ne les voit point, mais qui les entend approcher, leur crie, ſans les regarder :*)

Qui que vous ſoyez, allez retrouver les barbares qui vous envoient. Retirez-vous.

CÉCILE.

Mon frere, c'eſt moi ; c'eſt Cécile qui connoît votre peine, & qui vient à vous.

SAINT-ALBIN,

(*toujours dans la même poſition.*)

Retirez-vous.

CÉCILE.

Je m'en irai, ſi je vous afflige.

SAINT-ALBIN.

Vous m'affligez. Vous m'affligez.

CÉCILE *s'en va.*

SAINT-ALBIN, (*rappelle ſa ſœur d'une voix foible & douloureuſe.*)

Cécile !

CÉCILE,

(s'approchant de son frere.)

Mon frere !

SAINT-ALBIN,

(la prenant par la main, sans changer de situation & sans la regarder.)

Elle m'aimoit. Ils me l'ont ôtée. Elle me fuit.

GERMEUIL, *(à lui-même.)*

Plût au Ciel !

SAINT-ALBIN.

J'ai tout perdu, ma sœur. J'ai tout perdu.

CÉCILE.

Il vous reste une sœur, un ami.

SAINT-ALBIN,

(se relevant avec vivacité.)

Où est Germeuil ?

CÉCILE.

Le voilà.

SAINT-ALBIN,

(se promene un moment en silence, puis il dit :)

Ma sœur, laissez-nous.

CÉCILE,

(*parle bas à Germeuil & fort.*)

SAINT-ALBIN,

(*en se promenant & à plusieurs reprises.*)

Oui..... C'est le seul parti qui me reste.... & j'y suis résolu.

SCENE XVII.

SAINT-ALBIN, GERMEUIL.

SAINT-ALBIN.

GErmeuil, personne ne nous entend?

GERMEUIL.

Qu'avez-vous à me dire?

SAINT-ALBIN.

J'aime Sophie; J'en suis aimé. Vous aimez Cécile, & Cécile vous aime.

GERMEUIL.

Moi, votre sœur!

SAINT-ALBIN.

Vous, ma sœur. Mais la même

persécution qu'on me fait vous attend ; & si vous avez du courage, nous irons, Sophie, Cécile, vous & moi, chercher le bonheur loin de ceux qui nous entourent & nous tyrannisent.

GERMEUIL.

Qu'ai-je entendu ?.... Il ne me manquoit que cette confidence !.... Qu'osez-vous entreprendre, & que me conseillez-vous ? C'est ainsi que je reconnoîtrois les bienfaits dont votre pere m'a comblé depuis que je respire ! Pour prix de sa tendresse, je remplirois son ame de douleur, & je l'enverrois au tombeau en maudissant le jour qu'il me reçut chez lui !

SAINT-ALBIN.

Vous avez des scrupules, n'en parlons plus.

GERMEUIL.

L'action que vous me proposez, & celle que vous avez résolue, sont deux crimes.....

(*avec vivacité.*)

Saint-Albin, abandonnez votre projet.... Vous avez encouru la disgrace de votre pere, & vous allez la mériter; attirer sur vous le blâme public; vous exposer à la poursuite des lois; désespérer celle que vous aimez...... Quelles peines vous vous préparez!.... Quel trouble vous me causez!....

SAINT-ALBIN.

Si je ne peux compter sur votre secours, épargnez-moi vos conseils.

GERMEUIL.

Vous vous perdez.

SAINT-ALBIN.

Le sort en est jeté.

GERMEUIL.

Vous me perdez moi-même: vous me perdez..... Que dirai-je à votre pere, lorsqu'il m'apportera sa douleur?.... à votre oncle?.... Oncle cruel! Neveu plus cruel encore!... Avez-vous dû me confier vos desseins?... Que suis-je venu chercher ici..... Pourquoi vous ai-je vu?.....

SAINT-ALBIN.

Adieu, Germeuil. Embraſſez-moi. Je compte ſur votre diſcrétion.

GERMEUIL.

Où coûrez-vous ?

SAINT-ALBIN.

M'aſſurer le ſeul bien dont je faſſe cas, & m'éloigner d'ici pour jamais.

SCENE XVIII.

GERMEUIL *ſeul.*

LE ſort m'en veut-il aſſez ! Le voilà réſolu d'enlever ſa maîtreſſe ; & il ignore qu'au même inſtant ſon oncle travaille à le faire enfermer.... Je deviens coup ſur coup leur confident & leur complice..... Quelle ſituation eſt la mienne ! Encore ſi je pouvois m'ouvrir au pere reſpectable...... Mais ils ont exigé le ſecret.... Y manquer, je ne le puis ni ne le dois.... Voilà ce que le Commandeur a vu lorſqu'il s'eſt adreſſé à moi, à moi qu'il déteſte, pour l'exé-

cution de l'ordre injuſte qu'il ſollicite.... En me préſentant ſa fortune & ſa niece, deux appas auxquels il n'imagine pas qu'on réſiſte, ſon but eſt de m'embarquer dans un complot qui me perde..... Si ſon neveu le prévient, autres dangers.... Mais Cécile ſait tout; elle connoît mon innocence.... Eh! que ſervira ſon témoignage contre le cri de la famille entiere qui ſe ſoulevera contre moi?.... Dans quels embarras ils m'ont précipité, le neveu par indiſcrétion; l'oncle par méchanceté!...... Et toi, malheureuſe innocente dont les intérêts ne touchent perſonne, qui te ſauvera de deux hommes violens qui ont également réſolu ta ruine?..... L'un m'attend pour la conſommer, l'autre y court; & je n'ai qu'un inſtant.... Ne le perdons pas.... Emparons-nous d'abord de l'ordre. Je m'expoſe, je le ſais; mais il faut faire ſon devoir, & fermer les yeux ſur le reſte.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

GERMEUIL, CÉCILE.

GERMEUIL, (*d'un ton ſuppliant.*)

MAdemoiſelle.

CÉCILE.

Laiſſez-moi : qu'oſez-vous me demander ? Je recevrois la maîtreſſe de mon frere chez moi ! chez moi ! dans mon appartement ! dans la maiſon de mon pere ! Laiſſez-moi, vous dis-je ; je ne veux pas vous entendre.

GERMEUIL.

C'eſt le ſeul aſile qui lui reſte, & le ſeul qu'elle puiſſe accepter.

CÉCILE.

Non, non, non.

GERMEUIL.

Je ne vous demande qu'un inſtant ; que je puiſſe regarder autour de moi, me reconnoître.

CÉCILE.

Non, non.... Une inconnue !

GERMEUIL.

Une infortunée, à qui vous ne pourriez refuſer de la commiſération, ſi vous la voyiez.

CÉCILE.

Que diroit mon pere ?

GERMEUIL.

Le reſpecté-je moins que vous ? Craindrois-je moins de l'offenſer ?

CÉCILE.

Et le Commandeur ?

GERMEUIL.

C'eſt un homme barbare.

CÉCILE.

Vous êtes la cauſe de toutes mes peines.

GERMEUIL.

Dans cette conjoncture difficile,

c'eſt votre frere, c'eſt votre oncle que je vous prie de conſidérer ; épargnez-leur à chacun une action odieuſe.

CÉCILE.

La maîtreſſe de mon frere ! Une inconnue !.... Non, Monſieur : mon cœur me dit que cela eſt mal, & il ne m'a jamais trompée. Ne m'en parlez plus. Je tremble qu'on ne nous écoute.

GERMEUIL.

Ne craignez rien. Votre pere eſt tout à ſa douleur ; le Commandeur & votre frere à leurs projets. Les gens ſont écartés. J'ai preſſenti votre répugnance.....

CÉCILE.

Qu'avez-vous fait !

GERMEUIL.

Le moment m'a paru favorable, & je l'ai introduite ici. Elle y eſt. La voilà. Renvoyez-la, Mademoiſelle.

CÉCILE.

Germeuil, qu'avez-vous fait ?

SCENE II.

GERMEUIL, CÉCILE, SOPHIE.

(SOPHIE *entre ſur la ſcene comme une troublée. Elle ne voit point ; elle n'entend point ; elle ne ſait où elle eſt. Cécile, de ſon côté, eſt dans une agitation extrême.*)

SOPHIE.

JE ne ſais où je ſuis.... Je ne ſais où je vais.... Il me ſemble que je marche dans les ténebres.... Ne rencontrerai-je perſonne qui me conduiſe?.... O Ciel! ne m'abandonnez pas.

GERMEUIL *l'appelle.*

Mademoiſelle, Mademoiſelle!

SOPHIE.

Qui eſt-ce qui m'appelle?

GERMEUIL.

C'eſt moi, Mademoiſelle, c'eſt moi.

SOPHIE.

Qui êtes-vous ? Où êtes-vous ? Qui que vous soyez, secourez-moi...... sauvez-moi......

GERMEUIL,

(*va la prendre par la main, & lui dit :*)

Venez..... mon enfant..... Par ici.

SOPHIE, (*fait quelques pas, & tombe sur ses genoux.*)

Je ne puis.... La force m'abandonne.... Je succombe....

CÉCILE.

O Ciel ! (*à Germeuil.*) Appellez. Eh ! non, n'appellez pas.

GERMEUIL & CÉCILE,

(*relevent Sophie & la mettent sur un fauteuil.*)

SOPHIE,

(*les yeux fermés & comme dans le délire de la défaillance.*)

Les cruels !...... Que leur ai-je fait ? (*Elle regarde autour d'elle avec toutes les marques de l'effroi.*)

GERMEUIL.

Raſſurez-vous ; je ſuis l'ami de Saint-Albin, & Mademoiſelle eſt ſa ſœur.

SOPHIE,

(*après un moment de ſilence.*)

Mademoiſelle, que vous dirai-je ? Voyez ma peine. Elle eſt au-deſſus de mes forces.... Je ſuis à vos pieds. (*Elle ſe jette aux genoux de Cécile.*)

CÉCILE *fait raſſeoir Sophie.*

SOPHIE.

Je ſuis une infortunée qui cherche un aſile..... C'eſt votre oncle & votre frere que je fuis..... Votre oncle, que je ne connois pas, & que je n'ai jamais offenſé : votre frere.... Ah ! ce n'eſt pas de lui que j'attendois mon chagrin !...... Que vais-je devenir, ſi vous m'abandonnez ?..... Ils accompliront ſur moi leurs deſſeins..... Secourez-moi, ſauvez-moi..... Sauvez-moi d'eux. Sauvez-moi de moi-même. Ils ne ſavent pas ce que peut oſer celle qui craint le déshonneur, & qu'on

réduit à la néceſſité de haïr la vie...... Je n'ai pas cherché mon malheur, & je n'ai rien à me reprocher...... Je travaillois; je vivois tranquille...... Les jours de la douleur ſont venus. Ce ſont vos parens qui les ont amenés ſur moi, & je pleurerai toute ma vie, parce qu'ils m'ont connue.

CÉCILE.

Qu'elle me peine!..... O que ceux qui peuvent la tourmenter ſont méchans!

(*Ici la pitié ſuccede à l'agitation dans le cœur de Cécile. Elle ſe penche ſur le dos d'un fauteuil du côté de Sophie, & celle-ci continue.*)

SOPHIE.

J'aime une mere qui m'aime...... Comment reparoîtrois-je devant elle?... Mademoiſelle, conſervez une fille à ſa mere; je vous en conjure par la vôtre, ſi vous l'avez encore..... Je ne peux rien; mais il eſt un Être qui peut tout, & devant lequel les œuvres de la

commisération ne sont pas perdues.....
Mademoiselle ! (*Elle se jette aux genoux de Cécile.*)

CÉCILE,

(*s'approche d'elle, & lui tend les mains.*)

Levez-vous.

GERMEUIL, (*à Cécile.*)

Vos yeux se remplissent de larmes. Son malheur vous a touchée.

CÉCILE, (*à Germeuil.*)

Qu'avez-vous fait !

SOPHIE.

Dieu soit loué ; tous les cœurs ne sont pas endurcis.

CÉCILE, (*à Sophie.*)

Je connois le mien. Je ne voulois ni vous voir, ni vous entendre.... Enfant aimable & malheureux, comment vous nommez-vous ?

SOPHIE.

Sophie.

CÉCILE, (*en l'embrassant.*)

Sophie, venez.

GERMEUIL.

GERMEUIL,

(*se jette aux genoux de Cécile, & lui prend une main qu'il baise sans parler.*)

CÉCILE.

Que me demandez-vous encore? Ne fais-je pas tout ce que vous voulez?

GERMEUIL,

(*en se relevant, à part.*)

Imprudent!..... Qu'allois-je lui dire?......

SCENE III.

Mlle. CLAIRET, SOPHIE, CÉCILE, GERMEUIL.

(CÉCILE *ouvre la porte de sa chambre, appelle Mlle. Clairet, lui remet Sophie, & lui parle à l'oreille.*)

Mlle. CLAIRET, (*à Cécile.*)

J'Entends, Mademoiselle. Reposez-vous sur moi.

SCENE IV.

GERMEUIL, CÉCILE.

CÉCILE,

(*après un moment de silence, avec chagrin.*)

ME voilà, graces à vous, à la merci de mes gens.

GERMEUIL.

Je ne vous ai demandé qu'un instant pour lui trouver un asile. Quel mérite y auroit-il à faire le bien, s'il n'y avoit aucun inconvénient?

CÉCILE.

Que les hommes sont dangereux!..... Eloignez-vous..... Vous vous en allez, je crois?

GERMEUIL.

Je vous obéis.

CÉCILE.

Fort bien! Après m'avoir mise dans

la position la plus cruelle, il ne vous reste plus qu'à m'y laisser. Allez, Monsieur, allez.

GERMEUIL.

Que je suis malheureux !

CÉCILE.

Vous vous plaignez, je crois ?

GERMEUIL.

Je ne fais rien qui ne vous déplaise.

CÉCILE.

Vous m'impatientez..... Songez que je suis dans un trouble qui ne me laissera rien prévoir, rien prévenir. Comment oserai-je lever les yeux devant mon pere ? S'il s'apperçoit de mon embarras, & qu'il m'interroge, je ne mentirai pas. Savez-vous qu'il ne faut qu'un mot inconsidéré pour éclairer un homme tel que le Commandeur ?.... Et mon frere !.... Je redoute d'avance le spectacle de sa douleur. Que va-t-il devenir, lorsqu'il ne trouvera plus Sophie ?..... Monsieur,

ne me quittez pas un moment, si vous ne voulez pas que tout se découvre.... Mais on vient. Allez.... Restez.... Non; retirez-vous.....

SCENE V.

CÉCILE *seule.*

Ciel! dans quel état je suis!

SCENE VI.

CÉCILE, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR, (*à sa maniere.*)

Cécile, te voilà seule!

CECILE, (*d'une voix altérée.*)

Oui, mon cher oncle. C'est assez mon goût.

LE COMMANDEUR.

Je te croyois avec l'ami.

CECILE.

Qui, l'ami ?

LE COMMANDEUR.

Eh ! Germeuil.

CECILE.

Il vient de ſortir.

LE COMMANDEUR.

Que te diſoit-il ? Que lui diſois-tu ?

CECILE.

Des choſes déplaiſantes, comme c'eſt ſa coutume.

LE COMMANDEUR.

Je ne vous conçois pas. Vous ne pouvez vous accorder un moment : cela me fâche. Il a de l'eſprit, des talens, des connoiſſances, des mœurs dont je fais grand cas. Point de fortune à la vérité; mais de la naiſſance. Je l'eſtime; & je lui ai conſeillé de penſer à toi.

CECILE.

Qu'appellez-vous, penſer à moi ?

LE COMMANDEUR.

Cela s'entend. Tu n'a pas résolu de rester fille apparemment ?

CECILE.

Pardonnez-moi, Monsieur ; c'est mon projet.

LE COMMANDEUR.

Cécile, veux-tu que je te parle à cœur ouvert ? Je suis entiérement détaché de ton frere : c'est une ame dure, un esprit intraitable ; & il vient encore tout-à-l'heure d'en user avec moi d'une maniere indigne, & que je ne lui pardonnerai de ma vie..... Il peut à présent courir tant qu'il voudra, après la créature dont il s'est entêté, je ne m'en soucie plus..... On se lasse à la fin d'être bon..... Toute ma tendresse s'est retirée sur toi, ma chere niece..... Si tu voulois un peu ton bonheur, celui de ton pere & le mien......

CECILE.

Vous devez le supposer.

LE COMMANDEUR.

Mais tu ne me demandes pas ce qu'il ſaudroit faire ?

CECILE.

Vous ne me le laiſſerez pas ignorer.

LE COMMANDEUR.

Tu as raiſon. Eh bien ! il faudroit te rapprocher de Germeuil. C'eſt un mariage auquel ton pere ne conſentira pas ſans la derniere répugnance. Mais je parlerai. Je leverai les obſtacles. Si tu veux, j'en fais mon affaire.

CECILE.

Vous me conſeilleriez de penſer à quelqu'un qui ne ſeroit pas du choix de mon pere ?

LE COMMANDEUR.

Il n'eſt pas riche. Tout tient à cela. Mais, je te l'ai dit, ton frere ne m'eſt plus rien, & je vous aſſurerai tout mon bien. Cécile, cela vaut la peine d'y réfléchir.

CECILE.

Moi, que je dépouille mon frere !

LE COMMANDEUR.

Qu'appelles-tu, dépouiller ? Je ne vous dois rien. Ma fortune est à moi ; & elle me coûte assez pour en disposer à mon gré.

CECILE.

Mon oncle, je n'examinerai point jusqu'où les parens sont les maîtres de leur fortune, & s'ils peuvent sans injustice la transporter où il leur plaît. Je sais que je ne pourrois accepter la vôtre sans honte ; & c'en est assez pour moi.

LE COMMANDEUR.

Et tu crois que Saint-Albin en feroit autant pour sa sœur ?

CECILE.

Je connois mon frere ; & s'il étoit ici, nous n'aurions tous les deux qu'une voix.

LE COMMANDEUR.

Et que me diriez-vous ?

CECILE.

Monſieur le Commandeur, ne me preſſez pas ; je ſuis vraie.

LE COMMANDEUR.

Tant mieux. Parle. J'aime la vérité. Tu dis?

CECILE.

Que c'eſt une inhumanité ſans exemple, que d'avoir en Province des parens plongés dans l'indigence, que vous fruſtrez d'une fortune qui leur appartient, & dont ils ont un beſoin ſi grand; que nous ne voulons, ni mon frere, ni moi, d'un bien qu'il faudroit reſtituer à ceux à qui les lois de la nature & de la ſociété l'ont deſtiné.

LE COMMANDEUR.

Eh bien! vous ne l'aurez ni l'un ni l'autre. Je vous abandonnerai tous. Je ſortirai d'une maiſon où tout va au rebours du ſens commun, où rien n'égale l'inſolence des enfans, ſi ce n'eſt l'imbécillité du maître. Je Jouirai de la

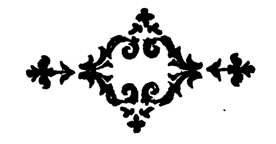
vie, & je ne me tourmenterai pas davantage pour des ingrats.

CECILE.

Mon cher oncle, vous ferez bien.

LE COMMANDEUR.

Mademoiselle, votre approbation est de trop, & je vous conseille de vous écouter. Je sais ce qui se passe dans votre ame; je ne suis pas la dupe de votre désintéressement, & vos petits secrets ne sont pas aussi cachés que vous l'imaginez. Mais il suffit...... & je m'entends.



SCENE VII.

CÉCILE, LE COMMANDEUR, LE PERE DE FAMILLE, SAINT-ALBIN.

(*Le Pere de Famille entre le premier. Son fils le suit.*)

SAINT-ALBIN, (*violent, désolé, éperdu, ici & dans toute la Scene.*)

ELLES n'y sont plus...... On ne sait ce qu'elles sont devenues...... Elles ont disparu.

LE COMMANDEUR, (*à part.*)

Bon. Mon ordre est exécuté.

SAINT-ALBIN.

Mon pere, écoutez la priere d'un fils désespéré. Rendez-lui Sophie. Il est impossible qu'il vive sans elle. Vous faites le bonheur de tout ce qui vous

environne. Votre fils sera-t-il le seul que vous ayez rendu malheureux ?..... Elle n'y est plus.... Elles ont disparu.... Que ferai-je ?.... Quelle sera ma vie ?

LE COMMANDEUR, (*à part.*)
Il a fait diligence.

SAINT-ALBIN.
Mon pere!

LE PERE DE FAMILLE.
Je n'ai aucune part à leur absence. Je vous l'ai déjà dit. Croyez-moi.
(*Il se promene lentement, la tête baissée, & l'air chagrin.*)

SAINT-ALBIN,
(*s'écrie en se tournant vers le fond.*)
Sophie, où êtes-vous ? Qu'êtes-vous devenue ?.... Ah !.....

CECILE, (*à part.*)
Voilà ce que j'avois prévu.

LE COMMANDEUR, (*à part.*)
Consommons notre ouvrage. Allons.
(*A son neveu, d'un ton compatissant.*)
Saint-Albin !

SAINT-ALBIN.

Monſieur, laiſſez-moi. Je ne me repens que trop de vous avoir écouté..... Je la ſuivois..... Je l'aurois fléchie..... Et je l'ai perdue !

LE COMMANDEUR.

Saint-Albin !

SAINT-ALBIN.

Laiſſez-moi.

LE COMMANDEUR.

J'ai cauſé ta peine, & j'en ſuis affligé.

SAINT-ALBIN.

Que je ſuis malheureux !

LE COMMANDEUR.

Germeuil me l'avoit bien dit. Mais auſſi qui pouvoit imaginer que pour une fille comme il y en a tant, tu tomberois dans l'état où je te vois ?

SAINT-ALBIN, (*avec terreur.*)

Que dites-vous de Germeuil ?

LE COMMANDEUR.

Je dis.... Rien....

SAINT-ALBIN.

Tout me manqueroit-il en un jour ?

& le malheur qui me poursuit m'auroit-il encore ôté mon ami ?.... Monsieur le Commandeur, achevez.

LE COMMANDEUR.

Germeuil & moi.... Je n'ose te l'avouer.... Tu ne nous le pardonneras jamais.....

LE PERE DE FAMILLE,
(*au Commandeur.*)

Qu'avez-vous fait ? Seroit-il possible !.... Mon frere, expliquez-vous.

LE COMMANDEUR.

Cécile.... Germeuil te l'aura confié ?.... Dis pour moi.

SAINT-ALBIN,
(*au Commandeur.*)

Vous me faites mourir.

LE PERE DE FAMILLE,
(*avec sévérité.*)

Cécile, vous vous troublez !

SAINT-ALBIN.

Ma sœur !

LE PERE DE FAMILLE,
(*regardant encore sa fille avec sévérité.*)

Cécile !..... Mais non, le projet est trop odieux..... Ma fille & Germeuil en sont incapables.

SAINT-ALBIN.

Je tremble..... Je frémis.... O Ciel! de quoi suis-je menacé?

LE PERE DE FAMILLE,
(*avec sévérité.*)

Monsieur le Commandeur, expliquez-vous, vous dis-je, & cessez de me tourmenter par les soupçons que vous répandez sur tout ce qui m'entoure.

(*Le Pere de Famille se promene : il est indigné. Le Commandeur hypocrite paroît honteux, & se taît. Cécile a l'air consterné. Saint-Albin a les yeux sur le Commandeur, & attend avec effroi qu'il s'explique.*)

LE PERE DE FAMILLE,
(*au Commandeur.*)

Avez-vous résolu de ga[illegible] long-temps ce silence ctuel?

LE COMMANDEUR, (*à sa niece.*)

Puisque tu te tais, & qu'il faut que je parle......

(*A Saint-Albin.*)

Ta maîtresse......

SAINT-ALBIN.

Sophie ?.....

LE COMMANDEUR.

Est renfermée.

SAINT-ALBIN.

Grand Dieu !

LE COMMANDEUR.

J'ai obtenu l'ordre.... Et Germeuil s'est chargé du reste.

LE PERE DE FAMILLE.

Germeuil !

SAINT-ALBIN.

Lui !

CÉCILE.

Mon frere, il n'en est rien.

SAINT-ALBIN.

Sophie..... & c'est Germeuil !

(*Il [illegible] renverse sur un fauteuil, avec tout[illegible] marques du désespoir.*)

LE PERE DE FAMILLE,

(*au Commandeur.*)

Et que vous a fait cette infortunée, pour ajouter à ſon malheur la perte de l'honneur & de la liberté ? Quels droits avez-vous ſur elle ?

LE COMMANDEUR.

La maiſon eſt honnête.

SAINT-ALBIN.

Je la vois...... Je vois ſes larmes. J'entends ſes cris, & je ne meurs pas !....

(*Au Commandeur.*)

Barbare, appellez votre indigne complice. Venez tous les deux ; par pitié, arrachez-moi la vie.... Sophie !.... Mon pere, ſecourez-moi. Sauvez-moi de mon déſeſpoir.

(*Il ſe jette entre les bras de ſon pere.*)

LE PERE DE FAMILLE.

Calmez-vous, malheureux.

SAINT-ALBIN,

(*entre les bras de ſon pere, & d'un ton plaintif & douloureux.*)

Germeuil !.... Lui !.... Lui !....

LE COMMANDEUR.

Il n'a fait que ce que tout autre auroit fait à sa place.

SAINT-ALBIN,

(*toujours sur le sein de son pere, & du même ton.*)

Qui se dit mon ami ! Le perfide !

LE PERE DE FAMILLE.

Sur qui compter désormais !

LE COMMANDEUR.

Il ne le vouloit pas ; mais je lui ai promis ma fortune & ma niece.

CÉCILE.

Mon pere, Germeuil n'est ni vil, ni perfide.

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'est-il donc ?

SAINT-ALBIN, (*à son pere.*)

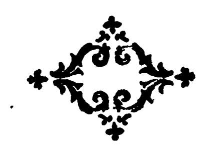
Ecoutez, & connoissez-le.... Ah le traître !..... Chargé de votre indignation, irrité par cet oncle inhumain..... abandonné de Sophie.....

LE PERE DE FAMILLE.

Eh bien?

SAINT-ALBIN.

J'allois, dans mon déſeſpoir, m'en ſaiſir & l'emporter au bout du monde.... Non, jamais homme ne fut plus indignement joué.... Il vient à moi.... Je lui confie ma penſée comme à mon ami..... Il me blâme.... Il me diſſuade.... Il m'arrête; & c'eſt pour me trahir, me livrer, me perdre.... Il lui en coûtera la vie.



SCENE VIII.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, CÉCILE, SAINT-ALBIN, GERMEUIL.

CÉCILE,
(*qui la premiere apperçoit Germeuil, court à lui, & lui crie :*)

GErmeuil !.... où allez-vous ?

SAINT-ALBIN,
(*s'avance vers lui, & lui crie avec fureur :*)

Traître, où est-elle ? Rends-la moi, & te prépare à défendre ta vie.

LE PERE DE FAMILLE,
(*courant après Saint-Albin.*)

Mon fils !

CÉCILE.

Mon frere !..... Arrêtez..... Je me meurs.....

(*Elle tombe dans un fauteuil.*)

LE COMMANDEUR,
(*au Pere de Famille.*)

Y prend-elle intérêt ? Qu'en dites-vous ?

LE PERE DE FAMILLE.

Germeuil, retirez-vous.

GERMEUIL.

Monſieur, permettez que je reſte.

SAINT-ALBIN.

Que t'a fait Sophie ? Que t'ai-je fait pour me trahir ?

LE PERE DE FAMILLE,
(*toujours à Germeuil.*)

Vous avez commis une action odieuſe.

SAINT-ALBIN.

Si ma ſœur t'eſt chere ; ſi tu la voulois, ne valoit-il pas mieux ?.... Je te l'avois propoſé.... Mais c'eſt par une trahiſon qu'il te convenoit de l'obtenir... Homme vil, tu t'es trompé.... Tu ne connois ni Cécile, ni mon pere, ni ce Commandeur qui t'a dégradé, & qui jouit maintenant de ta confuſion.... Tu ne réponds rien !.... Tu te tais !

GERMEUIL,

(*avec froideur & fermeté.*)

Je vous écoute, Monsieur, & je vois qu'on ôte ici l'estime, en un moment, à celui qui a passé toute sa vie à la mériter. J'attendois autre chose,

LE PERE DE FAMILLE.

N'ajoutez pas la fausseté à la perfidie. Retirez-vous.

GERMEUIL.

Je ne suis ni faux, ni perfide.

SAINT-ALBIN.

Quelle insolente intrépidité !

LE COMMANDEUR,

(*à Germeuil.*)

Mon ami, il n'est plus temps de dissimuler. J'ai tout avoué.

GERMEUIL, (*au Commandeur.*)

Monsieur, je vous entends, & je vous reconnois.

LE COMMANDEUR.

Que veux-tu dire ? Je t'ai promis ma fortune & ma niece : c'est notre traité, & il tient.

GERMEUIL.

Je n'estime pas assez la fortune pour en vouloir au prix de l'honneur ; & votre niece ne doit pas être la récompense d'une perfidie..... Voilà votre ordre.

LE COMMANDEUR,

(*en le reprenant.*)

Voyons. Voyons.

GERMEUIL.

Il seroit en d'autres mains, si j'en avois fait usage.

SAINT-ALBIN.

Qu'ai-je entendu ? Sophie est libre !

GERMEUIL.

Saint-Albin, apprenez à vous méfier des apparences, & à rendre justice à un homme d'honneur.

(*Au Commandeur :*)

Monsieur, je vous salue.

(*Il sort.*)



SCENE IX.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, SAINT-ALBIN, CÉCILE.

LE PERE DE FAMILLE,
(*avec regret.*)

J'AI jugé trop vîte. Je l'ai offenſé.

LE COMMANDEUR,
(*ſtupéfait, regarde ſa Lettre-de-Cachet.*)
Il m'a joué.

LE PERE DE FAMILLE.
Vous méritez cette humiliation.

LE COMMANDEUR.
Fort bien ! encouragez-les à me manquer ; ils n'y ſont pas aſſez diſpoſés.

SAINT-ALBIN.
En quelqu'endroit qu'elle ſoit, ſa Bonne doit être revenue...... J'irai. Je verrai ſa Bonne. Je m'accuſerai. J'embraſſerai

J'embrasserai ses genoux. Je pleurerai. Je la toucherai, & je percerai ce mystère.

(*Il va pour sortir.*)

CÉCILE, (*en le suivant.*) Mon frere !

SAINT-ALBIN, (*à Cécile.*) Ma sœur, de grace, faites ma paix avec Germeuil.

SCENE X.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR.

VOus avez entendu ?

LE PERE DE FAMILLE. Oui, mon frere.

LE COMMANDEUR. Savez-vous où il va ?

LE PERE DE FAMILLE. Je le sais.

LE COMMANDEUR.

Et vous ne l'arrêtez pas ?

LE PERE DE FAMILLE.

Non.

LE COMMANDEUR.

Et s'il vient à retrouver cette fille ?

LE PERE DE FAMILLE.

Je compte beaucoup ſur elle : c'eſt un enfant ; mais c'eſt un enfant bien né ; & dans cette circonſtance, elle fera plus que vous & moi.

LE COMMANDEUR.

Bien imaginé !

LE PERE DE FAMILLE.

Mon fils n'eſt pas dans un moment où la raiſon puiſſe quelque choſe ſur lui.

LE COMMANDEUR.

Donc il n'a qu'à ſe perdre ? J'enrage. Et vous êtes un pere de famille ? Vous ?

LE PERE DE FAMILLE.

Pourriez-vous m'apprendre ce qu'il faut faire ?

LE COMMANDEUR.

Ce qu'il faut faire ? Être le maître chez soi ; se montrer homme d'abord ; & pere après, s'ils le méritent.

LE PERE DE FAMILLE.

Et contre qui, s'il vous plaît, faut-il que j'agisse ?

LE COMMANDEUR.

Contre qui ? Belle question ! Contre tous. Contre ce Germeuil, qui nourrit votre fils dans son extravagance, qui cherche à faire entrer une créature dans la famille pour s'en ouvrir la porte à lui-même, & que je chasserois de ma maison : contre une fille qui devient de jour en jour plus insolente, qui me manque à moi, qui vous manquera bientôt à vous, & que j'enfermerois dans un Couvent : contre un fils qui a perdu tout sentiment d'honneur, qui va nous couvrir de ridicule & de honte, & à qui je rendrois la vie si dure, qu'il ne seroit pas tenté

plus long-temps de se soustraire à mon autorité. Pour la vieille qui l'a attiré chez elle, & la jeune dont il a la tête tournée, il y a beau jour que j'aurois fait sauter tout cela. C'est par où j'aurois commencé; & à votre place, je rougirois qu'un autre s'en fût avisé le premier...... Mais il faudroit de la fermeté, & nous n'en avons point.

LE PERE DE FAMILLE.

Je vous entends. C'est-à-dire, que je chasserai de ma maison un homme que j'y ai reçu au sortir du berceau, à qui j'ai servi de pere, qui s'est attaché à mes intérêts depuis qu'il se connoît, qui aura perdu ses plus belles années auprès de moi, qui n'aura plus de ressource si je l'abandonne, & à qui il faut que mon amitié soit funeste si elle ne lui devient pas utile; & cela, sous prétexte qu'il donne de mauvais conseils à mon fils, dont il a désapprouvé les projets; qu'il sert une malheureuse créature que peut-être il n'a

jamais vue ; ou plutôt parce qu'il n'a pas voulu être l'inſtrument de ſa perte.

J'enfermerai ma fille dans un Couvent ; je chargerai ſa conduite ou ſon caractere de ſoupçons déſavantageux ; je flétrirai ſa réputation ; & cela, parce qu'elle aura quelquefois uſé de repréſailles avec Monſieur le Commandeur ; qu'irritée par ſon humeur chagrine, elle ſera ſortie de ſon caractere, & qu'il lui ſera échappé un mot peu meſuré.

Je me rendrai odieux à mon fils ; j'éteindrai dans ſon ame les ſentimens qu'il me doit ; j'acheverai d'enflammer ſon caractere impétueux, & de le porter à quelqu'éclat qui le déshonore dans le monde tout en y entrant ; & cela, parce qu'il a rencontré une infortunée qui a des charmes & de la vertu ; & que, par un mouvement de jeuneſſe qui marque au fond la bonté de ſon naturel, il a pris un attachement qui m'afflige.

N'avez-vous pas honte de vos conseils ? Vous qui devriez être le protecteur de mes enfans auprès de moi, c'est vous qui les accusez : vous leur cherchez des torts ; vous exagérez ceux qu'ils ont ; & vous seriez fâché de ne leur en pas trouver.

LE COMMANDEUR.

C'est un chagrin que j'ai rarement.

LE PERE DE FAMILLE.

Et ces femmes contre lesquelles vous obtenez un ordre ?

LE COMMANDEUR.

Il ne vous restoit plus que d'en prendre aussi la défense. Allez, allez.

LE PERE DE FAMILLE.

J'ai tort. Il y a des choses qu'il ne faut pas vouloir vous faire sentir, mon frere. Mais cette affaire me touchoit d'assez près, ce me semble, pour que vous daignassiez m'en dire un mot.

LE COMMANDEUR.

C'est moi qui ai tort, & vous avez toujours raison.

LE PERE DE FAMILLE.

Non, Monſieur le Commandeur, vous ne ferez de moi ni un pere dur & injuſte, ni un homme ingrat & malfaiſant. Je ne commettrai point une violence, parce qu'elle eſt de mon intérêt ; je ne renoncerai point à mes eſpérances, parce qu'il eſt ſurvenu des obſtacles qui les éloignent ; & je ne ferai point un déſert de ma maiſon, parce qu'il s'y paſſe des choſes qui me déplaiſent comme à vous.

LE COMMANDEUR.

Voilà qui eſt expliqué. Oh bien ! conſervez votre chere fille ; aimez bien votre cher fils ; laiſſez en paix les créatures qui le perdent ; cela eſt trop ſage pour qu'on s'y oppoſe. Mais pour votre Germeuil, je vous avertis que nous ne pouvons plus loger, lui & moi, ſous le même toît..... Il n'y a point de milieu. Il faut qu'il ſoit hors d'ici aujourd'hui, ou que j'en ſorte demain.

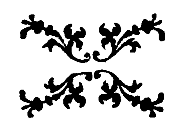
LE PERE DE FAMILLE.

Monsieur le Commandeur, vous êtes le maître.

LE COMMANDEUR.

Je m'en doutois. Vous seriez enchanté que je m'en allasse ; n'est-ce pas ? Mais je resterai : oui, je resterai ; ne fût-ce que pour vous remettre sous le nez vos sottises, & vous faire honte. Je suis curieux de savoir ce que tout ceci deviendra.

Fin du troisieme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SAINT-ALBIN *ſeul.*

(*Il entre furieux.*)

TOut eſt éclairci. Le traître Germeuil eſt démaſqué. Malheur à lui ! Malheur à lui ! C'eſt lui qui a emmené Sophie. Il l'a arrachée des bras de ſa Bonne. Je ne le quitte plus qu'il ne m'ait inſtruit.

(*Il appelle.*)

Philippe !



SCENE II.

SAINT-ALBIN, PHILIPPE.

PHILIPPE.

MOnſieur !

SAINT-ALBIN, *(en donnant une Lettre.)*

Portez cela.

PHILIPPE.

A qui, Monſieur ?

SAINT-ALBIN.

A Germeuil.....

PHILIPPE

(va pour ſortir ; il s'arrête & revient ſur ſes pas.)

SAINT-ALBIN.

Je lui arrache l'aveu de ſon crime & le ſecret de ſa retraite, & je cours par-tout où me conduira l'eſpoir de la retrouver.....

(Il apperçoit Philippe qui eſt reſté.)

Tu n'es pas allé, revenu ?

PHILIPPE.

Monsieur......

SAINT-ALBIN.

Eh bien ?

PHILIPPE.

N'y a-t-il rien là-dedans dont Monsieur votre pere soit fâché ?

SAINT-ALBIN.

Marchez.

SCENE III.

SAINT-ALBIN, (*seul.*)

Lui, qui me doit tout !......



SCENE IV.

CÉCILE, SAINT-ALBIN.

SAINT-ALBIN, (*continuant.*)

QUE j'ai cent fois défendu contre le Commandeur !.... A qui....

(*en appercevant sa sœur.*)

Malheureuse, à quel homme t'es-tu attachée !

CÉCILE.

Que dites-vous ? Qu'avez-vous ? Mon frere, vous m'effrayez.

SAINT-ALBIN.

Le perfide ! Le traître !.... Elle alloit dans la confiance qu'on la menoit ici.... Il a abusé de votre nom....

CÉCILE.

Germeuil est innocent.

SAINT-ALBIN.

Il a pu voir leurs larmes ! entendre

leurs cris ! les arracher l'une à l'autre ! Le barbare !

CÉCILE.

Ce n'eſt point un barbare ; c'eſt votre ami.

SAINT-ALBIN.

Mon ami !.... Je le voulois.... Il n'a tenu qu'à lui de partager mon ſort.... d'aller lui & moi, vous & Sophie.....

CÉCILE.

Qu'entends-je ?..... Vous lui auriez propoſé ?......

SAINT-ALBIN.

Que ne me dit-il pas ? Que ne m'oppoſa-t-il pas ? Avec quelle fauſſeté !....

CÉCILE.

C'eſt un homme d'honneur : oui, Saint-Albin ; & c'eſt en l'accuſant que vous achevez de m'en convaincre.

SAINT-ALBIN.

Qu'oſez-vous dire ?..... Tremblez, tremblez.... Le défendre, c'eſt redoubler ma fureur.... Eloignez-vous.

CÉCILE.

Non, mon frere; vous m'écouterez. Germeuil.... Rendez-lui justice.... Ne le connoissez-vous plus?.... Un moment l'a-t-il pu changer?.... Vous l'accusez! Vous!.... Homme injuste!

SAINT-ALBIN.

Malheur à toi, s'il te reste de la tendresse!.... Je pleure.... tu pleureras bientôt aussi.

CÉCILE,

(*avec terreur & d'une voix tremblante.*)

Vous avez un dessein?

SAINT-ALBIN.

Par pitié pour vous, ne m'interrogez pas.

CÉCILE.

Vous me haïssez?

SAINT-ALBIN.

Je vous plains.

CÉCILE.

Vous attendez mon pere?

SAINT-ALBIN.

Je le fuis. Je fuis toute la terre.

CÉCILE.

Je le vois. Vous voulez perdre Germeuil..... Vous voulez me perdre..... Eh bien ! perdez-nous..... Dites à mon pere......

SAINT-ALBIN.

Je n'ai plus rien à lui dire..... Il sait tout.

CÉCILE.

Ah Ciel !

SCENE V.

SAINT-ALBIN, CÉCILE, LE PERE DE FAMILLE.

SAINT-ALBIN,

(*marque d'abord de l'impatience à l'approche de son pere : ensuite il reste immobile.*)

LE PERE DE FAMILLE.

TU me fuis, & je ne peux t'abandonner !..... Je n'ai plus de fils, & il te reste toujours un pere !.... Saint-Albin,

pourquoi me fuyez-vous ? .... Je ne viens pas vous affliger davantage, & expofer mon autorité à de nouveaux mépris.... Mon fils, mon ami, tu ne veux pas que je meure de chagrin...... Nous fommes feuls. Voici ton pere. Voilà ta fœur. Elle pleure, & mes larmes attendent les tiennes pour s'y mêler.... Que ce moment fera doux, fi tu veux !

Vous avez perdu celle que vous aimiez, & vous l'avez perdue par la perfidie d'un homme qui vous eft cher.

SAINT-ALBIN,
(*en levant les yeux au Ciel, avec fureur :*)

Ah !

LE PERE DE FAMILLE.

Triomphez de vous & de lui. Domptez une paffion qui vous dégrade. Montrez-vous digne de moi.... Saint-Albin, rendez-moi mon fils.

(SAINT-ALBIN *s'éloigne. On voit qu'il voudroit répondre aux ſentimens de ſon pere, & qu'il ne le peut pas.*)

LE PERE DE FAMILLE,

(*ſuit ſon fils, en lui criant avec violence :*)

Rends-moi mon fils..... rends-moi mon fils.

(SAINT-ALBIN *va s'appuyer contre le mur, élevant ſes mains & cachant ſa tête entre ſes bras.*)

LE PERE DE FAMILLE.

Il ne me répond rien. Ma voix n'arrive plus juſqu'à ſon cœur. Une paſſion inſenſée l'a fermé. Elle a tout détruit. Il eſt devenu ſtupide & féroce.

(*Il ſe renverſe dans un fauteuil, & dit :*)

O pere malheureux ! Le Ciel m'a frappé. Il me punit dans cet objet de ma foibleſſe.... J'en mourrai.... Cruels enfans ! c'eſt mon ſouhait..... c'eſt le vôtre.....

CÉCILE,

(*s'approchant de son pere en sanglottant :*)

Ah ! mon pere.

LE PERE DE FAMILLE.

Consolez-vous..... Vous ne verrez pas long-temps mon chagrin......

CÉCILE,

(*avec douleur, & saisissant les mains de son pere.*)

Si vous abandonnez vos enfans, que voulez-vous qu'ils deviennent ?

LE PERE DE FAMILLE,

(*apres un moment de silence.*)

Cécile, j'avois des vues sur vous.... Germeuil.... Je disois, en vous regardant tous les deux : Voilà celui qui fera le bonheur de ma fille..... Elle relevera la famille de mon ami.

CÉCILE, (*surprise.*)

Qu'ai-je entendu !

SAINT-ALBIN,

(*se retournant avec fureur.*)

Il auroit épousé ma sœur ! Je l'appellerois mon frere ! Lui !

LE PERE DE FAMILLE.

Tout m'accable à la fois.... Il n'y faut plus penser.

SCENE VI.

SAINT-ALBIN, CÉCILE, LE PÈRE DE FAMILLE, GERMEUIL.

SAINT-ALBIN.

LE voilà ; le voilà. Sortez, sortez tous.

CÉCILE,

(*en courant au-devant de Germeuil.*)

Germeuil, arrêtez. N'approchez pas. Arrêtez.

LE PERE DE FAMILLE,

(*en ſaiſiſſant ſon fils par le milieu du corps, & l'entraînant hors de la Salle.*)

Saint-Albin!..... mon fils!.....

(GERMEUIL *s'avance, a une démarche ferme & tranquille.*)

SAINT-ALBIN,

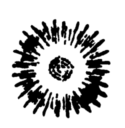
(*avant que de ſortir détourne la tête, & fait ſigne à Germeuil.....*)

SCENE VII.

CÉCILE, GERMEUIL.

CÉCILE.

SUis-je aſſez malheureuſe!



SCENE VIII.

CÉCILE, GERMEUIL, LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR.

LE PERE DE FAMILLE, (*rentrant, rencontre le Commandeur sur le fond de la Salle.*)

MON frere, dans un moment je ſuis à vous.

LE COMMANDEUR.

C'eſt-à-dire que vous ne voulez pas de moi dans celui-ci. Serviteur.



SCENE IX.

CÉCILE, GERMEUIL, LE PERE DE FAMILLE.

LE PERE DE FAMILLE, (*à Germeuil.*)

LA diviſion & le trouble ſont dans ma maiſon, & c'eſt vous qui les cauſez... Germeuil, je ſuis mécontent. Je ne vous reprocherai point ce que j'ai fait pour vous. Vous le voudriez peut-être. Mais, après la confiance que je vous ai marquée aujourd'hui, je ne daterai pas de plus loin, je m'attendois à autre choſe de votre part...... Mon fils médite un rapt ; il vous le confie, & vous me le laiſſez ignorer. Le Commandeur forme un autre projet odieux ; il vous le confie, & vous me le laiſſez ignorer.

GERMEUIL.

Ils l'avoient exigé.

LE PERE DE FAMILLE.

Avez-vous dû le promettre?..... Cependant cette fille disparoît, & vous êtes convaincu de l'avoir emmenée..... Qu'est-elle devenue?..... Que faut-il que j'augure de votre silence?.... Mais je ne vous presse pas de répondre. Il y a dans cette conduite une obscurité qu'il ne me convient pas de percer. Quoi qu'il en soit, je m'intéresse à cette fille, & je veux qu'elle se retrouve.

Cécile, je ne compte plus sur la consolation que j'espérois trouver parmi vous. Je pressens les chagrins qui attendent ma vieillesse, & je veux vous épargner la douleur d'en être témoins. Je n'ai rien négligé, je crois, pour votre bonheur, & j'apprendrai avec joie que mes enfans sont heureux.



SCENE X.

CÉCILE, GERMEUIL.

(CÉCILE *ſe jette dans un fauteuil, & penche triſtement ſa tête ſur ſes mains.*)

GERMEUIL.

JE vois votre inquiétude, & j'attends vos reproches.

CÉCILE.

Je ſuis déſeſpérée..... Mon frere en veût à votre vie.

GERMEUIL.

Sa Lettre ne ſignifie rien. Il ſe croit offenſé; mais je ſuis innocent & tranquille.

CÉCILE.

Pourquoi vous ai-je cru? Que n'ai-je ſuivi mon preſſentiment?..... Vos avez entendu mon pere.

GERMEUIL.

GERMEUIL.

Votre pere eſt un homme juſte, & je n'en crains rien.

CECILE.

Il vous aimoit. Il vous eſtimoit.

GERMEUIL.

S'il eut ces ſentimens, je les recouvrerai.

CECILE.

Vous auriez fait le bonheur de ſa fille...... Cécile eût relevé la famille de ſon ami.

GERMEUIL.

Ciel! Qu'entends-je?

CÉCILE, (*à elle-même.*)

Mon pere!...... Je n'oſois lui ouvrir mon cœur.... Déſolé qu'il étoit de la paſſion de mon frere, je craignois d'ajouter à ſa peine.... Pouvois-je penſer que, malgré l'oppoſition, la haine du Commandeur?.... Ah! Germeuil! C'eſt à vous qu'il me deſtinoit.

GERMEUIL.

Et vous m'aimiez!...... Mais j'ai fait ce que je devois..... Quelles qu'en soient les suites, je ne me repentirai point du parti que j'ai pris.... Mademoiselle, il faut que vous sachiez tout.

CECILE.

Qu'est-il encore arrivé?

GERMEUIL.

Cette femme......

CECILE.

Qui?

GERMEUIL.

Cette Bonne de Sophie......

CECILE.

Eh bien?

GERMEUIL.

Est assise à la porte de la maison. Les gens sont assemblés autour d'elle. Elle demande à entrer, à parler.

CECILE,

(se levant avec précipitation, & courant pour sortir.)

Ah Dieu!.... je cours....

GERMEUIL.

Où ?

CÉCILE.

Me jeter aux pieds de mon pere.

GERMEUIL.

Arrêtez. Songez.....

CECILE.

Non, Monsieur.

GERMEUIL.

Ecoutez-moi.

CÉCILE.

Je n'écoute plus.

GERMEUIL.

Cécile!.... Mademoiselle!....

CÉCILE.

Que voulez-vous de moi ?

GERMEUIL.

J'ai pris mes mesures. On retient cette femme. Elle n'entrera pas ; & quand on l'introduiroit, si on ne la conduit pas au Commandeur, que dira-t-elle aux autres qu'ils ignorent ?

CECILE.

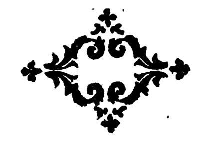
Non, Monſieur, je ne veux pas être expoſée davantage. Mon pere ſaura tout. Mon pere eſt bon, il verra mon innocence ; il connoîtra le motif de votre conduite, & j'obtiendrai mon pardon & le vôtre.

GERMEUIL.

Et cette infortunée, à qui vous avez accordé un aſile ?..... Après l'avoir reçue, en diſpoſerez-vous ſans la conſulter ?

CÉCILE.

Mon pere eſt bon.



SCENE XI.

CÉCILE, GERMEUIL, SAINT-ALBIN.

SAINT-ALBIN,

(entre à pas lents ; il a l'air ſombre & farouche, la tête baſſe, les bras croiſés, & le chapeau renfoncé ſur les yeux.)

GERMEUIL, *(à Cécile.)*

VOilà votre frere.

CÉCILE,

(ſe jette entre Germeuil & lui, & s'écrie :)

Saint-Albin !..... Germeuil !

SAINT-ALBIN, *(à Germeuil.)*

Je vous croyois ſeul, Monſieur.

CÉCILE.

Germeuil, c'eſt votre ami ; c'eſt mon frere.

GERMEUIL.

Mademoiselle, je ne l'oublierai pas.

SAINT-ALBIN,

(*en se jetant dans un fauteuil :*)

Sortez ou restez ; je ne vous quitte plus.

CECILE, (*à Saint-Albin.*)

Insensé !.... Ingrat !.... Qu'avez-vous résolu ?.... Vous ne savez pas....

SAINT-ALBIN.

Je ne sais que trop !

CECILE.

Vous vous trompez.

SAINT-ALBIN, (*en se levant.*)

Laissez-moi. Laissez-nous.....

(*Et s'adressant à Germeuil, en portant la main à son épée.*)

Germeuil !.....

CECILE,

(*se tournant en face de son frere, lui crie :*)

O Dieu !.... Arrêtez.... Apprenez.... Sophie....,

SAINT-ALBIN.

Eh bien, Sophie?

CECILE.

Que vais-je lui dire?......

SAINT-ALBIN.

Qu'en a-t-il fait? Parlez. Parlez.

CECILE.

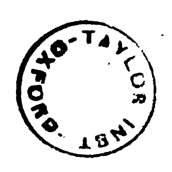
Ce qu'il en a fait?.... Il l'a dérobée à vos fureurs..... Il l'a dérobée aux pourſuites du Commandeur...... Il l'a conduite ici..... Il a fallu la recevoir.... Elle eſt ici, & elle y eſt malgré moi.....

(*En ſanglottant & en pleurant :*)

Allez maintenant; courez lui plonger votre épée dans le ſein.

SAINT-ALBIN.

O Ciel! puis-je le croire? Sophie eſt ici!.... Et c'eſt lui?.... C'eſt vous?.... Ah! mon ami! Ah! ma ſœur!..... Je ſuis un malheureux. Je ſuis un inſenſé. Cécile, Germeuil, je vous dois tout.... Me pardonnerez-vous?.....



Oui, vous êtes justes; vous aimez aussi; vous vous mettrez à ma place, & vous me pardonnerez.....

CÉCILE.

Mais Sophie a su le projet que vous avez fait de l'enlever; elle pleure, elle se désespere.

SAINT-ALBIN.

Elle me méprise, elle me hait.....; Cécile, voulez-vous vous venger? voulez-vous m'accabler sous le poids de mes torts? Mettez le comble à vos bontés.... Que je la voie.... Que je la voie un instant.

CÉCILE.

Qu'osez-vous me demander?

SAINT-ALBIN.

Ma sœur, il faut que je la voie. Il le faut.

CECILE.

Y pensez-vous?

SAINT-ALBIN.

Cécile!

CECILE.

Et mon pere ? Et le Commandeur ?

SAINT-ALBIN.

Et que m'importe ?.... Il faut que je la voie, & j'y cours.

GERMEUIL.

Arrêtez.

CECILE.

Germeuil !

GERMEUIL.

Mademoiselle, il faut appeller.

CÉCILE.

O la cruelle complaisance !

(*Germeuil sort pour appeller.*)

SCENE XII.

CÉCILE, SAINT-ALBIN.

SAINT-ALBIN,

(*saisit la main de Cécile, & la baise avec transport.*)

SCENE XIII.

Mlle. CLAIRET, GERMEUIL, CÉCILE, SAINT-ALBIN.

SAINT-ALBIN, (*embrassant son ami.*)

JE vais la revoir!

CECILE, (*après avoir parlé bas à Mlle. Clairet, continue haut & d'un ton chagrin.*) Conduisez-la. Prenez bien garde.

GERMEUIL, (*à Mlle. Clairet qui sort.*) Ne perdez pas de vue le Commandeur.



SCENE XIV.

SAINT-ALBIN, CÉCILE, GERMEUIL.

SAINT-ALBIN.

JE vais revoir Sophie !

(*Il s'avance, en écoutant du côté où Sophie doit entrer, & il dit :*)

J'entends ſes pas..... Elle approche..... Je tremble..... Je friſſonne..... Il ſemble que mon cœur veuille s'échapper de moi, & qu'il craigne d'aller au-devant d'elle...... Je n'oſerai lever les yeux...... Je ne pourrai jamais lui parler.



SCENE XV.

CÉCILE, GERMEUIL, SAINT-ALBIN, SOPHIE, Mlle. CLAIRET

(*dans l'anti-chambre, à l'entrée de la Salle.*)

SOPHIE,

(*appercevant Saint-Albin, court effrayée ſe jeter entre les bras de Cécile, & s'écrie :*)

MAdemoiſelle !

SAINT-ALBIN, (*la ſuivant.*)

Sophie !

(*Cécile tient Sophie entre ſes bras, & la ſerre avec tendreſſe.*)

GERMEUIL (*appelle.*)

Mademoiſelle Clairet.

Mlle. CLAIRET (*du dedans :*)

J'y ſuis.

SCENE XVI.

SOPHIE, CÉCILE, SAINT-ALBIN, GERMEUIL.

CÉCILE, (*à Sophie.*)

NE craignez rien. Raſſurez-vous. Aſſeyez-vous.

SOPHIE (*s'aſſied.*)

(*Cécile & Germeuil ſe retirent au fond du théâtre, où ils demeurent ſpectateurs de ce qui ſe paſſe entre Sophie & Saint-Albin. Germeuil a l'air ſérieux & rêveur. Il regarde quelquefois triſtement Cécile, qui de ſon côté montre du chagrin, & de temps en temps de l'inquiétude.*)

SAINT-ALBIN,
(*à Sophie, qui a les yeux baiſſés & le maintien ſévere :*)

C'eſt vous! C'eſt vous! Je vous recouvre.... Sophie!.... O Ciel!

quelle févérité ! quel filence !.... Sophie, ne me refufez pas un regard.... J'ai tant fouffert !.... Dites un mot à cet infortuné.....

SOPHIE, (*fans le regarder.*)

Le méritez-vous ?

SAINT-ALBIN.

Demandez-leur.

SOPHIE.

Qu'eft-ce qu'on m'apprendra ? N'en fais-je pas affez ? Où fuis-je ? Que fais-je ? Qui eft-ce qui m'y a conduite ? Qui m'y retient ?.... Monfieur, qu'avez-vous réfolu de moi ?

SAINT-ALBIN.

De vous aimer, de vous poffféder, d'être à vous malgré toute la terre, malgré vous.

SOPHIE.

Vous me montrez bien le mépris qu'on fait des malheureux. On les compte pour rien. On fe croit tout permis avec eux. Mais, Monfieur, j'ai des parens auffi.

SAINT-ALBIN.

Je les connoîtrai. J'irai. J'embrasserai leurs genoux ; & c'est d'eux que je vous obtiendrai.

SOPHIE.

Ne l'espérez pas. Ils sont pauvres, mais ils ont de l'honneur.... Monsieur, rendez-moi à mes parens. Rendez-moi à moi-même. Renvoyez-moi.

SAINT-ALBIN.

Demandez plutôt ma vie ; elle est à vous.

SOPHIE.

O Dieu ! que vais-je devenir !

(*A Cécile, à Germeuil, d'un ton désolé & suppliant :*)

Monsieur !.... Mademoiselle !....

(*Et se retournant vers Saint-Albin :*)

Monsieur, renvoyez-moi.... Renvoyez-moi.... Homme cruel, faut-il tomber à vos pieds ? M'y voilà.

(*Elle se jette aux pieds de Saint-Albin.*)

SAINT-ALBIN,

(*tombe aux ſiens en la relevant ; & dit :*)

Vous, à mes pieds ! C'eſt à moi à me jeter, à mourir aux vôtres.

SOPHIE (*relevée.*)

Vous êtes ſans pitité..... Oui, vous êtes ſans pitié..... Vil raviſſeur, que t'ai-je fait ? Quel droit as-tu ſur moi ?.... Je veux m'en aller..... Qui eſt-ce qui oſera m'arrêter ?.... Vous m'aimez ?.... Vous m'avez aimée ?.... Vous ?

SAINT-ALBIN.

Qu'ils le diſent.

SOPHIE.

Vous avez réſolu ma perte.... Oui, vous l'avez réſolue, & vous l'acheverez..... Ah, Sergi !

(*En diſant ce mot avec douleur, elle ſe laiſſe aller dans un fauteuil : elle détourne ſon viſage de Saint-Albin, & ſe met à pleurer.*)

SAINT-ALBIN.

Vous détournez vos yeux de moi !.... Vous pleurez ! Ah ! j'ai mérité la mort... Malheureux que je ſuis ! Qu'ai-je voulu ? Qu'ai-je dit ? Qu'ai-je oſé ? Qu'ai-je fait ?

SOPHIE (*à elle-même.*)

Pauvre Sophie, à quoi le Ciel t'a réſervée ! La miſere m'arrache d'entre les bras d'une mere.... J'arrive ici avec un de mes freres..... Nous y venions chercher de la commiſération, & nous n'y rencontrons que le mépris & la dureté.... Parce que nous ſommes pauvres, on nous méconnoît, on nous repouſſe.... Mon frere me laiſſe..... Je reſte ſeule.... Une bonne femme voit ma jeuneſſe & prend pitié de mon abandon.... Mais une étoile qui veut que je ſois malheureuſe conduit cet homme-là ſur mes pas, & l'attache à ma perte !.... J'aurai beau pleurer..... Ils veulent me perdre, & ils me per-

dront..... Si ce n'eſt celui ci, ce ſera ſon oncle....... (*Elle ſe leve.*) Eh! que me veut cet oncle?..... Pourquoi me pourſuit-il auſſi? Eſt-ce moi qui ai appellé ſon neveu?..... Le voilà; qu'il parle, qu'il s'accuſe lui-même. Homme trompeur, homme ennemi de mon repos, parlez.....

SAINT-ALBIN.

Mon cœur eſt innocent. Sophie, ayez pitié de moi...... Pardonnez-moi.

SOPHIE.

Qui s'en feroit méfié?..... Il paroiſſoit ſi tendre & ſi bon!..... Je le croyois doux......

SAINT-ALBIN.

Sophie, pardonnez-moi.

SOPHIE.

Que je vous pardonne!

SAINT-ALBIN.

Sophie!

(*Il veut lui prendre la main.*)

SOPHIE.

Retirez-vous. Je ne vous aime plus. Je ne vous eſtime plus. Non.

SAINT-ALBIN.

O Dieu ! que vais-je devenir ?..... Ma ſœur, Germeuil, parlez ; parlez pour moi...... Sophie, pardonnez-moi.

SOPHIE.

Non.

(*Cécile & Germeuil s'approchent.*)

CÉCILE (*à Sophie.*)

Mon enfant !

GERMEUIL (*à Sophie.*)

C'eſt un homme qui vous adore.

SOPHIE.

Et bien ! qu'il me le prouve. Qu'il me défende contre ſon oncle ; qu'il me rende à mes parens ; qu'il me renvoie, & je lui pardonne.



SCENE XVII.

GERMEUIL, CÉCILE, SAINT-ALBIN, SOPHIE, Mlle. CLAIRET.

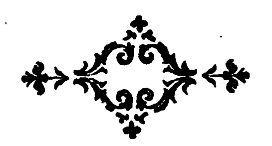
Mlle. CLAIRET, (*à Cécile.*)

MAdemoiselle, on vient, on vient.

GERMEUIL.

Sortons tous.

(*Cécile, Sophie & Mlle. Clairet entrent dans un appartement; Saint-Albin & Germeuil dans un autre.*



SCENE XVIII.

LE COMMANDEUR, Madame HÉBERT, DESCHAMPS.

(*Le Commandeur entre brusquement, Madame Hébert & Deschamps le suivent.*)

Madame HÉBERT, (*en montrant Deschamps :*)

OUI, Monsieur, c'est lui. C'est lui qui accompagnoit le méchant qui me l'a ravie. Je l'ai reconnu tout d'abord.

LE COMMANDEUR.

Coquin ! A quoi tient il que je n'envoie chercher un Commissaire, pour t'apprendre ce que l'on gagne à se prêter à des forfaits ?

DESCHAMPS.

Monsieur, ne me perdez pas. Vous me l'avez promis.

LE COMMANDEUR.

Eh bien? elle eſt donc ici?

DESCHAMPS.

Oui, Monſieur.

LE COMMANDEUR,

(*à part.*)

Elle eſt ici, ô Commandeur, & tu ne l'as pas deviné! (*A Deſchamps.*) & c'eſt dans l'appartement de ma niece?

DESCHAMPS.

Oui, Monſieur.

LE COMMANDEUR.

Et le coquin qui ſuivoit le carroſſe, c'eſt toi?

DESCHAMPS.

Oui, Monſieur.

LE COMMANDEUR.

Et l'autre qui étoit dedans, c'eſt Germeuil?

DESCHAMPS.

Oui, Monſieur.

LE COMMANDEUR.

Germeuil ?

Madame HEBERT.

Il vous l'a déjà dit.

LE COMMANDEUR,

(*à part.*)

Oh ! pour le coup, je les tiens.

Madame HÉBERT.

Monſieur, quand ils l'ont emmenée, elle me tendoit les bras, & elle me diſoit : Adieu, ma Bonne ; je ne vous reverrai plus ; priez pour moi. Monſieur, que je la voie, que je lui parle, que je la conſole.

LE COMMANDEUR.

Cela ne ſe peut..... (*à part.*) Quelle découverte !

Madame HÉBERT.

Sa mere & ſon frere me l'ont confiée. Que leur répondrai-je, quand ils me la redemanderont ? Monſieur, qu'on me la rende, ou qu'on m'enferme avec elle.

LE COMMANDEUR,
(*à lui-même.*)

Cela ſe fera ; je l'eſpere.

(*A Madame Hébert.*)

Mais pour le préſent, allez, allez vîte ; & ſur-tout ne reparoiſſez plus. Si l'on vous apperçoit, je ne réponds de rien.

Madame HEBERT.

Mais on me la rendra, & je puis y compter ?

LE COMMANDEUR.

Oui, oui ; comptez & partez.



SCENE XIX.

SCENE XIX.

LE COMMANDEUR, DESCHAMPS.

DESCHAMPS, (*à part, en voyant ſortir Madame Hébert.*)

QUE maudits ſoient la vieille, & le portier qui l'a laiſſé paſſer!

LE COMMANDEUR, (*à Deſchamps.*)

Et toi, maraud!.... va.... conduis cette femme chez elle..... Et ſonge que, ſi l'on découvre qu'elle m'a parlé..... ou ſi elle remonte ici, je te fais pendre.

DESCHAMPS, (*en s'en allant.*)

Oui, Monſieur.

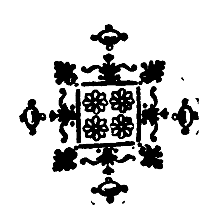
SCENE XX.

LE COMMANDEUR, (*seul.*)

LA maîtresse de mon neveu dans l'appartement de ma niece !.... Quelle découverte !..... Je me doutois bien que les valets étoient mêlés là-dedans..... On alloit ; on venoit ; on se faisoit des signes ; on se parloit bas. Tantôt on me suivoit ; tantôt on m'évitoit..... Il y a là une femme de chambre qui ne me quitte non plus que mon ombre.... Voilà donc la cause de tous ces mouvemens auxquels je n'entendois rien..... Commandeur, cela doit vous apprendre à ne jamais rien négliger. Il y a toujours quelque chose à savoir où l'on fait du bruit.... S'ils empêchoient cette vieille d'entrer, ils en avoient de bonnes raisons..... Les coquins !..... Mais j'ai mon ordre.... Ils me l'ont rendu....

Oh! pour cette fois, il me ſervira. Dans un moment, je tombe ſur eux. Je me ſaiſis de la créature. Je chaſſe le coquin qui a tramé tout ceci..... Je romps à la fois deux mariages..... Ma niece, ma prude niece, s'en reſſouviendra, je l'eſpere..... Et le bonhomme, j'aurai mon tour avec lui..... Je me venge du pere, du fils, de la fille, de ſon ami.... O Commandeur! quelle journée pour toi!

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CÉCILE, Mlle. CLAIRET.

CÉCILE.

JE meurs d'inquiétude & de crainte.... Deſchamps a-t-il reparu ?

Mlle. CLAIRET.

Non, Mademoiſelle.

CÉCILE.

Où peut-il être allé ?

Mlle. CLAIRET.

Je n'ai pu le ſavoir.

CÉCILE.

Que s'eſt-il paſſé ?

Mlle. CLAIRET.

D'abord il s'eſt fait beaucoup de mouvement & de bruit. Je ne ſais com-

bien ils étoient. Ils alloient & venoient. Tout-à-coup le mouvement & le bruit ont cessé. Alors je me suis avancée sur la pointe des pieds, & j'ai écouté de toutes mes oreilles ; mais il ne me parvenoit que des mots sans suite. J'ai seulement entendu Monsieur le Commandeur qui crioit d'un ton menaçant : Un Commissaire.

CÉCILE.

Quelqu'un l'auroit-il apperçue ?

Mlle. CLAIRET.

Non, Mademoiselle.

CÉCILE.

Deschamps auroit-il parlé ?

Mlle. CLAIRET.

C'est autre chose. Il est parti comme un éclair.

CÉCILE.

Et mon oncle ?

Mlle. CLAIRET.

Je l'ai vu. Il gesticuloit. Il se parloit à lui-même. Il avoit tous les

ſignes de cette gaieté méchante que vous lui connoiſſez.

CÉCILE.

Où eſt-il ?

Mlle. CLAIRET.

Il eſt ſorti ſeul, & à pied.

CÉCILE.

Allez.... Courez.... Attendez le retour de mon oncle..... Ne le perdez pas de vue...... Il faut trouver Deſchamps..... Il faut ſavoir ce qu'il a dit.

(*Mademoiſelle Clairet ſort : Cécile la rappelle, & lui dit :*)

Si-tôt que Germeuil ſera rentré, dites-lui que je ſuis ici.

SCENE II.

CÉCILE, (*ſeule.*)

OU en ſuis-je réduite !.... Ah, Germeuil !.... Le trouble me ſuit....

SCENE III.

SAINT-ALBIN, CÉCILE.

CÉCILE, (*à elle-même.*)

TOut ſemble me menacer..... Tout m'effraye.....

(*A Saint-Albin, allant à lui.*)

Mon frere, Deſchamps a diſparu. On ne ſait ni ce qu'il a dit, ni ce qu'il eſt devenu. Le Commandeur eſt ſorti en ſecret, & ſeul..... Il ſe forme un orage. Je le vois. Je le ſens. Je ne veux pas l'attendre.

SAINT-ALBIN.

Après ce que vous avez fait pour moi, m'abandonnerez-vous ?

CÉCILE.

J'ai mal fait. J'ai mal fait....... Cet enfant ne veut plus reſter ; il faut la laiſſer aller. Mon pere a vu mes alarmes. Plongé dans la peine, & dé-

laiſſé par ſes enfans, que voulez-vous qu'il penſe, ſinon que la honte de quelqu'action indiſcrette leur fait éviter ſa préſence & négliger ſa douleur? ..... Il faut s'en rapprocher. Germeuil eſt perdu dans ſon eſprit; Germeuil qu'il avoit réſolu..... Mon frere, vous êtes généreux; n'expoſez pas plus long-temps votre ami, votre ſœur, la tranquillité & les jours de mon pere.

SAINT-ALBIN.

Non; il eſt dit que je n'aurai pas un inſtant de repos.

CÉCILE.

Si cette femme avoit pénétré!...... Si le Commandeur ſavoit!..... Je n'y penſe pas ſans frémir...... Avec quelle vraiſemblance & quel avantage il nous attaqueroit! Quelles couleurs il pourroit donner à notre conduite! & cela, dans un moment où l'ame de mon pere eſt ouverte à toutes les impreſſions qu'on y voudra jeter.

SAINT-ALBIN.

Où eſt Germeuil ?

CÉCILE.

Il craint pour vous. Il craint pour moi. Il eſt allé chez cette femme......

SCENE IV.

CÉCILE, SAINT-ALBIN, Mlle. CLAIRET.

Mlle. CLAIRET, (*ſe montre ſur le fond, & leur crie :*)

LE Commandeur eſt rentré.



SCENE V.

CÉCILE, SAINT-ALBIN, GERMEUIL.

GERMEUIL.

LE Commandeur sait tout.

CECILE & SAINT-ALBIN, (*avec effroi.*)

Le Commandeur sait tout !

GERMEUIL.

Cette femme a pénétré. Elle a reconnu Deschamps. Les menaces du Commandeur ont intimidé celui-ci, & il a tout dit.

CÉCILE.

Ah Ciel !

SAINT-ALBIN.

Que vais-je devenir ?

CÉCILE.

Que dira mon pere ?

GERMEUIL.

Le temps presse. Il ne s'agit pas de se plaindre. Si nous n'avons pu ni écarter, ni prévenir le coup qui nous menace, du moins qu'il nous trouve rassemblés & prêts à le recevoir.

CÉCILE.

Ah ! Germeuil, qu'avez-vous fait ?

GERMEUIL.

Ne suis-je pas assez malheureux ?

SCENE VI.

CÉCILE, SAINT-ALBIN, GERMEUIL, Mlle CLAIRET.

Mlle. CLAIRET, *(traverse la scene, & leur crie :)*

VOici le Commandeur.



SCENE VII.

GERMEUIL, SAINT-ALBIN, CÉCILE.

GERMEUIL.

IL faut nous retirer.

CÉCILE.

Non, j'attendrai mon pere.

SAINT-ALBIN.

Ciel! qu'allez-vous faire!

GERMEUIL.

Allons, mon ami.

SAINT-ALBIN.

Allons sauver Sophie.

CÉCILE.

Vous me laissez!



SCENE VIII.

CÉCILE (*seule, va, vient, & dit :*)

JE ne sais que devenir......

(*Elle se tourne vers le fond de la Salle, & crie :*)

Germeuil !..... Saint-Albin !..... O mon pere ! que vous répondrai-je ?..... Que dirai-je à mon oncle ?.... Mais le voici..... prenons mon ouvrage..... Cela me dispensera du moins de le regarder.



SCENE IX.

LE COMMANDEUR, Mlle. CLAIRET, CÉCILE.

LE COMMANDEUR *entre, poursuivant Mademoiselle Clairet, qui entre dans le Sallon, & lui ferme la porte au nez.*

SCENE X.

CÉCILE, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR.

MA niece, tu as là une femme de chambre bien alerte.... On ne sauroit faire un pas sans la rencontrer..... Mais te voilà, toi, bien rêveuse & bien délaissée !.... Il me semble que tout commence à se rasseoir ici.

CÉCILE, (*en bégayant.*)

Oui.... je crois.... que.... Ah!

LE COMMANDEUR,

(*appuyé sur sa canne, & debout devant elle.*)

La voix & les mains te tremblent..... C'est une cruelle chose que le trouble!.... Ton frere me paroît un peu remis.... Voilà comme ils sont tous! d'abord c'est un désespoir où il ne s'agit de rien moins que de se noyer ou se pendre. Tournez la main, pist, ce n'est plus cela..... Je me trompe fort, ou il n'en feroit pas de même de toi; si ton cœur se prend une fois, cela durera.

CÉCILE,

(*parlant à son ouvrage.*)

Encore!

LE COMMANDEUR,

(*ironiquement.*)

Ton ouvrage va mal?

CECILE, (*tristement.*)

Fort mal.

LE COMMANDEUR.

Comment Germeuil & ton frere sont-ils maintenant ?.... Assez bien, ce me semble.... Cela s'est apparemment éclairci ?.... Tout s'éclaircit à la fin ; & puis on est si honteux de s'être mal conduit !.... Tu ne fais pas cela, toi qui a toujours été si réservée, si circonspecte !

CECILE, (*à part.*)

Je n'y tiens plus.

(*Elle se leve.*)

J'entends, je crois, mon pere.

LE COMMANDEUR.

Non, tu n'entends rien.... C'est un étrange homme que ton pere. Toujours occupé, sans savoir de quoi. Personne, comme lui, n'a le talent de regarder & de ne rien voir.... Mais revenons à l'ami Germeuil.... Quand tu n'es pas avec lui, tu n'es pas trop fâchée qu'on t'en parle..... Je n'ai

pas changé d'avis ſur ſon compte au moins.

CECILE.

Mon oncle !....

LE COMMANDEUR.

Ni toi non plus, n'eſt-ce pas ?.... Je lui découvre tous les jours quelque qualité, & je ne l'ai jamais ſi bien connu..... C'eſt un garçon ſurprenant.....

(*Cécile ſe leve encore.*)

Mais tu es bien preſſée ?

CECILE.

Il eſt vrai.

LE COMMANDEUR.

Qu'as-tu qui t'appelle ?

CECILE.

J'attendois mon pere. Il tarde à venir, & j'en ſuis inquiette.



SCENE XI.

LE COMMANDEUR (*seul.*)

INquiette! je te conseille de l'être. Tu ne sais pas ce qui t'attend.... Tu auras beau pleurer, gémir, soupirer; il faudra se séparer de l'ami Germeuil....

Un ou deux ans de couvent seulement.... Mais le bon-homme ne vient point.....

SCENE XII.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR, (*voyant entrer le Pere de Famille.*)

AH! le voici. Arrivez donc; arrivez donc.

SCENE XIII.

LE COMMANDEUR, LE PERE DE FAMILLE, Mlle. CLAIRET.

(*Mlle. Clairet entr'ouvre la porte du Sallon, passe la tête, & écoute.*

LE PERE DE FAMILLE.

ET qu'avez-vous de si pressé à me dire ?

LE COMMANDEUR.

Vous l'allez savoir..... Mais attendez un moment.

(*Il s'avance doucement au fond de la Salle, & dit à la femme de chambre, qu'il surprend au guet :*)

Mademoiselle, approchez. Ne vous gênez pas ; vous entendrez mieux.

(*Mademoiselle Clairet se retire & pousse la porte.*)

SCENE XIV.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR.

LE PERE DE FAMILLE.

QU'eſt-ce qu'il y a ? A qui parlez-vous !

LE COMMANDEUR.

Je parle à la femme de chambre de votre fille, qui nous écoute.

LE PERE DE FAMILLE.

Voilà l'effet de la méfiance que vous avez ſemée entre vous & mes enfans. Vous les avez éloignés de moi, & vous les avez mis en ſociété avec leurs gens.

LE COMMANDEUR.

Non, mon frere, ce n'eſt pas moi qui les ai éloignés de vous ; c'eſt la crainte que leurs démarches ne fuſſent éclairées de trop près. S'ils ſont, pour

parler comme vous, en ſociété avec leurs gens, c'eſt par le beſoin qu'ils ont eu de quelqu'un qui les ſervît dans leur mauvaiſe conduite. Entendez-vous, mon frere?..... Vous ne ſavez pas ce qui ſe paſſe autour de vous. Tandis que vous dormez dans une ſécurité qui n'a point d'exemple, ou que vous vous abandonnez à une triſteſſe inutile, le déſordre s'eſt établi dans votre maiſon. Il a gagné de toute part, & les valets, & les enfans, & leurs entours.... Il n'y eut jamais ici de ſubordination; il n'y a plus ni décence ni mœurs.

LE PERE DE FAMILLE.

Ni mœurs!

LE COMMANDEUR.

Ni mœurs.

LE PERE DE FAMILLE.

Monſieur le Commandeur, expliquez-vous.....

LE COMMANDEUR.

Du caractere foible dont vous êtes,

je n'eſpere pas que vous en conceviez le reſſentiment vif & profond qui conviendroit à un pere. N'importe : j'aurai fait ce que j'ai dû, & les ſuites en retomberont ſur vous ſeul.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous m'effrayez. Qu'eſt-ce donc qu'ils ont fait ?

LE COMMANDEUR.

Ce qu'ils ont fait ? De belles choſes. Ecoutez. Ecoutez.

LE PERE DE FAMILLE.

J'attends.

LE COMMANDEUR.

Cette petite fille, dont vous êtes ſi fort en peine....

LE PERE DE FAMILLE.

Eh bien ?

LE COMMANDEUR.

Où croyez-vous qu'elle ſoit ?

LE PERE DE FAMILLE.

Je ne ſais.

LE COMMANDEUR.

Vous ne ſavez ?..... Sachez donc qu'elle eſt chez vous.

LE PERE DE FAMILLE.

Chez moi !

LE COMMANDEUR.

Chez vous ; oui, chez vous....... Et qui croyez-vous qui l'y ait introduite ?

LE PERE DE FAMILLE.

Germeuil ?

LE COMMANDEUR.

Et celle qui l'a reçue ?

LE PERE DE FAMILLE.

Mon frere, arrêtez.... Cécile.... ma fille !.....

LE COMMANDEUR.

Oui, Cécile ; oui, votre fille a reçu chez elle la maîtreſſe de ſon frere. Cela eſt honnête ; qu'en penſez-vous ?

LE PERE DE FAMILLE.

Ah !

LE COMMANDEUR.

Ce Germeuil reconnoît d'une étrange maniere les obligations qu'il vous a.

LE PERE DE FAMILLE.

Ah! Cécile, Cécile! Où sont les principes que vous a inspiré votre mere?

LE COMMANDEUR.

La maîtresse de votre fils chez vous, dans l'appartement de votre fille! Jugez, jugez.

LE PERE DE FAMILLE.

Ah, Germeuil!..... Ah, mon fils!..... Que je suis malheureux! Quel sera le reste de ma vie? Qui adoucira les peines de mes dernieres années? Qui me consolera?

LE COMMANDEUR.

Quand je vous disois: « Veillez » sur votre fille; votre fils se dé» range; vous avez chez vous un co» quin »: j'étois un homme dur, méchant, importun.

LE

LE PERE DE FAMILLE.

J'en mourrai. J'en mourrai. Et qui chercherai-je autour de moi ?.... Ah Ciel ! Ah Ciel !

(*Il pleure.*)

LE COMMANDEUR.

Vous avez négligé mes conſeils. Vous en avez ri.

LE PERE DE FAMILLE.

Non, mes enfans ne ſont pas tombés dans les égaremens que vous leur reprochez. Ils ſont innocens. Je ne croirai point qu'ils ſe ſoient avilis, qu'ils m'aient oublié juſques-là...... Saint-Albin !..... Cécile !..... Germeuil !..... Où ſont-ils ?.... S'ils peuvent vivre ſans moi, je ne peux vivre ſans eux.... J'ai voulu les quitter !.... Moi, les quitter !..... Qu'ils viennent.... Qu'ils viennent tous ſe jeter à mes pieds.

LE COMMANDEUR.

Homme puſillanime, n'avez-vous point de honte ?

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'ils viennent... Qu'ils s'accusent... Qu'ils se repentent....

LE COMMANDEUR.

Non ; je voudrois qu'ils fussent cachés quelque part, & qu'ils vous entendissent.

LE PERE DE FAMILLE.

Et qu'entendroient-ils qu'ils ne sachent ?

LE COMMANDEUR.

Et dont ils n'abusent.

LE PERE DE FAMILLE.

Il faut que je les voye, & que je leur pardonne, ou que je les haïsse....

LE COMMANDEUR.

Eh bien ! voyez-les. Pardonnez-leur. Aimez-les, & qu'ils soient à jamais votre tourment & votre honte. Je m'en irai si loin, que je n'entendrai parler ni d'eux, ni de vous.

SCENE XV.

LE COMMANDEUR, LE PERE DE FAMILLE, Mad. HÉBERT, M. LE BON, DESCHAMPS.

LE COMMANDEUR, (*appercevant Madame Hébert.*)

FEmme maudite ! (*A Deschamps.*) Et toi, coquin, que fais-tu ici ?

Madame HEBERT, M. LE BON, DESCHAMPS, (*au Commandeur.*)

Monsieur !

LE COMMANDEUR, (*à Madame Hébert.*)

Que venez-vous chercher ? Retournez-vous-en. Je fais ce que je vous ai promis, & je vous tiendrai parole.

Madame HEBERT.

Monsieur.... Vous voyez ma joie.... Sophie.....

LE COMMANDEUR.

Allez, vous dis-je.

M. LE BON.

Monſieur, Monſieur, écoutez-la.

Madame HEBERT.

Ma Sophie.... mon enfant.... n'eſt pas ce qu'on penſe..... Monſieur le Bon.... parlez.... je ne puis....

LE COMMANDEUR,

(*à M. le Bon.*)

Eſt-ce que vous ne connoiſſez pas ces femmes-là, & les contes qu'elles ſavent faire?.... Monſieur le Bon, à votre âge, vous donnez là-dedans?

Madame HEBERT,

(*au Pere de Famille.*)

Monſieur, elle eſt chez vous.

LE PERE DE FAMILLE,

(*à part, & douloureuſement.*)

Il eſt donc vrai!

Madame HEBERT.

Je ne demande pas qu'on m'en croye.... Qu'on la faſſe venir.

LE COMMANDEUR.

Ce sera quelque parente de ce Germeuil.

(*Ici on entend, au-dedans, du bruit, du tumulte, des cris confus.*)

LE PERE DE FAMILLE.

J'entends du bruit.

LE COMMANDEUR.

Ce n'est rien.

SCENE XVI.

Les Acteurs précédens, CÉCILE.

CECILE, (*au-dedans.*)

PHilippe; Philippe, appellez mon pere.



SCENE XVII.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, Mad. HÉBERT, M. LE BON, DESCHAMPS.

LE PERE DE FAMILLE.

C'EST la voix de ma fille.

Madame HEBERT,

(*au Pere de Famille.*)

Monsieur, faites venir mon enfant....

SCENE XVIII.

(*Les mêmes,*) SAINT-ALBIN.

SAINT-ALBIN, (*au-dedans.*)

N'Approchez pas. Sur votre vie, n'approchez pas.

SCENE XIX.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, Mad. HÉBERT, M. LE BON, DESCHAMPS.

MADAME HEBERT & M. LE BON, (*au Pere de Famille.*)

MOnſieur, accourez.

LE COMMANDEUR, (*au Pere de Famille.*)

Ce n'eſt rien, vous dis-je.

SCENE XX

(*Les mêmes,*) Mlle. CLAIRET.

Mlle. CLAIRET (*effrayée, au Pere de Famille.*)

DES épées, un Exempt, des Gardes! Monſieur, accourez, ſi vous ne voulez pas qu'il arrive malheur.

SCENE XXI.

LE PERE DE FAMILLE; LE COMMANDEUR, Mad. HÉBERT, M. LE BON, DESCHAMPS, Mlle. CLAIRET, CÉCILE, SOPHIE, SAINT-ALBIN, GERMEUIL, un EXEMPT, PHILIPPE, *des Domestiques, toute la Maison.*

(*Cécile, Sophie, l'Exempt, Saint-Albin, Germeuil & Philippe entrent en tumulte; Saint-Albin a l'épée tirée, & Germeuil le retient.*)

CÉCILE

(*entre, en criant & se jetant aux pieds de son pere.*)

MON pere!

SOPHIE,

(*en courant vers le Pere de Famille, & en criant:*)

Monsieur!

LE COMMANDEUR,
(à l'Exempt, en criant :)

Monsieur l'Exempt, faites votre devoir.

SOPHIE & Madame HEBERT,
(en s'adressant au Pere de Famille ; & la premiere en se jetant à ses genoux.)

Monsieur !

SAINT-ALBIN,
(toujours retenu par Germeuil.)

Auparavant il faut m'ôter la vie. Germeuil, laissez-moi.

LE PERE DE FAMILLE,
(à l'Exempt.)

Arrêtez.

M. LE BON & Madame HEBERT,
(en tournant de son côté Sophie, qui est toujours à genoux.)

Monsieur, regardez-la.

LE COMMANDEUR,
(à l'Exempt, sans la regarder.)

Faites votre devoir, vous dis-je.

SAINT-ALBIN, (*en criant.*)

Arrêtez.

Madame HEBERT & M. LE BON,

(*en criant au Commandeur, & en même temps que Saint-Albin.*)

Regardez-la.

SOPHIE,

(*en s'adressant au Commandeur.*)

Monsieur !

LE COMMANDEUR,

(*se retourne, la regarde, & s'écrie stupéfait :*)

Que vois-je ?

Madame HEBERT & M. LE BON.

Oui, Monsieur, c'est elle ; c'est votre niece.

SAINT-ALBIN, CÉCILE, GERMEUIL, Mlle. CLAIRET.

Sophie, la niece du Commandeur !

SOPHIE,

(*toujours à genoux, au Commandeur.*)

Mon cher oncle !

LE COMMANDEUR,
(brusquement.)

Que faites-vous ici ?

SOPHIE, *(tremblante.)*

Ne me perdez pas.

LE COMMANDEUR.

Que ne restiez-vous dans votre Province ? Pourquoi n'y pas retourner, quand je vous l'ai fait dire ?

SOPHIE.

Mon cher Oncle, je m'en irai. Je m'en retournerai. Ne me perdez pas.

LE PERE DE FAMILLE,
(à Sophie.)

Venez, mon enfant. Levez-vous.

CECILE,
(toujours à genoux aux pieds de son pere.)

Mon pere, ne condamnez pas votre fille sans l'entendre. Malgré les apparences, Cécile n'est point coupable. Elle n'a pu ni délibérer, ni vous consulter....

LE PERE DE FAMILLE,
(*d'un air un peu sévere, mais touché.*)

Ma fille, vous êtes tombée dans une grande imprudence.

CECILE.

Mon pere !

LE PERE DE FAMILLE,
(*avec tendresse.*)

Levez-vous.

SAINT-ALBIN.

Mon pere, vous pleurez.

LE PERE DE FAMILLE.

C'est sur vous ; c'est sur votre sœur. Mes enfans, pourquoi m'avez-vous négligé ? Voyez : vous n'avez pu vous éloigner de moi sans vous égarer.

SAINT-ALBIN & CECILE,
(*en lui baisant les mains.*)

Ah ! mon pere !

(*Cependant le Commandeur paroît confondu.*)

LE PERE DE FAMILLE,
(*après avoir essuyé ses larmes, prend*

un air d'autorité, & dit au Commandeur :)

Monsieur le Commandeur, vous avez oublié que vous étiez chez moi.

L'EXEMPT,

(*au Pere de Famille, montrant le Commandeur.*)

Est-ce que Monsieur n'est pas le maître de la maison ?

LE PERE DE FAMILLE,

(*à l'Exempt.*)

C'est ce que vous auriez dû savoir, avant que d'y entrer. Allez, Monsieur ; je réponds de tout.

(*L'Exempt sort.*)



SCENE XXII.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, Mad. HÉBERT, M. LE BON, DESCHAMPS, Mlle. CLAIRET, CÉCILE, SOPHIE, SAINT-ALBIN, GERMEUIL, PHILIPPE, *des Domestiques, toute la Maison.*

SAINT-ALBIN.

MON pere!

LE PERE DE FAMILLE, (*avec tendresse.*)

Je t'entends.

SAINT-ALBIN, (*en présentant Sophie au Commandeur.*)

Mon oncle!

SOPHIE, (*au Commandeur, qui se détourne d'elle.*)

Ne repoussez pas l'enfant de votre frere.

LE PERE DE FAMILLE,
(*au Commandeur, en montrant Sophie.*)
Voyez-la. Où ſont les parens qui n'en fuſſent vains ?

LE COMMANDEUR.
Elle n'a rien : je vous en avertis.

SAINT-ALBIN.
Elle a tout.

LE PERE DE FAMILLE.
Ils s'aiment.

LE COMMANDEUR,
(*au Pere de Famille.*)
Vous la voulez pour votre fille ?

LE PERE DE FAMILLE.
Ils s'aiment.

LE COMMANDEUR,
(*à Saint-Albin.*)
Tu la veux pour ta femme ?

SAINT-ALBIN.
Si je la veux !

LE COMMANDEUR.
Aie-la ; j'y conſens : auſſi-bien je n'y conſentirois pas, qu'il n'en ſeroit ni plus ni moins....

SAINT-ALBIN,

(*à Sophie.*)

Ah ! Sophie ! nous ne ſerons plus ſéparés.

LE COMMANDEUR,

(*au Pere de Famille.*)

Mais c'eſt à une condition.

LE PERE DE FAMILLE.

Mon frere, grace entiere. Point de condition.

LE COMMANDEUR.

Non. Il faut que vous me faſſiez juſtice de votre fille & de cet homme-là.

SAINT-ALBIN.

Juſtice ! Et de quoi ? qu'ont-ils fait ? Mon pere, c'eſt à vous-même que j'en appelle. C'eſt lui qui vous a conſervé votre fils..... Sans lui vous n'en auriez plus. Qu'allois-je devenir ? C'eſt lui qui m'a conſervé Sophie.... Menacée par moi, menacée par mon oncle, c'eſt Germeuil, c'eſt ma ſœur, qui l'ont ſauvée..... Ils n'avoient qu'un inſtant..... Elle n'avoit qu'un aſile.....

Ils l'ont dérobée à ma violence......
Les punirez-vous de ma faute? Cécile, venez. Il faut fléchir le meilleur des peres.

(*Il amene sa sœur aux pieds de son pere, & s'y jette avec elle.*)

LE PERE DE FAMILLE.

Ma fille, je vous ai pardonné; que me demandez-vous?

SAINT-ALBIN.

D'assurer pour jamais son bonheur, le mien & le vôtre. Cécile..... Germeuil..... ils s'aiment, ils s'adorent.... Mon pere, livrez-vous à toute votre bonté. Que ce jour soit le beau jour de notre vie.

(*Il court à Germeuil; il appelle Sophie.*)

Germeuil, Sophie.... Allons, tous, nous jeter aux pieds de mon pere.

SOPHIE,

(*se jetant aux pieds du Pere de Famille, dont elle ne quitte gueres les mains le reste de la scene.*)

Monsieur!

LE PERE DE FAMILLE,

(*se penchant sur eux, & les relevant.*)

Mes enfans !... Mes enfans !.... Cécile, vous aimez Germeuil ?

LE COMMANDEUR.

Et ne vous en ai-je pas averti ?

CECILE.

Mon pere, pardonnez-moi.

LE PERE DE FAMILLE.

Pourquoi me l'avoir celé ? Mes enfans, vous ne connoissez pas votre pere..... Germeuil, approchez. Vos réserves m'ont affligé ; mais je vous ai regardé de tout temps comme mon second fils. Je vous avois destiné ma fille. Qu'elle soit avec vous la plus heureuse des femmes.

GERMEUIL,

(*baisant la main du Pere de Famille.*)

Ah ! Monsieur !

LE COMMANDEUR.

Fort bien. Voilà le comble. J'ai vu arriver de loin cette extravagance ; mais il étoit dit qu'elle se feroit malgré moi ;

&, Dieu merci, la voilà faite. Soyons tous bien joyeux ; nous ne nous reverrons plus.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous vous trompez, Monsieur le Commandeur.

SAINT-ALBIN.

Mon oncle !

LE COMMANDEUR.

Retire-toi. Je voue à ta sœur la haine la mieux conditionnée ; & toi, tu aurois cent enfans, que je n'en nommerai pas un. Adieu. (*Il sort.*)

SCENE XXIII, & derniere.

TOUTE LA MAISON, excepté le Commandeur.

LE PERE DE FAMILLE.

ALLONS, mes enfans. Voyons qui de nous saura le mieux réparer les peines qu'il a causées. Approchez, mes

enfans...... Venez, Germeuil......
Venez, Sophie.

(*Il unit ses quatre enfans, puis il dit :*)

Le jour qui vous unira sera le plus solennel de votre vie. Puisse-t-il être aussi le plus fortuné !.... Allons, mes enfans......

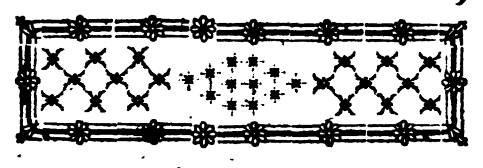
O qu'il est cruel !..... qu'il est doux d'être pere !

(*En sortant de la Salle le Pere de Famille conduit ses deux filles ; Saint-Albin a les bras jetès autour de son ami Germeuil ; Monsieur le Bon donne la main à Madame Hébert : le reste suit en confusion, & tous marquent le transport de la joie.*)

Fin du cinquieme & dernier Acte.

DE
LA POÉSIE
DRAMATIQUE.

A MON AMI M. GRIMM.



DE LA POÉSIE DRAMATIQUE,

A MONSIEUR GRIMM.

Vice cotis, acutum
Reddere quæ ferrum valet, exsors ipsa secandi.
Horat. *de Art. Poët.*

SI un Peuple n'avoit jamais eu qu'un genre de Spectacle plaisant & gai, & qu'on lui en proposât un autre sérieux & touchant, sauriez-vous, mon Ami, ce qu'il en penseroit ? Je me trompe fort, ou les hommes de sens, après en avoir conçu la possibilité, ne manqueroient pas de dire : A quoi bon ce genre ? La vie ne

nous apporte-t-elle pas aſſez de peines réelles, ſans qu'on nous en faſſe encore d'imaginaires? Pourquoi donner entrée à la triſteſſe juſques dans nos amuſemens? Ils parleroient comme des gens étrangers au plaiſir de s'attendrir & de répandre des larmes.

L'habitude nous captive. Un homme a-t-il paru avec une étincelle de génie : a-t-il produit quelque ouvrage : d'abord il étonne & partage les eſprits; peu-à-peu il les réunit; bientôt il eſt ſuivi d'une foule d'imitateurs; les modeles ſe multiplient; on accumule les obſervations; on poſe des regles; l'Art naît; on fixe ſes limites, & l'on prononce que tout ce qui n'eſt pas compris dans l'enceinte étroite qu'on a tracée, eſt bizarre & mauvais : ce ſont les colonnes d'Hercule; on n'ira point au-delà ſans s'égarer.

Mais rien ne prévaut contre le vrai. Le mauvais paſſe malgré l'éloge de l'imbécillité, & le bon reſte malgré l'indéciſion de l'ignorance & la clameur de l'envie. Ce qu'il y a de fâcheux, c'eſt que les hommes n'obtiennent juſtice que quand ils ne ſont plus. Ce n'eſt qu'après qu'on a tourmenté leur vie, qu'on jette

jette ſur leurs tombeaux quelques fleurs inodores. Que faire donc ? Se repoſer ou ſubir une loi à laquelle de meilleurs que nous ont été ſoumis. Malheur à celui qui s'occupe, ſi ſon travail n'eſt pas la ſource de ſes inſtans les plus doux, & s'il ne ſait pas ſe contenter de peu de ſuffrages. Le nombre des bons juges eſt borné. O mon ami ! lorſque j'aurai publié quelque choſe, que ce ſoit l'ébauche d'un Drame, une idée philoſophique, un morceau de morale ou de littérature, (car mon eſprit ſe délaſſe par la variété,) j'irai vous voir. Si ma préſence ne vous gêne pas, ſi vous venez à moi d'un air ſatisfait, j'attendrai ſans impatience que le temps, & l'équité que le temps amene toujours, ayent apprécié mon ouvrage.

S'il exiſte un genre, il eſt difficile d'en introduire un nouveau. Celui-ci eſt-il introduit : autre préjugé ; bientôt on imagine que les deux genres adoptés ſont voiſins & ſe touchent.

Zénon nioit la réalité du mouvement. Pour toute réponſe ſon adverſaire ſe mit à marcher ; & quand il n'auroit fait que boiter, il eût toujours répondu.

M



J'ai essayé de donner dans le *Fils Naturel* l'idée d'un Drame qui fût entre la Comédie & la Tragédie.

Le *Pere de Famille* que je promis alors, & que des distractions continuelles ont retardé, est entre le genre sérieux du *Fils Naturel*, & la Comédie.

Et si jamais j'en ai le loisir & le courage, je ne désespere pas de composer un Drame qui se place entre le genre sérieux & la Tragédie.

Qu'on reconnoisse à ces ouvrages quelque mérite, ou qu'on ne leur en accorde aucun, ils n'en démontreront pas moins, que l'intervalle que j'appercevois entre les deux genres établis, n'étoit pas chimérique.

Voici donc le systême dramatique dans toute son étendue. La Comédie gaie, qui a pour objet le ridicule & le vice. La Comédie sérieuse, qui a pour objet la vertu & les devoirs de l'homme. La Tragédie, qui auroit pour objet nos malheurs domestiques. La Tragédie, qui a pour objet les catastrophes publiques & les malheurs des Grands.

Mais qui est-ce qui nous peindra fortement les devoirs des hommes? Quelles se-

ront les qualités du Poëte qui se proposera cette tâche ?

Qu'il soit Philosophe, qu'il ait descendu en lui-même, qu'il y ait vu la nature humaine, qu'il soit profondément instruit des états de la société, qu'il en connoisse bien les fonctions & le poids, les inconvéniens & les avantages.

» Mais comment renfermer dans les bor-
» nes étroites d'un Drame, tout ce qui ap-
» partient à la condition d'un homme ? Où
» est l'intrigue qui puisse embrasser cet ob-
» jet ? On fera, dans ce genre, de ces pieces
» que nous appellons à tiroir ; des scenes
» épisodiques succéderont à des scenes épi-
» sodiques & décousues, ou tout au plus
» liées par une petite intrigue qui serpen-
» tera entr'elles : mais plus d'unité, peu
» d'action, point d'intérêt. Chaque scene
» réunira les deux points si recommandés
» par Horace : mais il n'y aura point d'en-
» semble, & le tout sera sans consistance
» & sans énergie ».

Si les conditions des hommes nous fournissent des Pieces, telles, par exemple, que les *Fâcheux* de Moliere, c'est déjà quelque

rares ; mais il y en a. Celui qui penſe autrement, s'accuſe lui-même, & montre combien il eſt malheureux dans ſa femme, dans ſes parens, dans ſes amis, dans ſes connoiſſances. Quelqu'un me diſoit un jour, après la lecture d'un ouvrage honnête, qui l'avoit délicieuſement occupé : il me ſemble que je ſuis reſté ſeul. L'ouvrage méritoit cet éloge ; mais ſes amis ne méritoient pas cette ſatire.

C'eſt toujours la vertu & les gens vertueux qu'il faut avoir en vue quand on écrit. C'eſt vous, mon ami, que j'évoque quand je prends la plume ; c'eſt vous que j'ai devant les yeux quand j'agis. C'eſt à Sophie que je veux plaire. Si vous m'avez ſouri, ſi elle a verſé une larme, ſi vous m'en aimez tous les deux davantage, je ſuis récompenſé.

Lorſque j'entendis les ſcenes du Payſan dans le *Faux Généreux*, je dis : voilà qui plaira à toute la terre & dans tous les temps ; voilà qui fera fondre en larmes. L'effet a confirmé mon jugement. Cet épiſode eſt tout-à-fait dans le genre honnête & ſérieux.

« L'exemple d'un épiſode heureux ne » prouve rien, dira-t-on. Et ſi vous ne rom-

» pez le discours monotone de la vertu par » le fracas de quelques caracteres ridicules » & même un peu forcés, comme tous les » autres ont fait; quoi que vous disiez du » genre honnête & sérieux, je craindrai tou- » jours que vous n'en tiriez que des scenes » froides & sans couleur, de la morale en- » nuyeuse & triste, & des especes de ser- » mons dialogués ».

Parcourons les parties d'un Drame, & voyons. Est-ce par le sujet qu'il en faut juger? Dans le genre honnête & sérieux, le sujet n'est pas moins important que dans la Comédie gaie, & il y est traité d'une maniere plus vraie. Est-ce par les caracteres? Ils y peuvent être aussi divers & aussi originaux, & le Poëte est contraint de les dessiner encore plus fortement. Est-ce par les passions? Elles s'y montreront d'autant plus énergiques, que l'intérêt sera plus grand. Est-ce par le style? Il y sera plus nerveux, plus grave, plus élevé, plus violent, plus susceptible de ce que nous appellons le sentiment: qualité sans laquelle aucun style ne parle au cœur. Est-ce par l'absence du ridicule? Comme si la folie des actions & des

discours, lorsqu'ils sont suggérés par un intérêt mal-entendu, ou par le transport de la passion, n'étoit pas le vrai ridicule des hommes & de la vie.

J'en appelle aux beaux endroits de Térence ; & je demande dans quel genre sont écrites ses scenes de Peres & d'Amans ?

Si dans le *Pere de Famille* je n'ai pas su répondre à l'importance de mon sujet ; si la marche en est froide, les passions discoureuses & moralistes ; si les caracteres du Pere, de son Fils, de Sophie, du Commandeur, de Germeuil & de Cécile manquent de vigueur comique, sera-ce la faute du genre, ou la mienne ?

Que quelqu'un se propose de mettre sur la scene la condition du Juge ; qu'il intrigue son sujet d'une maniere aussi intéressante qu'il le comporte & que je le conçois ; que l'homme y soit forcé par les fonctions de son état ; ou de manquer à la dignité & à la sainteté de son ministere, & se déshonorer aux yeux des autres & aux siens ; ou de s'immoler lui-même dans ses passions, ses goûts, sa fortune, sa naissance, sa femme & ses enfans : & l'on prononcera après, si l'on

veut, que le Drame honnête & férieux eft fans chaleur, fans couleur & fans force.

Une maniere de me décider qui m'a fouvent réuffi, & à laquelle je reviens toutes les fois que l'habitude ou la nouveauté rend mon jugement incertain, (car l'une & l'autre produifent cet effet,) c'eft de faifir par la penfée des objets, de les tranfporter de la nature fur la toile, & de les examiner à cette diftance où ils ne font ni trop prêts, ni trop loin de moi.

Appliquons ici ce moyen. Prenons deux Comédies, l'une dans le genre férieux, & l'autre dans le genre gai; formons-en, fcene à fcene, deux galeries de tableaux, & voyons celle où nous nous promenerons le plus long-temps & le plus volontiers, où nous éprouverons les fenfations les plus fortes & les plus agréables, & où nous ferons le plus preffés de retourner.

Je le répete donc: l'honnête, l'honnête. Il nous touche d'une maniere plus intime & plus douce que ce qui excite notre mépris & nos ris. Poëte, êtes-vous fenfible & délicat? pincez cette corde, & vous l'entendrez réfonner ou frémir dans toutes les ames.

« La nature humaine eſt donc bonne » ?

Oui, mon ami, & très-bonne. L'eau, l'air, la terre, le feu, tout eſt bon dans la nature ; & l'ouragan qui s'éleve ſur la fin de l'automne, ſecoue les forêts, & frappant les arbres les uns contre les autres, en briſe & ſépare les branches mortes ; & la tempête qui bat les eaux de la mer & les purifie ; & le volcan qui verſe de ſon flanc entr'ouvert des flots de matieres embraſées, & porte dans l'air la vapeur qui le nettoie.

Ce ſont les miſérables conventions, qui pervertiſſent l'homme, & non la nature humaine, qu'il faut accuſer. En effet, qui eſt-ce qui nous affecte comme le récit d'une action généreuſe ? Où eſt le malheureux qui puiſſe écouter froidement la plainte d'un homme de bien ?

Le parterre de la Comédie eſt le ſeul endroit où les larmes de l'homme vertueux & du méchant ſoient confondues. Là, le méchant s'irrite contre des injuſtices qu'il auroit commiſes, compatit à des maux qu'il auroit occaſionnés, & s'indigne contre un homme de ſon propre caractere. Mais l'impreſſion eſt reçue ; elle demeure en nous,

malgré nous ; & le méchant sort de sa loge moins disposé à faire le mal, que s'il eût été gourmandé par un Orateur sévere & dur.

Le Poëte, le Romancier, le Comédien vont au cœur d'une maniere détournée, & en frappent d'autant plus surement & plus fortement l'ame, qu'elle s'étend & s'offre d'elle-même au coup. Les peines sur lesquelles ils m'attendrissent sont imaginaires ; d'accord : mais ils m'attendrissent. Chaque ligne de l'*Homme de qualité retiré du monde*, du *Doyen de Killerine*, & de *Cleveland*, excite en moi un mouvement d'intérêt sur les malheurs de la vertu, & me coûte des larmes. Quel art seroit plus funeste que celui qui me rendroit complice du vicieux ? Mais aussi quel art plus précieux que celui qui m'attache imperceptiblement au sort de l'homme de bien qui me tire de la situation tranquille & douce dont je jouis, pour me promener avec lui, m'enfoncer dans les cavernes où il se réfugie, & m'associer à toutes les traverses par lesquelles il plaît au Poëte d'éprouver sa constance ?

O quel bien il en reviendroit aux hommes, si tous les arts d'imitation se propo-

soient un objet commun, & concouroient un jour avec les lois pour nous faire aimer la vertu & haïr le vice! C'est au Philosophe à les y inviter; c'est à lui à s'adresser au Poëte, au Peintre, au Musicien, & à leur crier avec force: Hommes de génie, pourquoi le Ciel vous a-t-il doués? S'il en est entendu, bientôt les images de la débauche ne couvriront plus les murs de nos Palais; nos voix ne seront plus des organes du crime, & le goût & les mœurs y gagneront. Croit-on en effet que l'action de deux époux aveugles qui se chercheroient encore dans un âge avancé, & qui, les paupieres humides des larmes de la tendresse, se serreroient les mains, & se caresseroient, pour ainsi dire, au bord du tombeau, ne demanderoit pas le même talent & ne m'intéresseroit pas davantage que le spectacle des plaisirs violens dont leurs sens tout nouveaux s'enivroient dans l'adolescence?

Quelquefois j'ai pensé qu'on discuteroit au théâtre les points de morale les plus importans, & cela sans nuire à la marche violente & rapide de l'action dramatique.

De quoi s'agiroit-il en effet? De disposer

le Poëme de maniere que les choſes y fuſſent amenées comme l'abdication de l'Empire l'eſt dans Cinna. C'eſt ainſi qu'un Poëte agiteroit la queſtion du ſuicide, de l'honneur, du duel, de la fortune, des dignités & cent autres. Nos Poëmes en prendroient une gravité qu'ils n'ont pas. Si une telle ſcene eſt néceſſaire, ſi elle tient au fond, ſi elle eſt annoncée & que le ſpectateur la déſire, il y donnera toute ſon attention, & il en ſera bien autrement affecté que de ces petites ſentences alambiquées dont nos ouvrages modernes ſont couſus.

Ce ne ſont pas des mots que je veux remporter du théâtre, mais des impreſſions. Celui qui prononcera d'un Drame dont on citera beaucoup de penſées détachées, que c'eſt un ouvrage médiocre, ſe trompera rarement. Le Poëme excellent eſt celui dont l'effet demeure long-temps en moi.

O Poëtes dramatiques! l'applaudiſſement vrai que vous devez vous propoſer d'obtenir, ce n'eſt pas ce battement de mains qui ſe fait entendre ſubitement après un vers éclatant, mais ce ſoupir profond qui part de l'ame après la contrainte d'un long ſilen-

terpelle ses juges, ses accusateurs, & le peuple; qu'il les presse, qu'il les interroge, qu'il leur réponde. Il faut montrer la chose comme elle s'est passée; & le spectacle n'en sera que plus vrai, plus frappant & plus beau.

Les Juges se retirent; les amis de Socrate restent; ils ont pressenti la condamnation. Socrate les entretient & les console.

De l'immortalité de l'ame. (*Scene IV.*)

Il est jugé. On lui annonce sa mort. Il voit sa femme & ses enfans. On lui apporte la ciguë. Il meurt. (*Scene V.*)

Ce n'est-là qu'un acte; mais s'il est bien fait, il aura presque l'étendue d'une piece ordinaire. Quelle éloquence ne demande-t-il pas? Quelle profondeur de Philosophie! quel naturel! quelle vérité! Si l'on saisit bien le caractere ferme, simple, tranquille, serein & élevé du Philosophe, on éprouvera combien il est difficile à peindre. A chaque instant il doit amener le ris sur le bord des levres & les larmes aux yeux. Je mourrois content, si j'avois rempli cette tâche comme je la conçois. Encore une fois, si les Critiques ne voient là

dedans qu'un enchaînement de discours philosophiques & froids, ô les pauvres gens ! que je les plains !

Pour moi, je fais plus de cas d'une passion, d'un caractere qui se développe peu-à-peu, & qui finit par se montrer dans toute son énergie, que de ces combinaisons d'incidens dont on forme le tissu d'une piece où les personnages & les spectateurs sont également ballottés. Il me semble que le bon goût les dédaigne, & que les grands effets ne s'en accommodent pas. Voilà cependant ce que nous appellons du mouvement. Les Anciens en avoient une autre idée. Une conduite simple, une action prise le plus près de sa fin pour que tout fût dans l'extrême, une catastrophe sans cesse imminente & toujours éloignée par une circonstance simple & vraie, des discours énergiques, des passions fortes, des tableaux, un ou deux caracteres fermement dessinés : voilà tout leur appareil. Il n'en falloit pas davantage à Sophocle pour renverser les esprits. Celui à qui la lecture des Anciens a déplu, ne saura jamais combien notre Racine doit au vieil Homere.

N'avez-vous pas remarqué, comme moi, que, quelque compliquée que fût une Piece, il n'est presque personne qui n'en rendît compte au sortir de la premiere représentation. On se rappelle facilement les événemens, mais non les discours ; & les événemens une fois connus, la Piece compliquée a perdu son effet.

Si un ouvrage dramatique ne doit être représenté qu'une fois & jamais imprimé, je dirai au Poëte : compliquez tant qu'il vous plaira ; vous agiterez, vous occuperez surement : mais soyez simple, si vous voulez être lu & rester.

Une belle scene contient plus d'idées que tout un Drame ne peut offrir d'incidens ; & c'est sur les idées qu'on revient. C'est ce qu'on entend sans se lasser, c'est ce qui affecte en tout temps. La scene de Roland dans l'antre où il attend en vain la perfide Angélique ; le discours de Lusignan à sa fille ; celui de Clytemnestre à Agamemnon me sont toujours nouveaux.

Quand je permets de compliquer tant qu'on voudra, c'est la même action. Il est presque impossible de conduire deux intri-

gues à la fois, ſans que l'une n'intéreſſe aux dépens de l'autre. Combien j'en pourrois citer d'exemples modernes ! mais je ne veux pas offenſer.

Qu'y a-t-il de plus adroit que la maniere dont Térence a entrelacé les amours de Pamphile & de Charinus dans l'Andrienne ? Cependant l'a-t-il fait ſans inconvénient ? Au commencement du ſecond acte, ne croiroit-on pas entrer dans une autre piece ? & le cinquieme finit-il d'une maniere bien intéreſſante ?

Celui qui s'engage à mener deux intrigues à la fois, s'impoſe la néceſſité de les dénouer dans un même inſtant. Si la principale s'acheve la premiere, celle qui reſte ne ſe ſupporte plus : ſi c'eſt au contraire l'intrigue épiſodique qui abandonne la principale, autre inconvénient ; des perſonnages ou diſparoiſſent tout-à-coup, ou ſe remontrent ſans raiſon, & l'ouvrage ſe mutile ou ſe refroidit.

Que deviendroit la piece que Térence a intitulée l'*Héautontimorumenos*, ou l'*Ennemi de lui-même*, ſi par un effort de génie le Poëte n'avoit ſu reprendre l'intrigue de Clinia, qui

se termine au troisieme acte, & la renouer avec celle de Clitiphon ?

Térence transporta l'intrigue de la Périnthienne de Ménandre dans l'Andrienne du même Poëte Grec, & de deux pieces simples il en fit une composée. Je fis le contraire dans le *Fils Naturel.* Goldoni avoit fondu dans une farce en trois actes l'*Avare* de Moliere avec les caracteres de l'*Ami vrai.* Je séparai ces sujets, & je fis une Piece en cinq actes: bonne ou mauvaise il est certain que j'eus raison en ce point.

Térence prétend que, pour avoir doublé le sujet de l'*Héautontimorumenos*, sa Piece est nouvelle; & j'y consens: pour meilleure, c'est autre chose.

Si j'osois me flatter de quelqu'adresse dans *le Pere de Famille*, ce seroit d'avoir donné à Germeuil & à Cécile une passion qu'ils ne peuvent s'avouer dans les premiers actes, & de l'avoir tellement subordonnée dans toute la piece à celle de Saint-Albin pour Sophie, que même après une déclaration, Germeuil & Cécile ne peuvent s'entretenir de leur passion, quoiqu'ils se retrouvent ensemble à tout moment.

Il n'y a point de milieu : on perd toujours d'un côté ce que l'on gagne de l'autre. Si vous obtenez de l'intérêt & de la rapidité par des incidens multipliés, vous n'aurez plus de discours ; vos personnages auront à peine le temps de parler ; ils agiront au lieu de se développer. J'en parle par expérience.

On ne peut mettre trop d'action & de mouvement dans la Farce : qu'y diroit-on de supportable ? il en faut moins dans la Comédie gaie, moins encore dans la Comédie sérieuse, & presque point dans la Tragédie.

Moins un genre est vraisemblable, plus il est facile d'y être rapide & chaud. On a de la chaleur aux dépens de la vérité & des bienséances. La chose la plus maussade, ce seroit un Drame burlesque & froid. Dans les genres sérieux, le choix des incidens rend la chaleur difficile à conserver.

Cependant une Farce excellente n'est pas l'ouvrage d'un homme ordinaire. Elle suppose une gaieté originale ; les caracteres en sont comme les grotesques de Calot, où les principaux traits de la figure humaine sont conservés. Il n'est pas donné à tout le monde d'estropier ainsi. Si l'on croit qu'il y

ait beacoup plus d'hommes capables de faire *Pourceaugnac* que *le Misanthrope*, on se trompe.

Qu'est-ce qu'Aristophane ? Un Farceur original. Un Auteur de cette espece doit être précieux pour le Gouvernement, s'il sait l'employer. C'est à lui qu'il faut abandonner tous les enthousiastes qui troublent de temps en temps la société. Si on les expose à la foire, on n'en remplira pas les prisons.

Quoique le mouvement varie selon les genres qu'on traite, l'action marche toujours. Elle ne s'arrête pas même dans les entr'actes C'est une masse qui se détache du sommet d'un rocher : sa vitesse s'accroît à mesure qu'elle descend, & elle bondit d'espace en espace, par les obstacles qu'elle rencontre.

Si cette comparaison est juste ; s'il est vrai qu'il y ait d'autant moins de discours qu'il y a plus d'action, on doit plus parler qu'agir dans les premiers actes, & plus agir que parler dans les derniers.

Est-il plus difficile d'établir le plan, que de dialoguer ? c'est une question que j'ai souvent entendu agiter ; & il m'a toujours sem-

blé que chacun répondoit plutôt ſelon ſon talent, que ſelon la vérité de la choſe.

Un homme à qui le commerce du monde eſt familier, qui parle avec aiſance, qui connoît les hommes, qui les a étudiés, & qui ſait écrire, trouve le plan difficile.

Un autre qui a de l'étendue dans l'eſprit, qui a médité l'art poétique, qui connoît le théâtre, à qui l'expérience & le goût ont indiqué les ſituations qui intéreſſent, qui ſait combiner des événemens, formera ſon plan avec aſſez de facilité ; mais les ſcenes lui donneront de la peine. Celui-ci ſe contentera d'autant moins de ſon travail, que, verſé dans les meilleurs Auteurs de ſa langue & des langues anciennes, il ne peut s'empêcher de comparer ce qu'il fait à des chef-d'œuvres qui lui ſont préſens. S'agit-il d'un récit ; celui de l'Andrienne lui revient: d'une ſcene de paſſion ; l'Eunuque lui en offrira dix pour une, qui le déſeſpéreront.

Au reſte, l'un & l'autre ſont l'ouvrage du génie ; mais le génie n'eſt pas le même. C'eſt le plan qui ſoutient une piece compliquée : c'eſt l'art du diſcours & du dialogue qui fait écouter & lire une piece ſimple.

J'obſerverai pourtant qu'en général il y a plus de Pieces bien dialoguées, que de Pieces bien conduites. Le génie qui diſpoſe les incidens, paroît plus rare que celui qui trouve les vrais diſcours. Combien de belles ſcenes dans Moliere ! On compte ſes dénouemens heureux.

Les plans ſe forment d'après l'imagination; les diſcours d'après la nature.

On peut former une infinité de plans d'un même ſujet, & d'après les mêmes caracteres. Mais les caracteres étant donnés, la maniere de faire parler eſt une. Vos perſonnages auront telle ou telle choſe à dire, ſelon les ſituations où vous les aurez placés : mais étant les mêmes hommes dans toutes ces ſituations, jamais ils ne ſe contrediront.

On ſeroit tenté de croire qu'un Drame devroit être l'ouvrage de deux hommes de génie, l'un qui arrangeât, & l'autre qui fît parler. Mais qu'eſt-ce qui pourra dialoguer d'après le plan d'un autre ? le génie du dialogue n'eſt pas univerſel ; chaque homme ſe tâte & ſent ce qu'il peut : ſans qu'il s'en apperçoive, en formant ſon plan, il cherche les ſituations dont il eſpere ſortir avec ſuccès.

Changez

Changez ces ſituations, & il lui ſemblera que ſon génie l'abandonne. Il faut à l'un des ſituations plaiſantes ; à l'autre, des ſcenes morales & graves ; à un troiſieme, des lieux d'éloquence & de pathétique. Donnez à Corneille un plan de Racine, & à Racine un plan de Corneille ; & vous verrez comment ils s'en tireront.

Né avec un caractere ſenſible & droit, j'avoue, mon Ami, que je n'ai jamais été effrayé d'un morceau d'où j'eſpérois ſortir avec les reſſources de la raiſon & de l'honnêteté. Ce ſont des armes que mes parens m'ont appris à manier de bonne heure : je les ai ſouvent employées contre les autres & contre moi !

Vous ſavez que je ſuis habitué de longue main à l'art du ſoliloque. Si je quitte la ſociété & que je rentre chez moi triſte & chagrin, je me retire dans mon cabinet, & là je me queſtionne & je me demande : Qu'avez-vous ? de l'humeur ?... Oui... Eſt-ce que vous vous portez mal ?... Non.... Je me preſſe, j'arrache de moi la vérité. Alors il me ſemble que j'ai une ame gaie, tranquille, honnête & ſereine, qui en interroge une autre qui

eſt honteuſe de quelque ſottiſe qu'elle craint d'avouer. Cependant l'aveu vient. Si c'eſt une ſottiſe que j'ai commiſe, comme il m'arrive aſſez ſouvent, je m'abſous. Si c'en eſt une qu'on m'a faite, comme il arrive quand j'ai rencontré des gens diſpoſés à abuſer de la facilité de mon caractere, je pardonne. La triſteſſe ſe diſſipe; je rentre dans ma famille bon époux, bon pere, bon maître, du moins je l'imagine; & perſonne ne ſe reſſent d'un chagrin qui alloit ſe répandre ſur tout ce qui m'eût approché.

Je conſeillerai cet examen ſecret à tous ceux qui voudront écrire; ils en deviendront à coup ſûr plus honnêtes gens & meilleurs Auteurs.

Que j'aie un plan à former, ſans que je m'en apperçoive, je chercherai des ſituations qui quadreront à mon talent & à mon caractere.

« Ce plan ſera-t-il le meilleur ? »

Il me le paroîtra ſans doute.

« Mais aux autres ? »

C'eſt une autre queſtion.

Ecouter les hommes, & s'entretenir ſouvent avec ſoi; voilà les moyens de ſe former au dialogue.

Avoir une belle imagination ; consulter l'ordre & l'enchaînement des choses; ne pas redouter les scenes difficiles ni le long travail ; entrer par le centre de son sujet ; bien discerner le moment où l'action doit commencer; savoir ce qu'il est à propos de laisser en arriere ; connoître les situations qui affectent : voilà le talent d'après lequel on saura former un plan.

Sur-tout s'imposer la loi de ne pas jeter sur le papier une seule idée de détail, que le plan ne soit arrêté.

Comme le plan coûte beaucoup & qu'il veut être long-temps médité, qu'arrive-t-il à ceux qui se livrent au genre dramatique & qui ont quelque facilité à peindre des caracteres ? Ils ont une vue générale de leur sujet, ils connoissent à-peu-près les situations, ils ont projeté leurs caracteres ; & lorsqu'ils se sont dit : cette mere sera coquettte, ce pere sera dur, cet amant libertin, cette jeune fille sensible & tendre, la fureur de faire des scenes les prend. Ils écrivent ; ils rencontrent des idées fines, délicates, fortes même ; ils ont des morceaux charmans & tout prêts : mais lorsqu'ils ont beaucoup tra-

vaillé, & qu'ils en viennent au plan, (car c'eſt toujours-là qu'il en faut venir,) ils cherchent à placer ce morceau charmant; ils ne ſe réſoudront jamais à perdre cette idée délicate ou forte; ils feront le contraire de ce qu'il falloit, le plan pour les ſcenes qu'il falloit faire pour le plan. De là une conduite & même un dialogue contraints, beaucoup de peine & de temps perdus, & une multitude de copeaux qui demeurent ſur le chantier. Quel chagrin, ſur-tout ſi l'ouvrage eſt en vers!

J'ai connu un jeune Poëte qui ne manquoit pas de génie, & qui a écrit plus de trois ou quatre mille vers d'une Tragédie qu'il n'a point achevée, & qu'il n'achevera jamais.

Soit donc que vous compoſiez en vers, ou que vous écriviez en proſe; faites d'abord le plan: après cela vous ſongerez aux ſcenes.

Mais comment former le plan? Il y a dans la *Poëtique d'Ariſtote* une belle idée là-deſſus. Elle m'a ſervi; elle peut ſervir à d'autres, & la voici.

Entre une infinité d'hommes qui ont écrit de l'Art poétique, trois ſont particuliére-

ment célebres : Ariſtote, Horace & Boileau. Ariſtote eſt un Philoſophe qui marche avec ordre, qui établit des principes généraux, & qui en laiſſe les conſéquences à tirer & les applications à faire. Horace eſt un homme de génie qui ſemble affecter le déſordre, & qui parle en Poëte à des Poëtes. Boileau eſt un maître qui cherche à donner le précepte & l'exemple à ſon diſciple.

Ariſtote dit en quelque endroit de ſa *Poétique :* ſoit que vous travailliez ſur un ſujet connu, ſoit que vous en tentiez un nouveau, commencez par eſquiſſer la fable, & vous penſerez enſuite aux épiſodes ou circonſtances qui doivent l'étendre. Eſt-ce une Tragédie ? dites : une jeune Princeſſe eſt conduite ſur un autel pour y être immolée ; mais elle diſparoît tout-à-coup aux yeux des ſpectateurs, & elle eſt tranſportée dans un pays où la coutume eſt de ſacrifier les étrangers à la Déeſſe qu'on y adore. On la fait Prêtreſſe. Quelques années après, le frere de cette Princeſſe arrive dans ce pays : il eſt ſaiſi par les habitans ; & ſur le point d'être ſacrifié par les mains de ſa ſœur, il s'écrie : ce n'eſt donc

pas assez que ma sœur ait été sacrifiée : il faut que je le sois aussi : A ce mot il est reconnu & sauvé.

Mais pourquoi la Princesse avoit-elle été condamnée à mourir sur un autel ?

Pourquoi immole-t-on les étrangers dans la terre barbare où son frere la rencontre ?

Comment a-t-il été pris ?

Il vient pour obéir à un oracle. Et pourquoi cet oracle ?

Il est reconnu par sa sœur. Mais cette reconnoissance ne se pouvoit-elle faire autrement ?

Toutes ces choses sont hors du sujet. Il faut les suppléer dans la fable.

Le sujet appartient à tous. Mais le Poëte disposera du reste à sa fantaisie ; & celui qui aura rempli sa tâche de la maniere la plus simple & la plus nécessaire, aura le mieux réussi.

L'idée d'Aristote est propre à tous les genres dramatiques ; & voici comment j'en ai fait usage pour moi.

Un pere a deux enfans, un fils & une fille. La fille aime secrétement un jeune homme qui demeure dans la maison. Le fils est en-

têté d'une inconnue qu'il a vue dans ſon voiſinage. Il a tâché de la corrompre, mais inutilement. Il s'eſt déguiſé & établi à côté d'elle ſous un nom & ſous des habits empruntés. Il paſſe-là pour un homme du peuple, attaché à quelque profeſſion mécanique. Cenſé le jour à ſon travail, il ne voit celle qu'il aime que le ſoir. Mais le pere attentif à ce qui ſe paſſe dans ſa maiſon, apprend que ſon fils s'abſente toutes les nuits. Cette conduite qui annonce le déréglement, l'inquiete : il attend ſon fils.

C'eſt-là que la Piece commence.

Qu'arrive-t-il enſuite ? C'eſt que cette fille convient à ſon fils ; & que découvrant en même temps que ſa fille aime le jeune homme à qui il la deſtinoit, il la lui accorde, & qu'il conclut deux mariages contre le gré de ſon beau-frere, qui avoit d'autres vues.

Mais pourquoi la fille aime-t-elle ſecrétement ?

Pourquoi le jeune homme qu'elle aime eſt-il dans la maiſon ? Qu'y fait-il ? Qui eſt-il ?

Qui eſt cette inconnue dont le fils eſt épris ? Comment eſt-elle tombée dans l'état de pauvreté où elle eſt ?

D'où eſt-elle ? Née dans la Province, qu'eſt-ce qui l'a amenée à Paris ? Qu'eſt-ce qui l'y retient ?

Qu'eſt-ce que le beau-frere ?

D'où vient l'autorité qu'il a dans la maiſon du pere ?

Pourquoi s'oppoſe-t-il à des mariages qui conviennent au pere ?

Mais la ſcene ne pouvant ſe paſſer en deux endroits, comment la jeune inconnue entrera-t-elle dans la maiſon du pere ?

Comment le pere découvre-t-il la paſſion de ſa fille & du jeune homme qu'il a chez lui ?

Quelle raiſon a-t-il de diſſimuler ſes deſſeins ?

Comment arrive-t-il que la jeune inconnue lui convienne ?

Quels ſont les obſtacles que le beau-frere apporte à ſes vues ?

Comment le double mariage ſe fait-il malgré ces obſtacles ?

Combien de choſes qui demeurent indéterminées après que le Poëte a fait ſon eſquiſſe ! Mais voilà l'argument & le fond. C'eſt de là qu'il doit tirer la diviſion des

actes, le nombre des personnages, leurs caracteres & le sujet des scenes.

Je vois que cette esquisse me convient; parce que le pere, dont je me propose de faire sortir le caractere, sera très-malheureux. Il ne voudra point un mariage qui convient à son fils; sa fille lui paroîtra s'éloigner d'un mariage qu'il veut, & la défiance d'une délicatesse réciproque les empêchera l'un & l'autre de s'avouer leurs sentimens.

Le nombre de mes personnages sera décidé.

Je ne suis plus incertain sur leurs caracteres.

Le pere aura le caractere de son état. Il sera bon, vigilant, ferme & tendre. Placé dans la circonstance la plus difficile de sa vie, elle suffira pour déployer toute son ame.

Il faut que son fils soit violent. Plus une passion est déraisonnable, moins il faut qu'elle soit libre.

Sa maîtresse ne sera jamais assez aimable. J'en ai fait un enfant innocent, honnête & sensible.

Le beau-frere, qui est mon machiniste, homme d'une tête étroite & à préjugés, sera

dur, foible, méchant, importun, rusé; tracassier, le trouble de la maison, le fléau du pere & des enfans, & l'aversion de tout le monde.

Qu'est-ce que Germeuil? C'est le fils d'un ami du Pere de Famille, dont les affaires se sont dérangées, & qui a laissé cet enfant sans ressource. Le Pere de Famille l'a pris chez lui après la mort de son ami, & l'a fait élever comme son fils.

Cécile, persuadée que son pere ne lui accordera jamais cet homme pour époux, le tiendra à une grande distance d'elle, le traitera quelquefois avec dureté; & Germeuil, arrêté par cette conduite & par la crainte de manquer au Pere de Famille son bienfaiteur, se renfermera dans les bornes du respect; mais les apparences ne seront pas si bien gardées de part & d'autre, que la passion ne perce tantôt dans les discours, tantôt dans les actions, mais toujours d'une maniere incertaine & légere.

Germeuil sera donc d'un caractere ferme, tranquille, & un peu renfermé.

Et Cécile un composé de hauteur, de vivacité, de réserve & de sensibilité.

L'eſpece de diſſimulation qui contiendra ces amans, trompera auſſi le Pere de Famille. Détourné de ſes deſſeins par cette fauſſe antipathie, il n'oſera propoſer à ſa fille pour époux un homme qui ne laiſſe appercevoir aucun penchant pour elle, & qu'elle paroît avoir pris en averſion.

Le pere dira : n'eſt-ce pas aſſez de tourmenter mon fils en lui ôtant une femme qu'il aime, ſans aller encore perſécuter ma fille en lui propoſant pour époux un homme qu'elle n'aime pas ?

La fille dira : n'eſt-ce pas aſſez du chagrin que mon pere & mon oncle reſſentent de la paſſion de mon frere, ſans l'accroître encore par un aveu qui révolteroit tout le monde ?

Par ce moyen l'intrigue de la fille & de Germeuil ſera ſourde, ne nuira point à celle du fils & de ſa maîtreſſe, & ne ſervira qu'à augmenter l'humeur de l'oncle & le chagrin du pere.

J'aurai réuſſi au-delà de mes eſpérances, ſi je parviens à tellement intéreſſer ces deux perſonnes à la paſſion du fils, qu'ils ne puiſſent s'occuper de la leur. Leur penchant ne

partagera plus l'intérêt ; il rendra ſeulement leurs ſcenes plus piquantes.

J'ai voulu que le pere fût le perſonnage principal. L'eſquiſſe reſtoit la même ; mais tous les épiſodes changeoient, ſi j'avois choiſi pour mon héros, ou le fils, ou l'ami, ou l'oncle.

Si le Poëte a de l'imagination, & qu'il ſe repoſe ſur ſon eſquiſſe ; il la fécondera, il en verra ſortir une foule d'incidens, & il ne ſera plus embarraſſé que du choix.

Qu'il ſe rende difficile ſur ce point, lorſque ſon ſujet eſt ſérieux. On ne ſouffriroit pas aujourd'hui qu'un pere vînt avec une cloche de mulet mettre en fuite un pédant, ni qu'un mari ſe cachât ſous une table pour s'aſſurer par lui-même des diſcours que l'on tient à ſa femme. Ces moyens ſont de la Farce.

Si une jeune Princeſſe eſt conduite vers un autel ſur lequel on doit l'immoler, on ne voudra pas qu'un auſſi grand événement ne ſoit fondé que ſur l'erreur d'un meſſager qui ſuit un chemin, tandis que la Princeſſe & ſa mere s'avancent par un autre.

« La fatalité qui nous joue, n'attache-t-elle

» pas des révolutions plus importantes à des » causes plus légeres » ?

Il est vrai. Mais le Poëte ne doit pas l'imiter en cela. Il emploiera cet incident, s'il est donné par l'Histoire. Mais il ne l'inventera pas. Je jugerai ses moyens plus sévérement que la conduite des Dieux.

Qu'il soit scrupuleux dans le choix des incidens, & sobre dans leur usage ; qu'il les proportionne à l'importance de son sujet, & qu'il établisse entr'eux une liaison presque nécessaire.

« Plus les moyens par lesquels la volonté » des Dieux s'accomplira sur les hommes » seront obscurs & foibles, plus je serai » effrayé de leur sort.

J'en conviens. Mais il faut que je ne puisse douter que telle a été la volonté, non du Poëte, mais des Dieux.

La Tragédie demande de l'importance dans les moyens ; la Comédie de la finesse.

Un homme jaloux est-il incertain des sentimens de son ami : Térence laissera sur la scene un Dave qui écoutera les discours de celui-ci, & qui en fera le récit à son maître. Nos François voudront que leur Poëte en sache davantage.

Un vieillard, ſottement vain, changera ſon nom bourgeois d'Arnolphe en celui de Monſieur de la Souche, & cet expédient ingénieux fondera toute l'intrigue, & en amenera le dénouement d'une maniere ſimple & inattendue : alors ils s'écrieront, ah merveilles ! & ils auront raiſon. Mais ſi, ſans aucune vraiſemblance, & cinq ou ſix fois de ſuite, on leur montre cet Arnolphe devenu le confident de ſon rival & la dupe de ſa pupille, allant de Valere à Agnès, & retournant d'Agnès à Valere, ils diront : ce n'eſt pas un Drame que cela, c'eſt un Conte; & ſi vous n'avez pas tout l'eſprit, toute la gaieté, tout le génie de Moliere, ils vous accuſeront d'avoir manqué d'invention, & ils répéteront : c'eſt un Conte à dormir.

Si vous avez peu d'incidens, vous aurez peu de perſonnages. N'ayez point de perſonnages ſuperflus; & que des fils imperceptibles lient tous nos incidens.

Sur-tout ne tendez point de fils à faux : en m'occupant d'un embarras qui ne viendra point, vous égarerez mon attention.

Tel eſt, ſi je ne me trompe, l'effet du diſcours de Froſine dans l'*Avare*. Elle s'en-

gage à détourner l'Avare du deſſein d'épouſer Marianne par le moyen d'une Vicomteſſe de Baſſe-Bretagne dont elle ſe promet des merveilles, & le ſpectateur avec elle. Cependant la Piece finit ſans qu'on revoie ni Froſine, ni ſa Baſſe-Bretonne, qu'on attend toujours.

Quel ouvrage, qu'un plan contre lequel on n'auroit point d'objection! Y en a-t-il un? Plus il ſera compliqué, moins il ſera vrai. Mais on demande du plan d'une Comédie & du plan d'une Tragédie, quel eſt le plus difficile?

Il y a trois ordres de choſes. L'Hiſtoire, où le fait eſt donné; la Tragédie, où le Poëte ajoute à l'Hiſtoire ce qu'il imagine en pouvoir augmenter l'intérêt; la Comédie, où le Poëte invente tout.

D'où l'on peut conclure que le Poëte comique eſt le Poëte par excellence. C'eſt lui qui fait. Il eſt dans ſa ſphere ce que l'Être tout-puiſſant eſt dans la nature. C'eſt lui qui crée, qui tire du néant; avec cette différence, que nous n'entrevoyons dans la nature qu'un enchaînement d'effets dont les cauſes nous ſont inconnues, au lieu que la

marche du Drame n'eſt jamais obſcure ; & que, ſi le Poëte nous cache aſſez de ſes reſſorts pour nous piquer, il nous en laiſſe toujours appercevoir aſſez pour nous ſatisfaire.

« Mais la Comédie étant une imitation de
» la nature dans toutes ſes parties, le Poëte
» n'a-t-il pas un modele auquel il ſe doive
» conformer, même lorſqu'il forme ſon
» plan ?

Sans doute.

» Quel eſt donc ce modele » ?

Avant que de répondre, je demanderai : qu'eſt-ce qu'un plan ?

« Un plan, c'eſt une hiſtoire merveilleuſe
» diſtribuée ſelon les regles du genre dra-
» matique ; hiſtoire qui eſt en partie de l'in-
» vention du Poëte tragique, & toute en-
» tiere de l'invention du Poëte comique ».

Fort bien. Quel eſt donc le fondement de l'art dramatique ?

« L'art hiſtorique » ?

Rien n'eſt plus certain. On a comparé la Poéſie à la Peinture, & l'on a bien fait ; mais une comparaiſon plus utile & plus féconde en vérités, ç'auroit été celle de l'Hiſ-

toire à la Poésie. On se seroit ainsi formé des notions exactes du vrai, du vraisemblable & du possible; & l'on eût fixé l'idée nette & précise du merveilleux, terme commun à tous les genres de poésie, & que peu de Poëtes sont en état de bien définir.

Tous les événemens historiques ne sont pas propres à faire des Tragédies, ni tous les événemens domestiques à fournir des sujets de Comédie. Les Anciens renfermoient le genre tragique dans les familles d'Alcméon, d'Œdipe, d'Oreste, de Méléagre, de Thyeste, de Télephe & d'Hercule.

Horace ne veut pas qu'on mette sur la scene un personnage qui arrache un enfant tout vivant des entrailles d'une Lamie. Si on lui montre quelque chose de semblable, il n'en pourra ni croire la possibilité, ni supporter la vue. Mais où est le terme où l'absurdité des événemens cesse, & où la vraisemblance commence? Comment le Poëte sentira-t-il ce qu'il peut oser?

Il arrive quelquefois à l'ordre naturel des choses d'enchaîner des incidens extraordinaires. C'est le même ordre qui distingue

le merveilleux du miraculeux. Les cas rares ſont merveilleux. Les cas naturellement impoſſibles, ſont miraculeux. L'art Dramatique rejette les miracles.

Si la nature ne combinoit jamais des événemens d'une maniere extraordinaire, tout ce que le Poëte imagineroit au-delà de la ſimple & froide uniformité des choſes communes, ſeroit incroyable. Mais il n'en eſt pas ainſi. Que fait donc le Poëte ? Ou il s'empare de ces combinaiſons extraordinaires, ou il en imagine de ſemblables. Mais au lieu que la liaiſon des événemens nous échappe ſouvent dans la nature, & que, faute de connoître l'enſemble des choſes, nous ne voyons qu'une concomitance fatale dans les faits ; le Poëte veut lui qu'il regne dans toute la texture de ſon ouvrage une liaiſon apparente & ſenſible ; en ſorte qu'il eſt moins vrai & plus vraiſemblable que l'Hiſtorien.

« Mais puiſqu'il ſuffit de la ſeule coexiſ» tence des événemens pour fonder le mer» veilleux dans l'Hiſtoire, pourquoi le Poëte » ne s'en contenteroit-il pas ? »

Il s'en contente auſſi quelquefois, ſur-

tout le Poëte tragique. Mais la supposition d'incidens simultanés n'est pas aussi permise au Poëte comique.

« Et la raison ?

C'est que la portion connue que le Poëte tragique emprunte de l'Histoire, fait adopter ce qui est d'imagination, comme s'il étoit historique. Les choses qu'il invente reçoivent de la vraisemblance par celles qui lui sont données. Mais rien n'est donné au Poëte comique : il lui est donc moins permis de s'appuyer sur la simultanéité des événemens. D'ailleurs, la fatalité ou la volonté des dieux, qui effraye si fort les hommes, de qui la destinée se trouve abandonnée à des êtres supérieurs auxquels ils ne peuvent se soustraire, dont la main les suit & les atteint au moment où ils sont dans la sécurité la plus entiere, est plus nécessaire à la Tragédie. S'il y a quelque chose de touchant, c'est le spectacle d'un homme rendu coupable & malheureux malgré lui.

Il faut que les hommes fassent dans la Comédie, le rôle que font les dieux dans la Tragédie. La fatalité & la méchanceté,

voilà dans l'un & l'autre genre les bases de l'intérêt dramatique.

« Qu'est-ce donc que le vernis roma-
» nesque qu'on reproche à quelques-unes
» de nos Pieces ? »

Un ouvrage sera romanesque, si le merveilleux naît de la simultanéité des événemens ; si l'on y voit les dieux ou les hommes trop méchans, ou trop bons ; si les choses & les caracteres y different trop de ce que l'expérience ou l'Histoire nous les montre ; & sur-tout si l'enchaînement des événemens y est trop extraordinaire & trop compliqué.

D'où l'on peut conclure que le Roman dont on ne pourra faire un bon Drame, ne sera pas mauvais pour cela ; mais qu'il n'y a point de bon Drame dont on ne puisse faire un excellent Roman. C'est par les regles que ces deux genres de Poésie different.

L'illusion est leur but commun : mais d'où dépend l'illusion ? Des circonstances. Ce sont les circonstances qui la rendent plus ou moins difficile à produire.

Me permettra-t-on de parler un moment

la Langue des Géometres ? On ſait ce qu'ils appellent une équation. L'illuſion eſt ſeule d'un côté. C'eſt une quantité conſtante qui eſt égale à une ſomme de termes, les uns poſitifs, les autres négatifs, dont le nombre & la combinaiſon peuvent varier ſans fin, mais dont la valeur totale eſt toujours la même. Les termes poſitifs repréſentent les circonſtances communes ; & les négatifs, les circonſtances extraordinaires. Il faut qu'elles ſe rachetent les unes par les autres.

L'illuſion n'eſt pas volontaire. Celui qui diroit, je veux me faire illuſion, reſſembleroit à celui qui diroit : j'ai une expérience des choſes de la vie à laquelle je ne ferai aucune attention.

Quand je dis que l'illuſion eſt une quantité conſtante, c'eſt dans un homme qui juge de différentes productions, & non dans des hommes différens. Il n'y a peut-être pas ſur toute la ſurface de la terre deux individus qui ayent la même meſure de la certitude, & cependant le Poëte eſt condamné à faire illuſion également à tous. Le Poëte ſe joue de la raiſon & de l'expérience de l'homme

instruit, comme une gouvernante se joue de l'imbécillité d'un enfant. Un bon Poëme est un conte digne d'être fait à des hommes sensés.

Le Romancier a le temps & l'espace qui manque au Poëte dramatique ; à mérite égal, j'estimerai donc moins un Roman qu'une piece de théâtre. D'ailleurs, il n'y a point de difficulté que le premier ne puisse esquiver. Il dira : « La vapeur du sommeil ne » coule pas plus doucement dans les yeux » appesantis & dans les membres fatigués » d'un homme abattu, que les paroles flat- » teuses de la Déesse ; mais elle sentoit tou- » jours je ne sais quoi qui repoussoit ses » efforts & qui se jouoit de ses charmes.... » Mentor, immobile dans ses sages conseils, » se laissoit presser ; quelquefois même il » laissoit espérer qu'elle l'embarrasseroit par » ses questions ; mais au moment où elle » croyoit satisfaire sa curiosité, ses espé- » rances s'évanouissoient. Ce qu'elle imagi- » noit tenir lui échappoit tout-à-coup, & » une réponse courte la replongeoit dans » les incertitudes».... Et voilà le Roman- cier hors d'affaire. Mais quelque difficulté

qu'il y eût à faire cet entretien, il eût fallu ou que le Poëte dramatique renversât son plan, ou qu'il le surmontât. Quelle différence de peindre un effet, ou de le produire !

Les Anciens ont eu des Tragédies où tout étoit de l'invention du Poëte. L'Histoire n'offroit pas même les noms des personnages. Et qu'importe, si le Poëte n'excede pas la vraie mesure du merveilleux ?

Ce qu'il y a d'historique dans un Drame est connu d'assez peu de personnes ; si cependant le Poëme est bien fait, il intéresse également tout le monde, plus peut-être le spectateur ignorant, que le spectateur instruit. Tout est d'une égale vérité pour celui-là, au lieu que les épisodes ne sont que vraisemblables pour celui-ci. Ce sont des mensonges mêlés à des vérités avec tant d'art, qu'il n'éprouve aucune répugnance à les recevoir.

La Tragédie domestique auroit la difficulté de deux genres ; l'effet de la Tragédie héroïque à produire, & tout le plan à former d'invention, ainsi que dans la Comédie.

Je me suis demandé quelquefois si la Tra-

gédie domestique se pouvoit écrire en vers ; & sans trop savoir pourquoi, je me suis répondu que non. Cependant la Comédie ordinaire s'écrit en vers ; la Tragédie héroïque s'écrit en vers. Que ne peut-on pas écrire en vers ? Ce genre exigeroit-il un style particulier dont je n'ai pas la notion ? ou la vérité du sujet & la violence de l'intérêt rejetteroient-elles un langage symétrisé ? La condition des personnages seroit-elle trop voisine de la nôtre, pour admettre une harmonie réguliere ?

Résumons. Si l'on mettoit en vers l'Histoire de Charles XII, elle n'en seroit pas moins une histoire. Si l'on mettoit la Henriade en prose, elle n'en seroit pas moins un Poëme. Mais l'Historien a écrit ce qui est arrivé, purement & simplement ; ce qui ne fait pas toujours sortir les caracteres autant qu'ils pourroient, ce qui n'émeut ni n'intéresse pas autant qu'il est possible d'émouvoir & d'intéresser. Le Poëte eût écrit tout ce qui lui auroit semblé devoir affecter le plus. Il eût imaginé des événemens. Il eût feint des discours. Il eût chargé l'histoire. Le point important pour lui eût été

d'être

d'être merveilleux sans cesser d'être vraisemblable : ce qu'il eût obtenu, en se conformant à l'ordre de la nature, lorsqu'elle se plaît à combiner des incidens extraordinaires, & à sauver les incidens extraordinaires par des circonstances communes.

Voilà la fonction du Poëte. Quelle différence entre le versificateur & lui! Cependant ne croyez pas que je méprise le premier : son talent est rare. Mais si vous faites du versificateur un Apollon, le Poëte sera pour moi un Hercule. Or, supposez une lyre à la main d'Hercule, & vous n'en ferez pas un Apollon. Appuyez un Apollon sur une massue; jetez sur ses épaules la peau du lion de Nemée, & vous n'en ferez pas un Hercule.

D'où l'on voit qu'une Tragédie en prose est tout autant un Poëme qu'une Tragédie en vers ; qu'il en est de même de la Comédie & du Roman : mais que le but de la poésie est plus général que celui de l'Histoire. On lit dans l'Histoire ce qu'un homme du caractere d'Henri IV a fait & souffert. Mais combien de circonstances possibles où il eût agi & souffert d'une maniere confor-

me à son caractere, plus merveilleuse, que l'Histoire n'offre pas, mais que la Poésie imagine.

L'imagination, voilà la qualité sans laquelle on n'est ni un Poëte, ni un Philosophe, ni un homme d'esprit, ni un être raisonnable, ni un homme.

« Qu'est-ce donc que l'imagination, me » direz-vous » ?

O mon ami, quel piege vous tendez à celui qui s'est proposé de vous entretenir de l'art dramatique ! S'il se met à philosopher, adieu son objet.

L'imagination est la faculté de se rappeller des images. Un homme entiérement privé de cette faculté, seroit un stupide dont toutes les fonctions intellectuelles se réduiroient à produire les sons qu'il auroit appris à combiner dans l'enfance, & à les appliquer machinalement aux circonstances de la vie.

C'est la triste condition du peuple, & quelquefois du Philosophe. Lorsque la rapidité de la conversation entraîne celui-ci & ne lui laisse pas le temps de descendre des mots aux images, que fait-il autre chose, si ce n'est de se rappeller des sons & de les

produire combinés dans un certain ordre ? O combien l'homme qui penſe le plus eſt encore automate !

Mais quel eſt le moment où il ceſſe d'exercer ſa mémoire, & où il commence à appliquer ſon imagination ? C'eſt celui où de queſtions en queſtions, vous le forcez d'imaginer, c'eſt-à-dire, de paſſer de ſons abſtraits & généraux, à des ſons moins abſtraits & moins généraux, juſqu'à ce qu'il ſoit arrivé à quelque repréſentation ſenſible, le dernier terme & le repos de ſa raiſon. Alors, que devient-il ? Peintre ou Poëte.

Demandez-lui, par exemple : qu'eſt-ce que la Juſtice ? & vous ſerez convaincu qu'il ne s'entendra lui-même, que quand la connoiſſance ſe portant de ſon ame vers les objets, par le même chemin qu'elle y eſt venue, il imaginera deux hommes conduits par la faim vers un arbre chargé de fruits ; l'un monté ſur l'arbre & cueillant, & l'autre s'emparant, par la violence, du fruit que le premier a cueilli. Alors il vous fera remarquer les mouvemens qui ſe manifeſteront en eux ; les ſignes du reſſentiment d'un côté, les ſymptômes de la crainte de l'autre ; ce-

lui-là se tenant pour offensé, & l'autre se chargeant lui-même du titre odieux d'offenseur.

Si vous faites la même question à un autre, sa derniere réponse se résoudra en un autre tableau. Autant de têtes, autant de tableaux différens peut-être, mais tous représenteront deux hommes éprouvant dans un même instant des impressions contraires, produisant des mouvemens opposés, ou poussant des cris inarticulés & sauvages, qui, rendus avec le temps dans la langue de l'homme policé, signifient & signifieront éternellement, Justice, Injustice.

C'est par un toucher qui se diversifie dans la nature animée en une infinité de manieres & de degrés, & qui s'appelle dans l'homme voir, entendre, flairer, goûter & sentir, qu'il reçoit des impressions qui se conservent dans ses organes, qu'il distingue ensuite par des mots, & qu'il se rappelle ou par ces mots mêmes, ou par des images.

Se rappeller une suite nécessaire d'images telles qu'elles se succedent dans la nature; c'est raisonner d'après les faits. Se rappeller une suite d'images comme elles se succéde-

roient néceſſairement dans la nature, tel ou tel phénomene étant donné, c'eſt raiſonner d'après une hypotheſe, ou feindre; c'eſt être Philoſophe ou Poëte, ſelon le but qu'on ſe propoſe.

Et le Poëte qui feint, & le Philoſophe qui raiſonne, ſont également, & dans le même ſens, conſéquens ou inconſéquens. Car être conſéquent, ou avoir l'expérience de l'enchaînement néceſſaire des phénomenes, c'eſt la même choſe.

En voilà, ce me ſemble, aſſez pour montrer l'analogie de la vérité & de la fiction, caractériſer le Poëte & le Philoſophe, & relever le mérite du Poëte, ſur-tout épique ou dramatique. Il a reçu de la nature, dans un degré ſupérieur, la qualité qui diſtingue l'homme de génie de l'homme ordinaire, & celui-ci du ſtupide; l'imagination, ſans laquelle le diſcours ſe réduit à l'habitude méchanique d'appliquer les ſons combinés.

Mais le Poëte ne peut s'abandonner à toute la fougue de ſon imagination; il eſt des bornes qui lui ſont preſcrites. Il a le modele de ſa conduite dans les cas rares de l'ordre général des choſes. Voilà ſa regle.

Plus ces cas seront rares & singuliers, plus il lui faudra d'art, de temps, d'espace & de circonstances communes pour en compenser le merveilleux & fonder l'illusion.

Si le fait historique n'est pas assez merveilleux, il le fortifiera par des incidens extraordinaires : s'il l'est trop, il l'affoiblira par des incidens communs.

Ce n'est pas assez, ô Poëte comique, d'avoir dit dans votre esquisse : je veux que ce jeune homme ne soit que foiblement attaché à cette courtisane ; qu'il la quitte ; qu'il se marie ; qu'il ne manque pas de goût pour sa femme ; que cette femme soit aimable, & que son époux se promette une vie supportable avec elle ; je veux encore qu'il couche à côté d'elle pendant deux mois sans en approcher, & cependant qu'elle se trouve grosse. Je veux une belle-mere qui soit folle de sa bru. J'ai besoin d'une courtisane qui ait des sentimens. Je ne puis me passer d'un viol, & je veux qu'il se soit fait dans la rue, par un jeune homme ivre. Fort bien ; courage. Entassez, entassez circonstances bizarres sur circonstances bizarres : j'y consens. Votre fable sera merveilleuse, sans contredit.

Mais n'oubliez pas que vous aurez à racheter tout ce merveilleux par une multitude d'incidens communs qui le sauvent & qui m'en imposent.

L'art poétique seroit donc bien avancé, si le traité de la certitude historique étoit fait. Les mêmes principes s'appliqueroient au Conte, au Roman, à l'Opéra, à la Farce, à toutes les sortes de Poëmes sans en excepter la Fable.

Si un peuple étoit persuadé, comme d'un point fondamental de sa croyance, que les animaux parloient autrefois, la Fable auroit chez ce peuple un degré de vraisemblance qu'elle ne peut avoir parmi nous.

Lorsque le Poëte aura formé son plan, en donnant à son esquisse l'étendue convenable, & que son Drame sera distribué par actes & par scenes, qu'il travaille; qu'il commence par la premiere scene, & qu'il finisse par la derniere. Il se trompe, s'il croit pouvoir impunément s'abandonner à son caprice, sauter d'un endroit à un autre, & se porter par-tout où son génie l'appellera. Il ne sait pas la peine qu'il se prépare, s'il veut que son ouvrage soit un. Combien d'idées

déplacées qu'il arrachera d'un endroit pour les insérer dans un autre ! L'objet de sa scene aura beau être déterminé, il le manquera.

Les scenes ont une influence les unes sur les autres, qu'il ne sentira pas. Ici il sera diffus, là trop court ; tantôt froid, tantôt trop passionné. Le désordre de sa maniere de faire se répandra sur toute sa composition, &c, quelque soin qu'il se donne ; il en restera toujours des traces.

Avant que de passer d'une scene à celle qui suit, on ne peut trop se remplir de celles qui précedent.

« Voilà une maniere de travailler bien » sévere ».

Il est vrai.

« Que fera le Poëte, si, au commencement de son Poëme, c'est la fin qui l'inspire » ?

Qu'il se repose.

« Mais plein de ce morceau, il l'eût » exécuté de génie ».

S'il a du génie, qu'il n'appréhende rien. Les idées qu'il craint de perdre reviendront. Elles reviendront fortifiées d'un cortege

d'autres qui naîtront de ce qu'il aura fait, & qui donneront à la ſcene plus de chaleur, plus de couleur & plus de liaiſon avec le tout. Tout ce qu'il pourra dire, il le dira. Et croyez-vous qu'il en ſoit ainſi, s'il marche par bonds & par ſauts ?

Ce n'eſt pas ainſi que j'ai cru devoir travailler, convaincu que ma maniere étoit la plus ſûre & la plus aiſée.

Le *Pere de Famille* a cinquante-trois ſcenes. La premiere a été écrite la premiere ; la derniere a été écrite la derniere ; & ſans un enchaînement de circonſtances ſingulieres qui m'ont rendu la vie pénible & le travail rebutant, cette occupation n'eût été pour moi qu'un amuſement de quelques ſemaines. Mais comment ſe métamorphoſer en différens caracteres, lorſque le chagrin nous attache à nous-mêmes ? Comment s'oublier, lorſque l'ennui nous rappelle à notre exiſtence ? Comment échauffer, éclairer les autres, lorſque la lampe de l'enthouſiaſme eſt éteinte, & que la flamme du génie ne luit plus ſur le front ?

Que d'efforts n'a-t-on pas faits pour m'étouffer en naiſſant ? Après la perſécution

du *Fils Naturel*, croyez-vous, ô mon ami, que je dusse être tenté de m'occuper du *Pere de Famille?* Le voilà cependant. Vous avez exigé que j'achevasse cet ouvrage, & je n'ai pu vous refuser cette satisfaction. En revanche, permettez-moi de dire un mot de ce *Fils Naturel*, si méchamment persécuté.

Charles Goldoni a écrit en Italien une Comédie, ou plutôt une Farce en trois actes, qu'il a intitulée, l'*Ami sincere*. C'est un tissu des caracteres de l'*Ami vrai* & de l'*Avare* de Moliere. La cassette & le vol y sont; & la moitié des scenes se passent dans la maison d'un pere avare.

Je laissai là toute cette portion de l'intrigue; car je n'ai dans le *Fils naturel* ni avare, ni pere, ni vol, ni cassette.

Je crus que l'on pouvoit faire quelque chose de supportable de l'autre portion, & je m'en emparai comme d'un bien qui m'eût appartenu. Goldoni n'avoit pas été plus scrupuleux. Il s'étoit emparé de l'*Avare*, sans que personne se fût avisé de le trouver mauvais; & l'on n'avoit point imaginé parmi nous d'accuser Moliere ou

Corneille de plagiat, pour avoir emprunté tacitement l'idée de quelque Piece, ou d'un Auteur Italien, ou du Théâtre Espagnol.

Quoi qu'il en soit, de cette portion d'une Farce en trois actes, j'en fis la Comédie du *Fils Naturel* en cinq; & mon dessein n'étant pas de donner cet ouvrage au Théâtre, j'y joignis quelques idées que j'avois sur la Poëtique, la Musique, la Déclamation & la Patomime; & je formai du tout une espece de Roman que j'intitulai, *le Fils Naturel* ou *les Epreuves de la vertu*, avec l'histoire véritable de la Piece.

Sans la supposition que l'aventure du *Fils Naturel* étoit réelle, que devenoient l'illusion de ce Roman & toutes les observations répandues dans les entretiens, sur la différence qu'il y a entre un fait vrai & un fait imaginé, des personnages réels & des personnages fictifs, des discours tenus & des discours supposés; en un mot, toute la Poëtique où la vérité est mise sans cesse en parallele avec la fiction?

Mais comparons un peu plus rigoureusement l'*Ami vrai* du Poëte Italien, avec le *Fils Naturel*.

Quelles ſont les parties principales d'un Drame ? L'intrigue, les caractères & les détails.

La naiſſance illégitime de Dorval eſt la baſe du *Fils Naturel*. Sans cette circonſtance, la fuite de ſon pere aux Iles reſte ſans fondement. Dorval ne peut ignorer qu'il a une ſœur, & qu'il vit à côté d'elle. Il n'en deviendra pas amoureux. Il ne ſera plus le rival de ſon ami. Il faut que Dorval ſoit riche; & ſon pere n'aura plus aucune raiſon de l'enrichir. Que ſignifie la crainte qu'il a de s'ouvrir à Conſtance ? La ſcene d'André n'a plus lieu. Plus de pere qui revienne des Iles, qui ſoit pris dans la traverſée & qui dénoue. Plus d'intrigue. Plus de Piece.

Or, y a-t-il dans l'*Ami ſincere* aucune de ces choſes ſans leſquelles le *Fils Naturel* ne peut ſubſiſter ? Aucune. Voilà pour l'intrigue.

Venons aux caractères. Y a-t-il un amant violent tel que Clairville ? Non. Y a-t-il une fille ingénue telle que Roſalie ? Non. Y a-t-il une femme qui ait l'ame & l'élévation des ſentimens de Conſtance ? Non. Y a-t-il un

homme du caractere sombre & farouche de Dorval ? Non. Il n'y a donc dans l'*Ami vrai* aucun de mes caracteres ? Aucun, sans en excepter André. Passons aux détails.

Dois-je au Poëte étranger une seule idée qu'on puisse citer ? Pas une.

Qu'est-ce que sa Piece ? Une Farce. Est-ce une Farce que le *Fils Naturel* ? Je ne le crois pas.

Je puis donc avancer :

Que celui qui dit que le genre dans lequel j'ai écrit le *Fils Naturel*, est le même que le genre dans lequel Goldoni a écrit l'*Ami vrai*, dit un mensonge :

Que celui qui dit que mes caracteres & ceux de Goldoni ont la moindre ressemblance, dit un mensonge :

Que celui qui dit qu'il y a dans les détails un mot important qu'on ait transporté de l'*Ami vrai* dans le *Fils Naturel*, dit un mensonge :

Que celui qui dit que la conduite du *Fils Naturel* ne differe point de celle de l'*Ami vrai*, dit un mensonge.

Cet Auteur a écrit une soixantaine de pieces. Si quelqu'un se sent porté à ce

genre de travail, je l'invite à choisir parmi celles qui restent, & à en composer un ouvrage qui puisse nous plaire.

Je voudrois bien qu'on eût une douzaine de pareils larcins à me reprocher; & je ne sais si le *Pere de Famille* aura gagné quelque chose à m'appartenir en entier.

Au reste, puisqu'on n'a pas dédaigné de m'adresser les mêmes reproches que certaines gens faisoient autrefois à Térence, je renverrai mes censeurs aux prologues de ce Poëte. Qu'ils lisent, pendant que je m'occuperai dans mes heures de délassement à écrire quelque Piece nouvelle. Comme mes vues sont droites & pures, je me consolerai facilement de leur méchanceté, si je puis réussir encore à attendrir les honnêtes gens.

La nature m'a donné le goût de la simplicité, & je tâche de le perfectionner par la lecture des Anciens. Voilà mon secret. Celui qui liroit Homere avec un peu de génie, y découvriroit bien plus surement la source où je puise.

O mon ami, que la simplicité est belle!

Que nous avons mal fait de nous en éloigner !

Voulez-vous entendre ce que la douleur inſpire à un pere qui vient de perdre ſon fils ? Ecoutez Priam.

Eloignez-vous, mes amis, laiſſez-moi ſeul ; votre conſolation m'importune.... J'irai ſur les vaiſſeaux des Grecs : oui, j'irai. Je verrai cet homme terrible, je le ſupplierai. Peut-être il aura pitié de mes ans ; il reſpectera ma vieilleſſe.... Il a un pere âgé comme moi.... Hélas ! ce pere l'a mis au monde pour la honte & le déſaſtre de cette Ville !.... Quels maux ne nous a-t-il pas fait à tous ? Mais à qui en a-t-il fait autant qu'à moi ? Combien ne m'a-t-il pas ravi d'enfans, & dans la fleur de leur jeuneſſe !.... Tous m'étoient chers.... Je les ai tous pleurés. Mais c'eſt la perte de ce dernier qui m'eſt ſurtout cruelle ; j'en porterai la douleur juſqu'aux enfers... Eh! pourquoi n'eſt-il pas mort entre mes bras ?.... Nous nous ſerions raſſaſiés de pleurs ſur lui, moi & la mere malheureuſe qui lui donna la vie.

Voulez-vous ſavoir quels ſont les vrais diſcours d'un pere ſuppliant aux genoux du meurtrier de ſon fils ? Ecoutez le même Priam aux genoux d'Achille.

Achille, ressouvenez-vous de votre pere ; il est du même âge que moi, & nous gémissons tous les deux sous le poids des années.... Hélas ! peut-être est-il pressé par des voisins ennemis, sans avoir à côté de lui personne qui puisse éloigner le péril qui le menace.... Mais, s'il a entendu dire que vous vivez, son cœur s'ouvre à l'espérance & à la joie, & il passe les jours dans l'attente du moment où il reverra son fils.... Quelle différence de son sort au mien !.... J'avois des enfans, & je suis comme si je les avois tous perdus.... De cinquante que je comptois autour de moi, lorsque les Grecs sont arrivés, il ne m'en restoit qu'un qui pût nous défendre, & il vient de périr par vos mains, sous les murs de cette Ville.... Rendez-moi son corps ! recevez mes présens ; respectez les Dieux ; rappellez-vous votre pere & ayez pitié de moi.... Voyez où j'en suis réduit.... Fut-il un Monarque plus humilié ; un homme plus à plaindre ? Je suis à vos pieds, & je baise vos mains teintes du sang de mon fils.

Ainsi parla Priam : & le fils de Pélée sentit, au souvenir de son pere, la pitié s'émouvoir au fond de son cœur. Il releva le vieillard, & le repoussant doucement, il l'écarta de lui.

Qu'eſt-ce qu'il y a là-dedans ? Point d'eſprit; mais des choſes d'une vérité ſi grande, qu'on ſe perſuaderoit preſque qu'on les auroit trouvées comme Homere. Pour nous, qui connoiſſons un peu la difficulté & le mérite d'être ſimple, liſons ces morceaux; liſons-les bien, & puis prenons tous nos papiers & les jetons au feu. Le génie ſe ſent, mais il ne s'imite point.

Dans les Pieces compliquées, l'intérêt eſt plus l'effet du plan que des diſcours; c'eſt au contraire plus l'effet des diſcours que du plan dans les Pieces ſimples. Mais à qui doit-on rapporter l'intérêt ? Eſt-ce aux perſonnages ? Eſt-ce aux ſpectateurs ?

Les ſpectateurs ne ſont que des témoins ignorés de la choſe.

« Ce ſont donc les perſonnages qu'il faut » avoir en vue » ?

Je le crois. Qu'ils forment le nœud ſans s'en appercevoir; que tout ſoit impénétrable pour eux; qu'ils s'avancent au dénouement ſans s'en douter. S'ils ſont dans l'agitation, il faudra bien que je ſuive & que j'éprouve les mêmes mouvemens.

Je ſuis ſi loin de penſer avec la plupart de

ceux qui ont écrit de l'Art dramatique, qu'il faille dérober au spectateur le dénouement, que je ne croirois pas me proposer une tâche fort au-dessus de mes forces, si j'entreprenois un Drame où le dénouement seroit annoncé dès la premiere scene, & où je ferois sortir l'intérêt le plus violent de cette circonstance même.

Tout doit être clair pour le spectateur. Confident de chaque personnage, instruit de ce qui s'est passé & de ce qui se passe; il y a cent momens où l'on n'a rien de mieux à faire que de lui déclarer nettement ce qui se passera.

O faiseurs de regles générales, que vous ne connoissez guere l'Art, & que vous avez peu de ce génie qui a produit les modeles sur lesquels vous avez établi ces regles, qu'il est le maître d'enfreindre quand il lui plaît.

On trouvera dans mes idées tant de paradoxes qu'on voudra; mais je persisterai à croire que, pour une occasion où il est à propos de cacher au spectateur un incident important, avant qu'il ait lieu, il y en a plusieurs où l'intérêt demande le contraire.

Le Poëte me ménage, par le secret, un

inſtant de ſurpriſe ; il m'eût expoſé par la confidence à une longue inquiétude.

Je ne plaindrai qu'un inſtant celui qui ſera frappé & accablé dans un inſtant. Mais que deviens-je, ſi le coup ſe fait attendre, ſi je vois l'orage ſe former ſur ma tête ou ſur celle d'un autre, & y demeurer long-temps ſuſpendu ?

Luſignan ignore qu'il va retrouver ſes enfans ; le ſpectateur l'ignore auſſi. Zaïre & Néreſtan ignorent qu'ils ſont frere & ſœur ; le ſpectateur l'ignore auſſi. Mais, quelque pathétique que ſoit cette reconnoiſſance, je ſuis sûr que l'effet en eût été beaucoup plus grand encore, ſi le ſpectateur eût été prévenu. Que ne me ſerois-je pas dit à moi-même, à l'approche de ces quatre perſonnages ? Avec quelle attention & quel trouble n'aurois-je pas écouté chaque mot qui ſeroit ſorti de leur bouche ? A quelle gêne le Poëte ne m'auroit-il pas mis ? Mes larmes ne coulent qu'au moment de la reconnoiſſance ; elles auroient coulé long-temps auparavant.

Quelle différence d'intérêt entre cette ſituation où je ne ſuis pas du ſecret, & celle où je ſais tout, & où je vois Oroſmane un

poignard à la main attendre Zaïre, & cette infortunée s'avancer vers le coup? Quels mouvemens le spectateur n'eût-il pas éprouvés, s'il eût été libre au Poëte de tirer de cet instant tout l'effet qu'il pouvoit produire; & si notre scene, qui s'oppose aux plus grands effets, lui eût permis de faire entendre dans les ténebres la voix de Zaïre, & de me la montrer de plus loin?

Dans Iphigénie en Tauride, le spectateur connoît l'état des personnages; supprimez cette circonstance, & voyez si vous ajouterez ou si vous ôterez à l'intérêt.

Si j'ignore que Néron écoute l'entretien de Britannicus & de Junie, je n'éprouve plus la terreur.

Lorsque Lusignan & ses enfans se sont reconnus, en deviennent-ils moins intéressans? Nullement. Qu'est-ce qui soutient & fortifie l'intérêt? C'est ce que le Sultan ne sait pas, & ce dont le spectateur est instruit.

Que tous les personnages s'ignorent, si vous le voulez; mais que le spectateur les connoisse tous.

J'oserois presque assurer qu'un sujet où les réticences sont nécessaires, est un sujet in-

grat, & qu'un plan où l'on y a recours, eſt moins bon que ſi l'on eût pu s'en paſſer. On n'en tirera rien de bien énergique. On s'aſſujettira à des préparations toujours trop obſcures ou trop claires. Le Poëme deviendra un tiſſu de petites fineſſes, à l'aide deſquelles on ne produira que de petites ſurpriſes. Mais tout ce qui concerne les perſonnages eſt-il connu : j'entrevois dans cette ſuppoſition la ſource des mouvemens les plus violens. Le Poëte Grec qui différa juſqu'à la derniere ſcene la reconnoiſſance d'Oreſte & d'Iphigénie, fut un homme de génie. Oreſte eſt appuyé ſur l'autel. Sa ſœur a le couteau ſacré levé ſur ſon ſein. Oreſte, prêt à périr, s'écrie : *N'étoit-ce pas aſſez que la ſœur fût immolée ? Falloit-il que le frere le fût auſſi ?* Voilà le moment que le Poëte m'a fait attendre pendant cinq actes.

« Dans quelque Drame que ce ſoit, le » nœud eſt connu ; il ſe forme en préſence » du ſpectateur. Souvent le titre ſeul d'une » Tragédie en annonce le dénouement. » C'eſt un fait donné par l'Hiſtoire. C'eſt » la mort de Céſar ; c'eſt le ſacrifice d'Iphi- » génie. Mais il n'en eſt pas ainſi dans la » Comédie ».

Pourquoi donc ? Le Poëte n'eſt-il pas le maître de me révéler de ſon ſujet ce qu'il juge à propos ? Pour moi, je me ſerois beaucoup applaudi, ſi dans le *Pere de Famille* (qui n'eût plus été *Pere de Famille*, mais une piece d'un autre nom,) j'avois pu ramaſſer toute la perſécution du Commandeur ſur Sophie. L'intérêt ne ſe ſeroit-il pas accru, par la connoiſſance que cette jeune fille dont il parloit ſi mal, qu'il pourſuivoit ſi vivement, qu'il vouloit faire enfermer, étoit ſa propre niece ? Avec quelle impatience n'auroit-on pas attendu l'inſtant de la reconnoiſſance, qui ne produit dans ma piece qu'une ſurpriſe paſſagére ? C'eût été celui du triomphe d'une infortunée à laquelle on eût pris le plus grand intérêt, & de la confuſion d'un homme dur qu'on n'aimoit pas.

Pourquoi l'arrivée de Pamphile n'eſt-elle, dans l'Hécyre, qu'un incident ordinaire ? C'eſt que le ſpectateur ignore que ſa femme eſt groſſe, qu'elle ne l'eſt pas de lui, & que le moment de ſon retour eſt préciſément celui des couches de ſa femme.

Pourquoi certains monologues ont-ils de ſi grands effets ? C'eſt qu'ils m'inſtruiſent des

desseins secrets d'un personnage, & que cette confidence me saisit à l'instant, de crainte ou d'espérance.

Si l'état des personnages est inconnu, le spectateur ne pourra prendre à l'action plus d'intérêt que les personnages. Mais l'intérêt doublera pour que le spectateur, s'il est assez instruit, & qu'il sente que les actions & les discours seroient biens différens, si les personnages se connoissoient. C'est ainsi que vous produirez en moi une attente violente de ce qu'ils deviendront, lorsqu'ils pourront comparer ce qu'ils sont avec ce qu'ils ont fait ou voulu faire.

Que le spectateur soit instruit de tout, & que les personnages s'ignorent, s'il se peut; que, satisfait de ce qui est présent, je souhaite vivement ce qui va suivre; qu'un personnage m'en fasse désirer un autre; qu'un incident me hâte vers l'incident qui lui est lié; que les scenes soient rapides; qu'elles ne contiennent que des choses essentielles à l'action, & je serai intéressé.

Au reste, plus je réfléchis sur l'Art dramatique, plus j'entre en humeur contre ceux qui en ont écrit. C'est un tissu de lois parti-

culieres dont on a fait des préceptes généraux. On a vu certains incidens produire de grands effets, & aussi-tôt on a imposé au Poëte la nécessité des mêmes moyens pour obtenir les mêmes effets; tandis qu'en y regardant de plus près, ils auroient apperçu de plus grands effets encore à produire par des moyens tout contraires. C'est ainsi que l'Art est surchargé de regles, & que les Auteurs, en s'y assujettissant servilement, se sont quelquefois donné beaucoup de peine pour faire moins bien.

Si l'on avoit conçu que, quoiqu'un ouvrage dramatique ait été fait pour être représenté, il falloit cependant que l'Auteur & l'Acteur oubliassent le spectateur, & que tout l'intérêt fût relatif aux personnages, on ne liroit pas si souvent dans les poétiques: si vous faites ceci ou cela, vous affecterez ainsi ou autrement votre spectateur. On y liroit au contraire: si vous faites ceci ou cela, voici ce qui en résultera parmi vos personnages.

Ceux qui ont écrit de l'Art Dramatique ressemblent à un homme qui, s'occupant des moyens de remplir de trouble toute une famille,

famille, au lieu de peser ces moyens par rapport au trouble de la famille, les peseroit relativement à ce qu'en diront les voisins. Eh! laissez-là les voisins; tourmentez vos personnages, & soyez sûr que ceux-ci n'éprouveront aucune peine que les autres ne partagent.

D'autres modeles, l'on eût prescrit d'autres lois, & peut-être on eût dit: que votre dénouement soit connu, qu'il le soit de bonne-heure, & que le spectateur soit perpétuellement suspendu dans l'attente du coup de lumiere qui va éclairer tous les personnages sur leurs actions & sur leur état.

Est-il important de rassembler l'intérêt d'un Drame vers sa fin: ce moyen m'y paroît aussi propre que le moyen contraite. L'ignorance & la perplexité excitent la curiosité du spectateur & la soutiennent; mais ce sont les choses connues & toujours attendues qui le troublent & qui l'agitent. Cette ressource est sure pour tenir la catastrophe toujours présente.

Si, au lieu de se renfermer entre les personnages & de laisser le spectateur devenir ce qu'il voudra, le Poëte sort de l'action &

descend dans le parterre, il gênera son plan; il imitera les Peintres, qui, au lieu de s'attacher à la représentation rigoureuse de la nature, la perdent de vue pour s'occuper des ressources de l'art, & songent, non pas à me la montrer comme elle est & comme ils la voient, mais, à en disposer relativement à des moyens techniques & communs.

Tous les points d'un espace ne sont-ils pas diversement éclairés? ne se séparent-ils pas? ne fuient-ils pas dans une plaine aride & déserte, comme dans le paysage le plus varié? Si vous suivez la routine du peintre, il en sera de votre Drame ainsi que de son tableau. Il a quelques beaux endroits; vous aurez quelques beaux instans. Mais il ne s'agit pas de cela; il faut que le tableau soit beau dans toute son étendue, & votre Drame dans toute sa durée.

Et l'Acteur, que deviendra-t-il, si vous vous êtes occupé du spectateur? Croyez-vous qu'il ne sentira pas que ce que vous avez placé dans cet endroit & dans celui-ci, n'a pas été imaginé pour lui? Vous avez pensé au spectateur; il s'y adressera. Vous avez voulu qu'on vous applaudît; il voudra

qu'on l'applaudiſſe ; & je ne ſais plus ce que l'illuſion deviendra.

J'ai remarqué que l'Acteur jouoit mal tout ce que le Poëte avoit composé pour le ſpectateur ; & que, ſi le Parterre eût fait ſon rôle, il eût dit au perſonnage : « A qui en » voulez-vous ? Je n'en ſuis pas. Eſt-ce que » je me mêle de vos affaires ? rentrez chez » vous ». Et que, ſi l'Auteur eût fait le ſien, il ſeroit ſorti de la couliſſe & eût répondu au Parterre : « Pardon, Meſſieurs ; c'eſt ma » faute : une autre fois je ferai mieux, & lui » auſſi ».

Soit donc que vous compoſiez, ſoit que vous jouïez, ne penſez non plus au ſpectateur que s'il n'exiſtoit pas. Imaginez ſur le bord du théâtre un grand mur qui vous ſépare du Parterre. Jouez comme ſi la toile ne ſe levoit pas.

« Mais l'Avare qui a perdu ſa caſſette, » dit cependant au ſpectateur : Meſſieurs, » mon voleur n'eſt-il point parmi vous » ?

Eh ! laiſſez-là cet Auteur. L'écart d'un homme de génie ne prouve rien contre le ſens commun. Dites-moi ſeulement s'il eſt poſſible que vous vous adreſſiez un inſtant

au ſpectateur ſans arrêter l'action ; & ſi le moindre défaut des détails où vous l'aurez conſidéré, n'eſt pas de diſperſer autant de petits repos ſur toute la durée de votre Drame & de le ralentir ?

Qu'un Auteur intelligent faſſe entrer dans ſon ouvrage des traits que le ſpectateur s'applique, j'y conſens ; qu'il y rappelle des ridicules en vogue, des vices dominans, des événemens publics ; qu'il inſtruiſe & qu'il plaiſe : mais que ce ſoit ſans y penſer. Si l'on remarque ſon but, il le manque ; il ceſſe de dialoguer, il prêche.

La premiere partie d'un plan, diſent nos critiques, c'eſt l'expoſition.

Une expoſition dans la Tragédie où le fait eſt connu, s'exécute en un mot. Si ma fille met le pied dans l'Aulide, elle eſt morte. Dans la Comédie, ſi j'oſois, je dirois que c'eſt l'affiche. Dans le *Tartuffe*, où eſt l'expoſition ? J'aimerois autant qu'on demandât au Poëte d'arranger ſes premieres ſcenes, de maniere qu'elles continſſent l'eſquiſſe même de ſon Drame.

Tout ce que je conçois, c'eſt qu'il y a un moment où l'action dramatique doit com-

mencer ; & que, si le Poëte a mal choisi ce moment, il sera trop éloigné ou trop voisin de la catastrophe. Trop voisin de la catastrophe, il manquera de matiere, & peut-être sera-t-il forcé d'étendre son sujet par une intrigue épisodique. Trop éloigné, son mouvement sera lâche, ses actes longs & chargés d'événemens ou de détails qui n'intéresseront pas.

La clarté veut qu'on dise tout. Le génie veut qu'on soit rapide. Mais, comment tout dire & marcher rapidement ?

L'incident qu'on aura choisi comme le premier, sera le sujet de la premiere scene. Il amenera la seconde ; la seconde amenera la troisieme, & l'acte se remplira. Le point important, c'est que l'action croisse en vitesse & soit claire : c'est ici le cas de penser au spectateur. D'où l'on voit que l'exposition se fait à mesure que le Drame s'accomplit, & que le spectateur ne sait tout & n'a tout vu que quand la toile tombe.

Plus le premier incident laissera de choses en arriere, plus on aura de détails pour les actes suivans. Plus le Poëte sera rapide & plein, plus il faudra qu'il soit attentif. Il

ne peut ſe ſuppoſer à la place du ſpectateur que juſqu'à un certain point. Son intrigue lui eſt ſi familiere, qu'il lui ſera facile de ſe croire clair quand il ſera obſcur. C'eſt à ſon cenſeur à l'inſtruire ; car quelque génie qu'ait un Poëte, il lui faut un cenſeur. Heureux, mon ami, s'il en rencontre un qui ſoit vrai & qui ait plus de génie que lui. C'eſt de lui qu'il apprendra que l'oubli le plus léger ſuffit pour détruire toute illuſion ; qu'une petite circonſtance omiſe ou mal préſentée décele le menſonge ; qu'un Drame eſt fait pour le peuple, & qu'il ne faut ſuppoſer au peuple ni trop d'imbécillité, ni trop de fineſſe.

Expliquer tout ce qui le demande, mais rien au-delà.

Il y a des choſes minutieuſes que le ſpectateur ne ſe ſoucie pas d'apprendre, & dont il ſe rendra raiſon à lui-même. Un incident n'a-t-il qu'une cauſe, & cette cauſe ne ſe préſente-t-elle pas tout-à-coup à l'eſprit : c'eſt une énigme qu'on laiſſeroit à deviner. Un incident a-t-il pu naître d'une manière ſimple & naturelle : l'expliquer, c'eſt s'appeſantir ſur un détail qui n'excite point ma curioſité.

Rien n'eſt beau, s'il n'eſt un; & c'eſt le premier incident qui décidera de la couleur de l'ouvrage entier.

Si l'on débute par une ſituation forte, tout le reſte ſera de la même vigueur, ou languira. Combien de pieces que le début a tuées! Le Poëte a craint de commencer froidement; & ſes ſituations ont été ſi fortes, qu'il n'a pu ſoutenir les premieres impreſſions qu'il m'a faites.

Si le plan de l'ouvrage eſt bien fait; ſi le Poëte a bien choiſi ſon premier moment; s'il eſt entré par le centre de l'action; s'il a bien deſſiné ſes caracteres, comment n'auroit-il pas du ſuccès? Mais c'eſt aux ſituations à décider des caracteres.

Le plan d'un Drame peut être fait & bien fait, ſans que le Poëte ſache rien encore du caractere qu'il attachera à ſes perſonnages. Des hommes de différens caracteres ſont tous les jours expoſés à un même événement. Celui qui ſacrifie ſa fille peut être ambitieux, foible ou féroce: celui qui a perdu ſon argent, riche ou pauvre: celui qui craint pour ſa maîtreſſe, bourgeois ou héros, tendre ou jaloux, Prince ou valet.

Les caracteres seront bien pris, si les situations en deviennent plus embarrassantes & plus fâcheuses. Songez que les vingt-quatre heures que vos personnages vont passer sont les plus agitées & les plus cruelles de leur vie. Tenez-les donc dans la plus grande gêne possible. Que vos situations soient fortes ; opposez-les aux caracteres ; opposez encore les intérêts aux intérêts. Que l'un ne puisse tendre à son but, sans croiser les desseins d'un autre, & que, tous occupés d'un même événement, chacun le veuille à sa maniere.

Le véritable contraste, c'est celui des caracteres avec les situations ; c'est celui des intérêts avec les intérêts. Si vous rendez Alceste amoureux, que ce soit d'une coquette ; Harpagon, d'une fille pauvre.

« Mais pourquoi ne pas ajouter à ces deux » sortes de contrastes, celui des caracteres » entr'eux? Cette ressource est si commode » au Poëte » !

Ajoutez, & si commune, que celle de placer sur le devant d'un tableau des objets qui servent de repoussoir, n'est pas plus familiere au Peintre.

Je veux que les caracteres ſoient différens ; mais je vous avoue que le contraſte m'en déplaît. Ecoutez mes raiſons ; & jugez.

Je remarque d'abord que le contraſte eſt mauvais dans le ſtyle. Voulez-vous que des idées grandes, nobles & ſimples ſe réduiſent à rien : faites-les contraſter entr'elles ou dans l'expreſſion.

Voulez-vous, qu'une piece de muſique ſoit ſans expreſſion & ſans génie : jetez-y du contraſte, & vous n'aurez qu'une ſuite alternative de doux & de fort, de grave & d'aigu.

Voulez-vous qu'un tableau ſoit d'une compoſition déſagréable & forcée : mépriſez la ſageſſe de Raphaël, ſtrapaſſez, faites contraſter vos figures.

L'Architecture aime la grandeur & la ſimplicité. Je ne dirai pas qu'elle rejette le contraſte : elle ne l'admet point.

Dites-moi comment il ſe fait que le contraſte ſoit une ſi pauvre choſe dans tous les genres d'imitation, excepté dans le Dramatique ?

Mais un moyen ſûr de gâter un Drame & de le rendre inſoutenable à tout homme,

de goût, ce feroit d'y multiplier les contraftes.

Je ne fais quel jugement on portera du *Pere de Famille*; mais, s'il n'eft que mauvais, je l'aurois rendu déteftable, en mettant le Commandeur en contrafte avec le Pere de Famille, Germeuil avec Cécile, Saint-Albin avec Sophie, & la Femme de chambre avec un des valets. Voyez ce qui réfulteroit de ces antithefes. Je dis antithefes; car le contrafte des caracteres eft dans le plan d'un drame, ce que cette figure eft dans le difcours. Elle eft heureufe : mais il en faut ufer avec fobriété; & celui qui a le ton élevé s'en paffe toujours.

Une des parties les plus importantes dans l'Art dramatique, & une des plus difficiles, n'eft-ce pas de cacher l'art? Or, qu'eft-ce qui en montre plus que le contrafte? Ne paroît-il pas fait à la main? N'eft-ce pas un moyen ufé? Quelle eft la piece comique où il n'ait pas été mis en œuvre? Et quand on voit arriver fur la fcene un perfonnage impatient ou bourru, où eft le jeune homme échappé du College & caché dans un coin du parterre, qui ne fe dife à lui-même: le

perſonnage tranquille & doux n'eſt pas loin ?

Mais n'eſt-ce pas aſſez du vernis romaneſque malheureuſement attaché au genre dramatique, par la néceſſité de n'imiter l'ordre général des choſes que dans les cas où il s'eſt plu à combiner des incidens extraordinaires, ſans ajouter encore à ce vernis ſi oppoſé à l'illuſion, un choix de caracteres qui ne ſe trouvent preſque jamais raſſemblés ? Quel eſt l'état commun des ſociétés ? Eſt-ce celui où les caracteres ſont différens, ou celui où ils ſont contraſtés ? Pour une circonſtance de la vie où le contraſte des caracteres ſe montre auſſi tranché qu'on le demande au Poëte, il y en a cent mille où ils ne ſont que différens.

Le contraſte des caracteres avec les ſituations & des intérêts entr'eux, eſt au contraire de tous les inſtans.

Pourquoi a-t-on imaginé de faire contraſter un caractere avec un autre ? C'eſt ſans doute afin de rendre l'un des deux plus ſortant. Mais on n'obtiendra cet effet, qu'autant que ces caracteres paroîtront enſemble. De-là, quelle monotonie pour le

Dialogue ? Quelle gêne pour la conduite ? Comment réussirai-je à enchaîner naturellement les événemens, & à établir entre les scenes la succession convenable, si je suis occupé de la nécessité de rapprocher tel personnage de tel autre ? Combien de fois n'arrivera-t-il pas que le contraste demande une scene, & que la vérité de la fable en demande une autre ?

D'ailleurs, si les deux personnages contrastans étoient dessinés avec la même force, ils rendroient le sujet du Drame équivoque.

Je suppose que le *Misanthrope* n'eût point été affiché, & qu'on l'eût joué sans annonce, que seroit-il arrivé, si Philinte eût eu son caractere, comme Alceste a le sien ? Le spectateur n'auroit-il pas été dans le cas de demander, du moins à la premiere scene, où rien ne distingue encore le personnage principal, lequel des deux on jouoit, du Philanthrope ou du Misanthrope ? Et comment évite-t-on cet inconvénient ? On sacrifie l'un des deux caracteres ; l'on met dans la bouche du premier tout ce qui est pour lui, & l'on fait

du ſecond un ſot ou un mal-adroit. Mais le ſpectateur ne ſent-il pas ce défaut, ſur-tout lorſque le caractere vicieux eſt le principal, comme dans l'exemple que je viens de citer ?

« La premiere ſcene du *Miſanthrope* eſt » cependant un chef-d'œuvre ».

Oui ; mais qu'un homme de génie s'en empare, & qu'il donne à Philinte autant de ſang-froid, de fermeté, d'éloquence, d'honnêteté, d'amour pour les hommes, d'indulgence pour leurs défauts, de compaſſion pour leur foibleſſe, qu'un ami véritable du genre humain en doit avoir ; & tout-à-coup, ſans toucher au diſcours d'Alceſte, vous verrez le ſujet de la Piece devenir incertain. Pourquoi donc ne l'eſt-il pas ? Eſt-ce qu'Alceſte a raiſon ? Eſt-ce que Philinte a tort ? Non ; c'eſt que l'un plaide bien ſa cauſe, & que l'autre défend mal la ſienne.

Voulez-vous, mon ami, vous convaincre de toute la force de cette obſervation ? Ouvrez les Adelphes de Térence ; vous y verrez deux peres contraſtés, & tous les deux avec la même force ; & défiez

le Critique le plus délié de vous dire de Micion ou de Déméa, qui eſt le perſonnage principal? S'il oſe prononcer avant la derniere ſcene, il trouvera, à ſon grand étonnement, que celui qu'il a pris pendant cinq actes pour un homme ſenſé, n'eſt qu'un fou; & que celui qu'il a pris pour un fou, pourroit bien être l'homme ſenſé.

On diroit au commencement du cinquieme acte de ce Drame, que l'Auteur, embarraſſé du contraſte qu'il avoit établi, a été contraint d'abandonner ſon but & de renverſer l'intérêt de ſa Piece. Mais qu'eſt-il arrivé? C'eſt qu'on ne ſait plus à qui s'intéreſſer; & qu'après avoir été pour Micion contre Déméa, on finit ſans ſavoir pour qui l'on eſt. On déſireroit preſque un troiſieme pere qui tînt le milieu entre ces deux perſonnages, & qui en fit connoître le vice.

Si l'on croit qu'un Drame ſans perſonnages contraſtés en ſera plus facile, on ſe trompe. Lorſque le Poëte ne pourra faire valoir ſes rôles que par leurs différences, avec quelle vigueur ne faudroit-il pas

qu'il les deſſine & les colorie ? S'il ne veut pas être auſſi froid qu'un Peintre qui placeroit des objets blancs ſur un fond blanc, il aura ſans ceſſe les yeux ſur la diverſité des états, des âges, des ſituations & des intérêts ; & loin d'être jamais dans le cas d'affoiblir un caractere pour donner de la force à un autre, ſon travail ſera de les fortifier tous.

Plus un genre ſera ſérieux, moins il me ſemblera admettre le contraſte. Il eſt rare dans la Tragédie. Si on l'y introduit, ce n'eſt qu'entre les ſubalternes. Le héros eſt ſeul. Il n'y a point de contraſte dans *Britannicus* ; point dans *Andromaque* ; point dans *Cinna* ; point dans *Iphigénie* ; point dans *Zaïre* ; point dans le *Tartuffe*.

Le contraſte n'eſt pas néceſſaire dans les Comédies de caractere. Il eſt au moins ſuperflu dans les autres.

Il y a une Tragédie de Corneille ; c'eſt, je crois, *Nicomede*, où la générosité eſt la qualité dominante de tous les perſonnages : quel mérite ne lui a-t-on pas fait de cette fécondité, & avec combien juſte raiſon ?

Térence contraste peu. Plaute contraste moins encore. Moliere plus souvent. Mais si le contraste fut quelquefois pour Moliere le moyen d'un homme de génie, est-ce une raison pour le prescrire aux autres Poëtes ? N'en seroit-ce pas une, au contraire, pour le leur interdire ?

Mais que devient le Dialogue entre des personnages contrastans ? Un tissu de petites idées, d'antitheses ; car il faudra bien que les propos aient entr'eux la même opposition que les caracteres. Or, c'est à vous, mon ami, que j'en appelle, & à tout homme de goût. L'entretien simple & naturel de deux hommes qui auront des intérêts, des passions & des âges différens, ne vous plaira-t-il pas davantage ?

Je ne puis supporter le contraste dans l'Épique, à moins qu'il ne soit de sentimens ou d'images. Il me déplaît dans la Tragégie. Il est superflu dans le Comique sérieux. On peut s'en passer dans la Comédie gaie. Je l'abandonnerai donc au Farceur. Pour celui-ci, qu'il le multiplie & le force dans sa composition tant qu'il lui plaira ; il n'a rien qui vaille à gâter.

Quant à ce contraste de sentimens ou d'images que j'aime dans l'Épique, dans l'Ode, & quelques genres de Poésie élevée, si l'on me demande ce que c'est, je répondrai : c'est un des caracteres les plus marqués du génie ; c'est l'art de porter dans l'ame des sensations extrêmes & opposées, de la secouer, pour ainsi dire, en sens contraires, & d'y exciter un tressaillement mêlé de peine & de plaisir, d'amertume & de douceur, de douceur & d'effroi.

Tel est l'effet de cet endroit de l'Iliade, où le Poëte me montre Jupiter assis sur l'Ida; au pied du Mont, les Troyens & les Grecs s'entr'égorgeant dans la nuit qu'il a répandue sur eux, & cependant les regards du Dieu, inattentifs & sereins, tournés sur les campagnes innocentes des Ethiopiens, qui vivent de lait. C'est ainsi qu'il m'offre à la fois le spectacle de la misere & du bonheur, de la paix & du trouble, de l'innocence & du crime, de la fatalité de l'homme & de la grandeur des Dieux. Je ne vois au pied de l'Ida qu'un amas de fourmis.

Le même Poëte propoſe-t-il un prix à des combattans : il met devant eux des armes, un taureau qui menace de la corne, de belles femmes & du fer.

Lucrece a bien connu ce que pouvoit l'oppoſition du terrible & du voluptueux, lorſqu'ayant à peindre le tranſport effréné de l'amour, quand il s'eſt emparé des ſens, il me réveille l'idée d'un lion, qui, les flancs traverſés d'un trait mortel, s'élance avec fureur ſur le chaſſeur qui l'a bleſſé, le renverſe, cherche à expirer ſur lui, & le laiſſe tout couvert de ſon propre ſang.

L'image de la mort eſt à côté de celle du plaiſir, dans les Odes les plus piquantes d'Horace, & dans les Chanſons les plus belles d'Anacréon.

Et Catule ignoroit-il la magie de ce contraſte, lorſqu'il a dit :

Vivamus, mea Lesbia, atque amemus.
Rumoreſque ſenum ſeveriorum
Omnes unius æſtimemus aſſis.
Soles occidere & redire poſſunt ;
Nobiſcum ſemel occidet brevis lux ;
Nox eſt perpetua una dormienda.
Da mi baſia mille.

Et l'Auteur de l'*Hiſtoire Naturelle*, lorſ-

qu'après la peinture d'un jeune animal, tranquille habitant des forêts, qu'un bruit ſubit & nouveau a rempli d'effroi, oppoſant le délicat & le ſublime, il ajoute ; *mais ſi le bruit eſt ſans effet, s'il ceſſe, l'animal reconnoît le ſilence ordinaire de la nature ; il ſe calme, il s'arrête, & regagne à pas égaux ſa paiſible retraite.*

Et l'Auteur de l'*Eſprit*, lorſque confondant des idées ſenſuelles avec des idées féroces, il s'écrie par la bouche d'un fanatique expirant : *Je meurs : mais j'éprouve une douceur incroyable à mourir. J'entends la voix d'Odin qui m'appelle. Déjà les portes de ſon palais ſont ouvertes. J'en vois ſortir des filles à demi-nues. Elles ſont ceintes d'une écharpe d'azur qui releve la blancheur de leur ſein. Elles s'avancent vers moi, & m'offrent une biere délicieuſe dans le crâne ſanglant de mes ennemis.*

Il y a un payſage du Pouſſin, où l'on voit de jeunes Bergeres qui danſent au ſon du chalumeau ; & à l'écart, un tombeau avec cette inſcription : *Je vivois auſſi dans la délicieuſe Arcadie.* Le preſtige de ſtyle dont il s'agit, tient quelquefois à un mot

qui détourne ma vue du ſujet principal, & qui me montre de côté, comme dans le payſage du Pouſſin, l'eſpace, le temps, la vie, la mort, ou quelqu'autre idée grande ou mélancolique, jetée tout au travers des images de la gaieté.

Voilà les ſeuls contraſtes qui me plaiſent. Au reſte, il y en a de trois ſortes entre les caracteres. Un contraſte de vertu, & un contraſte de vice. Si un perſonnage eſt avare, un autre peut contraſter avec lui ou par l'économie, ou par la prodigalité, & le contraſte de vice ou de vertu peut être réel ou feint. Je ne connois aucun exemple de ce dernier; il eſt vrai que je connois peu le théâtre. Il me ſemble que dans la Comédie gaie, il feroit un effet aſſez agréable; mais une fois ſeulement. Ce caractere ſera uſé dès la premiere piece. J'aimerois bien à voir un homme qui ne fût pas, mais qui affectât d'être d'un caractere oppoſé à un autre. Ce caractere feroit original; pour neuf, je n'en ſais rien.

Concluons qu'il n'y a qu'une raiſon pour contraſter les caracteres, & qu'il y en a pluſieurs pour les montrer différens.

Mais qu'on liſe les Poétiques, on n'y trouvera pas un mot de ces contraſtes. Il me paroît donc qu'il en eſt de cette loi, comme de beaucoup d'autres ; qu'elle a été faite d'après quelque production de génie, où l'on aura remarqué un grand effet du contraſte, & qu'on aura dit : le contraſte fait bien ici ; donc on ne peut bien faire ſans contraſte. Voilà la logique de la plupart de ceux qui ont oſé donner des bornes à un Art dans lequel ils ne ſe ſont jamais exercés. C'eſt auſſi celle des Critiques, ſans expérience, qui nous jugent d'après ces autorités.

Je ne ſais, mon ami, ſi l'étude de la Philoſophie ne me rappellera pas à elle, & ſi le *Pere de Famille* eſt, ou n'eſt pas mon dernier Drame ; mais je ſuis sûr de n'introduire le contraſte des caracteres dans aucun.

Lorſque l'eſquiſſe eſt faite & remplie, & que les caracteres ſont arrêtés, on paſſe à la diviſion de l'action.

Les actes ſont les parties du Drame. Les ſcenes ſont les parties de l'acte.

L'acte eſt une portion de l'action totale d'un Drame. Il en renferme un ou pluſieurs incidens.

Après avoir donné l'avantage aux pieces simples sur les pieces composées, il seroit bien singulier que je préférasse un acte rempli d'incidens, à un acte qui n'en auroit qu'un.

On a voulu que les principaux personnages se montrassent ou fussent nommés dans le premier acte; je ne sais trop pourquoi. Il y a telle action dramatique où il ne faudroit faire ni l'un ni l'autre.

On a voulu qu'un même personnage ne rentrât pas sur la scene plusieurs fois dans un même acte : & pourquoi l'a-t-on voulu ? Si ce qu'il vient dire, il ne l'a pu dire quand il étoit sur la scene; si ce qui le ramene s'est passé pendant son absence; s'il a laissé sur la scene celui qu'il y cherche; si celui-ci y est en effet; ou si, n'y étant pas, il ne le sait pas ailleurs; si le moment le demande; si son retour ajoute à l'intérêt; en un mot, s'il reparoît dans l'action, comme il nous arrive tous les jours dans la société : alors qu'il revienne; je suis tout prêt à le revoir & à l'écouter. Le Critique citera ses auteurs tant qu'il voudra : le spectateur sera de mon avis.

On exige que les actes soient à-peu-près de la même longueur : il seroit bien plus sensé de demander que la durée en fût proportionnée à l'étendue de l'action qu'ils embrassent.

Un acte sera toujours trop long, s'il est vuide d'action & chargé de discours ; & il sera toujours assez court, si les discours & les incidens dérobent au spectateur sa durée. Ne diroit-on pas qu'on écoute un Drame la montre à la main ? Il s'agit de sentir, & toi tu comptes les pages & les lignes !

Le premier acte de l'*Eunuque* n'a que deux scenes & un petit monologue, & le dernier acte en a dix. Ils sont l'un & l'autre également courts, parce que le spectateur n'a langui dans l'un, ni dans l'autre.

Le premier acte d'un Drame en est peut-être la portion la plus difficile. Il faut qu'il entame, qu'il marche, quelquefois qu'il expose, & toujours qu'il lie.

Si ce qu'on appelle une exposition n'est pas amené par un incident important, ou s'il n'en est pas suivi, l'acte sera froid. Voyez la différence du premier acte de l'*Andrienne* ou de l'*Eunuque*, & du premier Acte de l'*Hécyre*.

On appelle entr'acte la durée qui sépare un acte du suivant. Cette durée est variable ; mais puisque l'action ne s'arrête point, il faut que, lorsque le mouvement cesse sur la scene, il continue derriere. Point de repos, point de suspension. Si les personnages ne reparoissoient point, & que l'action ne fût pas plus avancée que quand ils ont disparu, ils se seroient tous reposés, ou ils auroient été distraits par des occupations étrangeres; deux suppositions contraires, sinon à la vérité, du moins à l'intérêt.

Le Poëte aura rempli sa tâche, s'il m'a laissé dans l'attente de quelque grand événement, & si l'action qui doit remplir son entr'acte excite ma curiosité & fortifie l'impression que j'ai préconçue. Car il ne s'agit pas d'élever dans mon ame différens mouvemens ; mais d'y conserver celui qui y regne, & de l'accroître sans cesse. C'est un dard qu'il faut enfoncer depuis la pointe jusqu'à son autre extrémité : effet qu'on n'obtiendra point d'une piece compliquée, à moins que tous les incidens rapportés à un seul personnage ne fondent sur lui, ne l'atterrent, & ne l'écrasent. Alors ce personnage est

vraiment

vraiment dans la ſituation dramatique. Il eſt gémiſſant & paſſif : c'eſt lui qui parle, & ce ſont les autres qui agiſſent.

Il ſe paſſe toujours dans l'entr'acte, & ſouvent il ſurvient dans le courant de la piece des incidens que le Poëte dérobe aux ſpectateurs, & qui ſuppoſent dans l'intérieur de la maiſon des entretiens entre ſes perſonnages. Je ne demanderai pas qu'il s'occupe de ces ſcenes, & qu'il les rende avec le même ſoin que ſi je devois les entendre. Mais s'il en faiſoit une eſquiſſe, elle acheveroit de le remplir de ſon ſujet & de ſes caracteres ; & communiquée à l'Acteur, elle le ſoutiendroit dans l'eſprit de ſon rôle & dans la chaleur de ſon action. C'eſt un ſurcroît de travail que je me ſuis donné.

Ainſi, lorſque le Commandeur pervers va trouver Germeuil pour le perdre, en l'embarquant dans le projet d'enfermer Sophie, il me ſemble que je le vois arriver d'une démarche compoſée, avec un viſage hypocrite & radouci, & que je lui entends dire d'un ton inſinuant & patelin :

LE COMMANDEUR.

Germeuil, je te cherchois.



GERMEUIL.

Moi, Monsieur le Commandeur?

LE COMMANDEUR.

Toi-même.

GERMEUIL.

Cela vous arrive peu.

LE COMMANDEUR.

Il est vrai; mais un homme tel que Germeuil se fait rechercher tôt ou tard. J'ai réfléchi sur ton caractere; je me suis rappellé tous les services que tu as rendus à la famille; & comme je m'interroge quelquefois quand je suis seul, je me suis demandé à quoi tenoit cette espece d'aversion qui duroit entre nous, & qui éloignoit deux honnêtes gens l'un de l'autre? J'ai découvert que j'avois tort, & je suis venu sur le champ te prier d'oublier le passé: oui, te prier, & te demander si tu veux que nous soyons amis?

GERMEUIL.

Si je le veux, Monsieur? En pouvez-vous douter?

LE COMMANDEUR.

Germeuil, quand je hais, je hais bien.

GERMEUIL.

Je le sais.

LE COMMANDEUR.

Quand j'aime aussi, c'est de même, & tu vas en juger.

(Ici le Commandeur laisse appercevoir à Germeuil que les vues qu'il peut avoir sur sa niece ne lui sont pas cachées: il les approuve, & s'offre à le servir....)

Tu recherches ma niece; tu n'en conviendras pas, je te connois. Mais pour te rendre de bons offices auprès d'elle, auprès de son pere, je n'ai que faire de ton aveu, & tu me trouveras quand il en sera temps.

(Germeuil connoît trop bien le Commandeur pour se tromper à ses offres. Il ne doute point que ce préambule obligeant n'annonce quelque scélératesse, & il dit au Commandeur.)

GERMEUIL.

Ensuite, Monsieur le Commandeur, de quoi s'agit-il?

LE COMMANDEUR.

D'abord, de me croire vrai, comme je le suis.

GERMEUIL.

Cela se peut.

LE COMMANDEUR.

Et de me montrer que tu n'es pas indifférent à mon retour & à ma bienveillance.

GERMEUIL.

J'y suis disposé.

(Alors le Commandeur, après un peu de silence, jette négligemment, & comme par forme de conversation....) *Tu as vu mon neveu?*

GERMEUIL.

Il sort d'ici.

LE COMMANDEUR.

Tu ne sais pas ce que l'on dit.

GERMEUIL.

Et que dit-on?

LE COMMANDEUR.

Que c'est toi qui l'entretient dans sa folie; mais il n'en est rien.

GERMEUIL.

Rien, Monsieur.

LE COMMANDEUR.

Et tu ne prends aucun intérêt à cette petite fille?

GERMEUIL.

Aucun.

LE COMMANDEUR.

D'honneur ?

GERMEUIL.

Je vous l'ai dit.

LE COMMANDEUR.

Et si je te proposois de te joindre à moi pour terminer en un moment tout le trouble de la famille, tu le ferois ?

GERMEUIL.

Assurément.

LE COMMANDEUR.

Et je pourrois m'ouvrir à toi ?

GERMEUIL.

Si vous le jugez à propos.

LE COMMANDEUR.

Et tu me garderois le secret ?

GERMEUIL.

Si vous l'exigez.

LE COMMANDEUR.

Germeuil.... & qui empêcheroit ?.... tu ne devines pas ?

GERMEUIL.

Est-ce qu'on vous devine ?

Le Commandeur lui révele son projet. Germeuil voit tout d'un coup le danger de cette confidence ; il en est troublé. Il cher-

che, mais inutilement, à ramener le Commandeur. Il se récrie sur l'inhumanité qu'il y a à persécuter une innocente.... Où est la commisération ? la justice ? *La commisération ? Il s'agit bien de cela ; & la justice est à séquestrer des créatures qui ne sont dans le monde que pour égarer les enfans & désoler leurs parens....* Et votre neveu ?.... *Il en aura d'abord quelque chagrin ; mais une autre fantaisie effacera celle-là. Dans deux jours il n'y paroîtra plus, & nous lui aurons rendu un service important....* Et ces ordres, qui disposent des citoyens, croyez-vous qu'on les obtienne ainsi ?.... *J'attends le mien, & dans une heure ou deux nous pourrons manœuvrer...* Monsieur le Commandeur, à quoi m'engagez-vous ?.... *Il accede ; je le tiens.... A faire ta cour à mon frere, & à m'attacher à toi pour jamais....* Saint-Albin !.... *Eh bien ! Saint-Albin, Saint-Albin ; c'est ton ami, mais ce n'est pas toi. Germeuil, soi, soi, d'abord ; & les autres après, si l'on peut....* Monsieur !... *Adieu ; je vais savoir si ma lettre de cachet est venue, & te rejoindre sur le champ....* Un mot encore, s'il vous plaît.... *Tout est entendu. Tout est dit. Ma fortune & ma niece.*

Le Commandeur, rempli d'une joie qu'il a peine à dissimuler, s'éloigne vîte; il croit Germeuil embarqué & perdu sans ressource; il craint de lui donner le temps du remords. Germeuil le rappelle, mais il va toujours, & ne se retourne que pour lui dire du fond de la salle: *Et ma fortune, & ma niece.*

Je me trompe fort, ou l'utilité de ces scenes ébauchées dédommageroit un Auteur de la peine légere qu'il auroit prise à les faire.

Si un Poëte a bien médité son sujet & bien divisé son action, il n'y aura aucun de ses actes auquel il ne puisse donner un titre: & de même que, dans le poëme épique on dit, la descente aux enfers, les jeux funebres, le dénombrement de l'armée, l'apparition de l'ombre; on diroit dans le dramatique, l'acte des soupçons, l'acte des fureurs, celui de la reconnoissance ou du sacrifice. Je suis étonné que les Anciens ne s'en soient pas avisés: cela est tout-à-fait dans leur goût. S'ils eussent intitulé leurs actes, ils auroient rendu service aux Modernes, qui n'auroient pas manqué de les imiter; &

le caractere de l'acte fixé, le Poëte auroit été forcé de le remplir.

Lorsque le Poëte aura donné à ses personnages les caracteres les plus convenables, c'est-à-dire, les plus opposés aux situations, s'il a un peu d'imagination, je ne pense pas qu'il puisse s'empêcher de s'en former des images. C'est ce qui nous arrive tous les jours à l'égard des personnes dont nous avons beaucoup entendu parler. Je ne sais s'il y a quelque analogie entre les physionomies & les actions; mais je sais que les passions, les discours & les actions ne nous font pas plutôt connus, qu'au même instant nous imaginons un visage auquel nous les rapportons; & s'il arrive que nous rencontrions l'homme, & qu'il ne ressemble pas à l'image que nous nous en sommes formée, nous lui dirions volontiers que nous ne le reconnoissons pas, quoique nous ne l'ayons jamais vu. Tout Peintre, tout Poëte dramatique sera physionomiste.

Ces images formées d'après les caracteres influeront aussi sur les discours & sur le mouvement de la scene, sur-tout si le Poëte les évoque, les voit, les arrête devant lui, & en remarque les changemens.

Pour moi, je ne conçois pas comment le Poëte peut commencer une ſcene, s'il n'imagine pas l'action & le mouvement du perſonnage qu'il introduit; ſi ſa démarche & ſon maſque ne lui ſont pas préſens. C'eſt ce ſimulacre qui inſpire le premier mot; & le premier mot donne le reſte.

Si le Poëte eſt ſécouru par ces phyſionomies idéales lorſqu'il débute; quel parti ne tirera-t-il pas des impreſſions ſubites & momentanées qui les font varier dans le cours du Drame, & même dans le cours d'une ſcene?... Tu pâlis.... Tu trembles... Tu me trompes.... Dans le monde, parle-t-on à quelqu'un: on le regarde, on cherche à démêler dans ſes yeux, dans ſes mouvemens, dans ſes traits, dans ſa voix, ce qui ſe paſſe au fond de ſon cœur. Rarement au théâtre. Pourquoi? C'eſt que nous ſommes encore loin de la vérité.

Un perſonnage ſera néceſſairement chaud & pathétique, s'il part de la ſituation même de ceux qu'il trouve ſur la ſcene.

Attachez une phyſionomie à vos perſonnages, mais que ce ne ſoit pas celle des Acteurs. C'eſt à l'Acteur à convenir au rôle;

& non pas au rôle à convenir à l'Acteur.
Qu'on ne dise jamais de vous, qu'au lieu de chercher vos caracteres dans les situations, vous avez ajusté vos situations au caractere & au talent du Comédien.

N'êtes vous pas étonné, mon Ami, que les Anciens soient quelquefois tombés dans cette petitesse ? Alors on couronnoit le Poëte & le Comédien. Et lorsqu'il y avoit un Acteur aimé du public, le Poëte, complaisant, inséroit dans son Drame un épisode qui communément le gâtoit, mais qui amenoit sur la scene l'Acteur chéri.

J'appelle scenes composées, celles où plusieurs personnages sont occupés d'une chose, tandis que d'autres personnages sont à une chose différente, ou à la même chose, mais à part.

Dans une scene simple, le dialogue succede sans interruption. Les scenes composées sont ou parlées, ou pantomimes & parlées, ou toutes pantomimes.

Lorsqu'elles sont pantomimes & parlées, le discours se place dans les intervalles de la pantomime, & tout se passe sans confusion. Mais il faut de l'art pour ménager ces jours.

C'eſt ce que j'ai eſſayé dans la premiere ſcene du ſecond acte du *Pere de Famille* : c'eſt ce que j'aurois pu tenter à la troiſieme ſcene du même acte. Madame Hébert, perſonnage pantomime & muet, auroit pu jeter par intervalles quelques mots qui n'auroient pas nui à l'effet : mais il falloit trouver ces mots. Il en eût été de même de la ſcene du quatrieme acte, où Saint-Albin revoit ſa maîtreſſe en préſence de Germeuil & de Cécile. Là un plus habile eût exécuté deux ſcenes ſimultanées ; l'une ſur le devant, entre Saint-Albin & Sophie ; l'autre ſur le fond, entre Cécile & Germeuil, peut-être en ce moment plus difficile à peindre que les premiers : mais des Acteurs intelligens ſauront bien créer cette ſcene.

Combien je vois encore de tableaux à expoſer, ſi j'oſois, ou plutôt ſi je réuniſſois le talent de faire à celui d'imaginer !

Il eſt difficile au Poëte d'écrire en même temps ces ſcenes ſimultanées : mais comme elles ont des objets diſtincts, il s'occupera d'abord de la principale. J'appelle la principale, celle qui, pantomime ou parlée, doit ſur-tout fixer l'attention du ſpectateur.

J'ai tâché de séparer tellement les deux scenes simultanées de Cécile & du Pere de Famille, qui commencent le second acte, qu'on pourroit les imprimer à deux colonnes, où l'on verroit la pantomime de l'une correspondre au discours de l'autre, & le discours de celle-ci correspondre alternativement à la pantomime de celle-là. Ce partage seroit commode pour celui qui lit & qui n'est pas fait au mêlange du discours & du mouvement.

Il est une sorte de scenes épisodiques dont nos Poëtes nous offrent peu d'exemples, & qui me paroissent bien naturelles : ce sont des personnages, comme il y en a tant dans le monde & dans les familles, qui se fourent par-tout sans être appellés, & qui, soit bonne ou mauvaise volonté, intérêts, curiosité, ou quelqu'autre motif pareil, se mêlent de nos affaires & les terminent ou les brouillent malgré nous. Ces scenes, bien ménagées, ne suspendroient point l'intérêt ; loin de couper l'action, elles pourroient l'accélérer. On donnera à ces intervenans le caractere qu'on voudra : rien n'empêche même qu'on ne les fasse contraster. Ils demeurent trop

peu pour fatiguer. Ils releveront alors le caractere auquel on les opposera. Telle est Madame Pernelle dans le *Tartuffe*, & Antiphon dans l'*Eunuque*. Antiphon court après Chéréa qui s'étoit chargé d'arranger un souper : il le rencontre avec son habit d'Eunuque, au sortir de chez la courtisane, appellant un ami dans le sein de qui il puisse répandre toute la joie scélérate dont son ame est remplie. Antiphon est amené là fort naturellement & fort à propos. Passé cette scene, on ne le revoit plus.

La ressource de ces personnages nous est d'autant plus nécessaire, que, privés des choeurs qui représentoient le peuple dans les Drames anciens, nos pieces renfermées dans l'intérieur de nos habitations, manquent, pour ainsi dire, d'un fond sur lequel les figures soient projetées.

Il y a dans le D[illegible], ainsi que dans le monde, un ton pro[illegible] chaque caractere. La bassesse de l'ame, la méchanceté tracassiere, & la bonhommie, ont pour l'ordinaire le ton bourgeois & commun.

Il y a de la différence entre la plaisanterie de théâtre, & la plaisanterie de société.

Celle-ci ſeroit trop foible ſur la ſcene, & n'y feroit aucun effet. L'autre ſeroit trop dure dans le monde, & elle offenſeroit. Le Cyniſme ſi odieux, ſi incommode dans la ſociété, eſt excellent ſur la ſcene.

Autre choſe eſt la vérité en Poéſie ; autre choſe en Philoſophie. Pour être vrai, le Philoſophe doit conformer ſon diſcours à la nature des objets ; le Poëte à la nature de ſes caracteres.

Peindre d'après la paſſion & l'intérêt, voilà ſon talent.

De-là à chaque inſtant la néceſſité de fouler aux pieds les choſes les plus ſaintes, & de préconiſer des actions atroces.

Il n'y a rien de ſacré pour le Poëte, pas même la vertu, qu'il couvrira de ridicule, ſi la perſonne & le moment l'exigent. Il n'eſt ni impie, lorſqu'il tourne ſes regards indignés vers le Ciel, & qu'il interpelle les Dieux dans ſa fureur ; ni religieux, lorſqu'il ſe proſterne aux pieds de leurs autels, & qu'il leur adreſſe une humble priere.

Il a introduit un méchant : mais ce méchant vous eſt odieux ; ſes grandes qualités,

s'il en a, ne vous ont point ébloui ſur ſes vices ; vous ne l'avez point vu, vous ne l'avez point entendu, ſans en frémir d'horreur, & vous êtes ſorti conſterné ſur ſon ſort.

Pourquoi chercher l'auteur dans ſes perſonnages ? Qu'a de commun Racine avec *Athalie*, Moliere avec le *Tartuffe ?* Ce ſont des hommes de génie qui ont ſu fouiller au fond de nos entrailles, & en arracher le trait qui nous frappe. Jugeons les poëmes, & laiſſons-là les perſonnes.

Nous ne confondrons, ni vous ni moi, l'homme qui vit, penſe, agit & ſe meut au milieu des autres ; & l'homme enthouſiaſte qui prend la plume, l'archet, le pinceau, ou qui monte ſur ſes tréteaux. Hors de lui, il eſt tout ce qu'il plaît à l'Art qui le domine. Mais l'inſtant de l'inſpiration paſſé, il rentre & redevient ce qu'il étoit ; quelquefois un homme commun. Car telle eſt la différence de l'eſprit & du génie, que l'un eſt preſque toujours préſent, & que ſouvent l'autre s'abſente.

Il ne faut pas conſidérer une ſcene comme un dialogue. Un homme d'eſprit ſe tirera

d'un dialogue iſolé. La ſcene eſt toujours l'ouvrage du génie. Chaque ſcene a ſon mouvement & ſa durée. On ne trouve point le mouvement vrai, ſans un effort d'imagination. On ne meſure pas exactement la durée, ſans l'expérience & le goût.

Cet art du dialogue dramatique ſi difficile, perſonne peut-être ne l'a poſſédé au même degré que Corneille. Ses perſonnages ſe preſſent ſans ménagement ; ils parent & portent en même temps : c'eſt une lutte. La réponſe ne s'accroche pas au dernier mot de l'interlocuteur ; elle touche à la choſe & au fond. Arrêtez-vous où vous voudrez ; c'eſt toujours celui qui parle qui vous paroît avoir raiſon.

Lorſque livré tout entier à l'étude des lettres, je liſois Corneille, ſouvent je fermois le livre au milieu d'une ſcene, & je cherchois la réponſe : il eſt aſſez inutile de dire que mes efforts ne ſervoient communément qu'à m'effrayer ſur la logique & ſur la force de tête de ce Poëte. J'en pourrois citer mille exemples ; mais en voici un entr'autres, que je me rappelle : il eſt de ſa

Tragédie de *Cinna*. Emilie a déterminé Cinna à ôter la vie à Auguſte. Cinna s'y eſt engagé ; il y va. Mais il ſe percera le ſein du même poignard dont il l'aura vengée. Emilie reſte avec ſa confidente. Dans ſon trouble, elle s'écrie : *Cours après lui, Fulvie....* Que lui dirai-je ? *Dis-lui.... qu'il dégage ſa foi, & qu'il choiſiſſe après de la mort ou de moi....* C'eſt ainſi qu'il conſerve le caractere, & qu'il ſatisfait en un mot à la dignité d'une ame Romaine, à la vengeance, à l'ambition, à l'amour. Toute la ſcene de Cinna, de Maxime & d'Auguſte eſt incompréhenſible.

Cependant ceux qui ſe piquent d'un goût délicat, prétendent que cette maniere de dialoguer eſt roide ; qu'elle préſente partout un air d'argumentation ; qu'elle étonne plus qu'elle n'émeut. Ils aiment mieux une ſcene où l'on s'entretient moins rigoureuſement, & où l'on met plus de ſentiment & moins de dialectique. On penſe bien que ces gens-là ſont fous de Racine ; & j'avoue que je le ſuis auſſi.

Je ne connois rien de ſi difficile qu'un dialogue où les choſes dites & répondues ne

ſont liées que par des ſenſations ſi délicates, des idées ſi fugitives, des mouvemens d'ame ſi rapides, des vues ſi légeres, qu'elles en paroiſſent découſues, ſur-tout à ceux qui ne ſont pas nés pour éprouver les mêmes choſes dans les mêmes circonſtances.... *Ils ne ſe verront plus. Ils s'aimeront toujours.... Vous y ſerez, ma fille.*

Et le diſcours de Clémentine troublée: *Ma mere étoit une bonne mere; mais elle s'en eſt allée, ou je m'en ſuis allée. Je ne ſais lequel.*

Et les adieux de Barnevel & de ſon ami.

BARNEVEL.

Tu ne ſais pas quelle étoit ma fureur pour elle!.... Juſqu'où la paſſion avoit éteint en moi le ſentiment de la bonté!.... Ecoute.... Si elle m'avoit demandé de t'aſſaſſiner, toi.... je ne ſais ſi je ne l'euſſe pas fait.

L'AMI.

Mon ami, ne t'exagere point ta foibleſſe.

BARNEVEL.

Oui, je ne doute point..... Je t'aurois aſſaſſiné.

L'AMI.

Nous ne nous ſommes pas encore embraſſés. Viens.

Nous ne nous sommes pas encore embrassés : quelle réponse à *je t'aurois assassiné !*

Si j'avois un fils qui ne sentît point ici de liaison, j'aimerois mieux qu'il ne fût pas né. Oui, j'aurois plus d'aversion pour lui, que pour Barnevel, assassin de son oncle.

Et toute la scene du délire de Phedre.

Et tout l'épisode de Clémentine.

Entre les passions, celles qu'on simuleroit le plus facilement, sont aussi les plus faciles à peindre. La grandeur d'ame est de ce nombre; elle comporte par-tout je ne sais quoi de faux & d'outré. En guindant son ame à la hauteur de celle de Caton, on trouve un mot sublime. Mais le Poëte qui a fait dire à Phedre :

Dieux ! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts...
Quand pourrai-je au travers d'une noble poussiere,
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carriere ?

Ce Poëte même n'a pu se promettre ce morceau qu'après l'avoir trouvé ; & je m'estime plus d'en sentir le mérite, que de quelque chose que je puisse écrire de ma vie.

Je conçois comment à force de travail on réussit à faire une scene de Corneille, sans être né Corneille : je n'ai jamais conçu com-

ment on réuſſiſſoit à faire une ſcene de Racine, ſans être né Racine.

Moliere eſt ſouvent inimitable. Il a des ſcenes monoſyllabiques entre quatre à cinq interlocuteurs, où chacun ne dit que ſon mot; mais ce mot eſt dans le caractere, & le peint. Il eſt des endroits dans les *Femmes ſavantes*, qui font tomber la plume des mains. Si l'on a quelque talent, il s'éclipſe. On reſte des jours entiers ſans rien faire. On ſe déplaît à ſoi-même. Le courage ne revient qu'à meſure qu'on perd la mémoire de ce qu'on a lu, & que l'impreſſion qu'on en a reſſentie ſe diſſipe.

Lorſque cet homme étonnant ne ſe ſoucie pas d'employer tout ſon génie, alors même il le ſent. Elmire ſe jetteroit à la tête de Tartuffe, & Tartuffe auroit l'air d'un ſot qui donne dans un piege groſſier : mais voyez comment il ſe ſauve de-là. Elmire a entendu ſans indignation la déclaration de Tartuffe. Elle a impoſé ſilence à ſon fils. Elle remarque elle-même qu'un homme paſſionné eſt facile à ſéduire. Et c'eſt ainſi que le Poëte trompe le ſpectateur, & eſquive une ſcene qui eût exigé, ſans ces précautions, plus

d'art encore, ce me ſemble, qu'il n'en a mis dans la ſienne. Mais ſi Dorine, dans la même piece, a plus d'eſprit, de ſens, de fineſſe dans les idées, & même de nobleſſe dans l'expreſſion, qu'aucun de ſes maîtres; ſi elle dit:

Des actions d'autrui teintes de leurs couleurs,
Ils penſent dans le monde autoriſer les leurs;
Et, ſous le faux éclat de quelque reſſemblance,
Aux intrigues qu'ils ont, donner de l'innocence;
Ou faire ailleurs tomber quelques traits partagés
De ce blâme public dont ils ſont trop chargés.

je ne croirai jamais que ce ſoit une ſuivante qui parle.

Térence eſt unique, ſur-tout dans ſes récits. C'eſt une onde pure & tranſparente qui coule toujours également, & qui ne prend de viteſſe & de murmure que ce qu'elle en reçoit de la pente & du terrein. Point d'eſprit, nul étalage de ſentiment, aucune ſentence qui ait l'air épigrammatique, jamais de ces définitions qui ne ſeroient placées que dans Nicole ou la Rochefoucauld. Lorſqu'il généraliſe une maxime, c'eſt d'une maniere ſimple & populaire, vous croiriez que c'eſt un proverbe reçu qu'il a cité: rien qui ne tienne au ſujet. Aujourd'hui que nous

sommes devenus dissertateurs, combien de scenes de Térence que nous appellerions vuides !

J'ai lu & relu ce Poëte avec attention; jamais de scene superflue, ni rien de superflu dans les scenes. Je ne connois que la premiere du second acte de l'*Eunuque*, qu'on pourroit peut-être attaquer. Le Capitaine Thrason a fait présent à la courtisane Thaïs d'une jeune fille. C'est le parasite Gnathon qui doit la présenter. Chemin faisant avec elle, il s'amuse à débiter au spectateur un éloge très-agréable de sa profession. Mais étoit-ce là le lieu ? Que Gnathon attende sur la scene la jeune fille qu'il s'est chargé de conduire, & qu'il se dise à lui-même, tout ce qu'il voudra, j'y consens.

Térence ne s'embarrasse guere de lier ses scenes. Il laisse le théâtre vuide jusqu'à trois fois de suite, & cela ne me déplaît pas, surtout dans les derniers actes.

Ces personnages, qui se succedent & qui ne jettent qu'un mot en passant, me font imaginer un grand trouble.

Des scenes courtes, rapides, isolées, les unes pantomimes, les autres parlées, pro-

duiroient, ce me ſemble, encore plus d'effet dans la Tragédie. Au commencement d'une piece, je craindrois ſeulement qu'elles ne donnaſſent trop de viteſſe à l'action, & ne cauſaſſent de l'obſcurité.

Plus un ſujet eſt compliqué, plus le dialogue en eſt facile. La multitude des incidens donne pour chaque ſcene un objet différent & déterminé; au lieu que ſi la Piece eſt ſimple, & qu'un ſeul incident fourniſſe à pluſieurs ſcenes, il reſte pour chacune je ne ſais quoi de vague, qui embarraſſe un Auteur ordinaire: mais c'eſt où ſe montre l'homme de génie.

Plus les fils qui lient la ſcene au ſujet ſeront déliés, plus le Poëte aura de peine. Donnez une de ces ſcenes indéterminées à faire à cent perſonnes, chacun la fera à ſa maniere: cependant il n'y en a qu'une bonne.

Des Lecteurs ordinaires eſtiment le talent d'un Poëte par les morceaux qui les affectent le plus. C'eſt au diſcours d'un factieux à ſes conjurés; c'eſt à une reconnoiſſance qu'ils ſe récrient. Mais qu'ils interrogent le Poëte ſur ſon propre ouvrage, & ils ver-

ront qu'ils ont laiſſé paſſer, ſans l'avoir apperçu, l'endroit dont il ſe félicite.

Les ſcenes du *Fils Naturel* ſont preſque toutes de la nature de celles dont l'objet vague pouvoit rendre le Poëte perplexe. Dorval mal avec lui-même, & cachant le fond de ſon ame à ſon ami, à Roſalie, à Conſtance; Roſalie & Conſtance, dans une ſituation à peu près ſemblable, n'offroient pas un ſeul morceau de détail qui ne pût être mieux ou plus mal traité.

Ces ſortes de ſcenes ſont plus rares dans le *Pere de Famille*, parce qu'il y a plus de mouvement.

Il y a peu de regles générales dans l'Art Poëtique. En voici cependant une à laquelle je ne ſais point d'exception. C'eſt que le monologue eſt un moment de repos pour l'action, & de trouble pour le perſonnage. Cela eſt vrai même d'un monologue qui commence une Piece. Donc tranquille, il eſt contre la vérité ſelon laquelle l'homme ne ſe parle à lui-même que dans des inſtans de perplexité : long, il peche contre la nature de l'action dramatique qu'il ſuſpend trop.

Je

Je ne ſaurois ſupporter les caricatures, ſoit en beau, ſoit en laid : car la bonté & la méchanceté peuvent être également outrées ; & quand nous ſommes moins ſenſibles à l'un de ces défauts qu'à l'autre, c'eſt un effet de notre vanité.

Sur la ſcene, on veut que les caracteres ſoient uns. C'eſt une fauſſeté palliée par la courte durée d'un Drame : car combien de circonſtances dans la vie, où l'homme eſt diſtrait de ſon caractere !

Le foible eſt l'oppoſé de l'outré. Pamphile me paroît foible dans l'*Andrienne.* Dave l'a précipité dans des noces qu'il abhorre. Sa maîtreſſe vient d'accoucher. Il a cent raiſons de mauvaiſe humeur. Cependant, il prend tout aſſez doucement. Il n'en eſt pas ainſi de ſon ami Charinus, ni du Clinia de l'*Héautontimorumenos.* Celui-ci arrive de loin ; & tandis qu'il ſe débotte, il ordonne à ſon Dave d'aller chercher ſa maîtreſſe. Il y a peu de galanterie dans ces mœurs ; mais elles ſont bien d'une autre énergie que les nôtres, & d'une autre reſſource pour le Poëte. C'eſt la nature abandonnée à ſes mouvemens effrénés. Nos petits propos madrigaliſés au-

roient bonne grace dans la bouche d'un Clinia ou d'un Chéréa ! Que nos rôles d'amans sont froids !

Ce que j'aime, sur-tout de la scene ancienne, ce sont les amans & les peres. Pour les Daves, ils me déplaisent ; & je suis convaincu qu'à moins qu'un sujet ne soit dans les mœurs anciennes, ou malhonnête dans les nôtres, nous n'en reverrons plus.

Tout peuple a des préjugés à détruire, des vices à poursuivre, des ridicules à décrier, & a besoin de spectacles, mais qui lui soient propres. Quel moyen, si le Gouvernement en sait user, & qu'il soit question de préparer le changement d'une loi ou l'abrogation d'un usage !

Attaquer les Comédiens par leurs mœurs, c'est en vouloir à tous les états.

Attaquer le spectacle par son abus, c'est s'élever contre tout genre d'instruction publique ; & ce qu'on a dit jusqu'à présent là-dessus, appliqué à ce que les choses sont ou ont été, & non à ce qu'elles pourroient être, est sans justice & sans vérité.

Un peuple n'est pas également propre à exceller dans tous les genres de Drames. La

Tragédie me semble plus du génie républicain ; & la Comédie, gaie sur-tout, plus du caractere monarchique.

Entre des hommes qui ne se doivent rien, la plaisanterie sera dure. Il faut qu'elle frappe en haut pour devenir légere ; c'est ce qui arrivera dans un Etat où les hommes sont distribués en différens ordres, qu'on peut comparer à une haute pyramide, où ceux qui sont à la base, chargés d'un poids qui les écrase, sont forcés de garder du ménagement jusques dans la plainte.

Un inconvénient trop commun, c'est que par une vénération ridicule pour certaines conditions, bientôt ce sont les seules dont on peigne les mœurs ; que l'utilité des spectacles se restreint, & que peut-être même ils deviennent un canal par lequel les travers des grands se répandent, & passent aux petits.

Chez un peuple esclave, tout se dégrade. Il faut s'avilir par le ton & par le geste pour ôter à la vérité son poids & son offense. Alors les Poëtes sont comme les fous à la Cour des Rois ; c'est du mépris qu'on fait d'eux, qu'ils tiennent leur fran-

parler ; ou, si l'on aime mieux, ils ressemblent à certains coupables qui traînés devant nos tribunaux, ne s'en retournent absous, que parce qu'ils ont su contrefaire les insensés.

Nous avons des Comédies. Les Anglois n'ont que des satires, à la vérité pleines de force & de gaieté, mais sans mœurs & sans goût. Les Italiens en sont réduits au Drame burlesque.

En général, plus un peuple est civilisé, poli, moins ses mœurs sont poétiques. Tout s'affoiblit en s'adoucissant. Quand est-ce que la nature prépare des modeles à l'art ? c'est au temps où les enfans s'arrachent les cheveux autour du lit d'un pere moribond ; où une mere découvre son sein & conjure son fils par les mamelles qui l'ont allaité ; où un ami se coupe la chevelure & la répand sur le cadavre de son ami ; où c'est lui qui le soutient par la tête, & qui le porte sur un bûcher, qui recueille sa cendre, & qui la renferme dans une urne, qu'il va en certains jours arroser de ses pleurs ; où les veuves échevelées se déchirent le visage de leurs ongles, si la mort leur a ravi un époux ; où

les chefs du peuple, dans les calamités publiques, posent leur front humilié dans la poussiere, ouvrent leurs vêtemens dans la douleur, & se frappent la poitrine ; où un pere prend entre ses bras son fils nouveau né, l'éleve vers le Ciel, & fait sur lui sa priere aux Dieux; où le premier mouvement d'un enfant, s'il a quitté ses parens & qu'il les revoye après une longue absence, c'est d'embrasser leurs genoux, & d'en attendre, prosterné, la bénédiction; où les repas sont des sacrifices qui commencent & finissent par des coupes remplies de vin & versées sur la terre ; où le peuple parle à ses maîtres, & où ses maîtres l'entendent & lui répondent ; où l'on voit un homme, le front ceint de bandelettes devant un autel, & une Prêtresse qui étend les mains sur lui en invoquant le Ciel & en exécutant les cérémonies expiatoires & lustratives ; où des Pythies écumantes par la présence d'un démon qui les tourmente, sont assises sur des trépieds, ont les yeux égarés, & font mugir de leurs cris prophétiques le fond obscur des antres ; où les Dieux altérés du sang humain ne sont appaisés que par son effusion ; où des Bac-

chantes armées de thyrſes s'égarent dans les forêts & inſpirent l'effroi au profane qui ſe rencontre ſur leur paſſage ; où d'autres femmes ſe découvrent ſans pudeur, ouvrent les bras au premier qui ſe préſente, & ſe proſtituent, &c.

Je ne dis pas que ces mœurs ſont bonnes, mais qu'elles ſont poétiques.

Qu'eſt-ce qu'il faut au Poëte ? Eſt-ce une nature brute ou cultivée ? paiſible ou troublée ? Préférera-t-il la beauté d'un jour pur & ſerein, à l'horreur d'une nuit obſcure, où le ſifflement interrompu des vents ſe mêle par intervalles au murmure ſourd & continu d'un tonnerre éloigné, & où il voit l'éclair allumer le Ciel ſur ſa tête ? Préférera-t-il le ſpectacle d'une mer tranquille à celui des flots agités ? le muet & froid aſpect d'un palais, à la promenade parmi des ruines ? un édifice conſtruit, un eſpace planté de la main des hommes, au touffu d'une antique forêt, au creux ignoré d'une roche déſerte ? des nappes d'eau, des baſſins, des caſcades, à la vue d'une cataracte qui ſe briſe en tombant à travers des rochers, & dont le bruit ſe fait entendre au loin du Berger qui a conduit

son troupeau dans la montagne, & qui l'écoute avec effroi ?

La Poésie veut quelque chose d'énorme, de barbare & de sauvage.

C'est lorsque la fureur de la guerre civile ou du fanatisme arme les hommes de poignards, & que le sang coule à grands flots sur la terre, que le laurier d'Apollon s'agite & verdit. Il en veut être arrosé. Il se flétrit dans les temps de la paix & du loisir. Le siecle d'or eût produit une chanson peut-être, ou une élégie. La Poésie épique & la Poésie dramatique demandent d'autres mœurs.

Quand verra-t-on naître des Poëtes ? Ce sera après le temps de désastres & de grands malheurs ; lorsque les peuples harassés commenceront à respirer. Alors les imaginations ébranlées par des spectacles terribles, peindront des choses inconnues à ceux qui n'en ont pas été les témoins. N'avons-nous pas éprouvé dans quelques circonstances une sorte de terreur qui nous étoit étrangere ? Pourquoi n'a-t-elle rien produit ? N'avons-nous plus de génie ?

Le génie est de tous les temps ; mais les

hommes qui le portent en eux demeurent engourdis, à moins que des événemens extraordinaires n'échauffent la masse & ne les fassent paroître. Alors les sentimens s'accumulent dans la poitrine, la travaillent ; & ceux qui ont un organe, pressés de parler, le déploient & se soulagent.

Quelle sera donc la ressource d'un Poëte chez un peuple dont les mœurs sont foibles, petites & maniérées ; où l'imitation rigoureuse des conversations ne formeroit qu'un tissu d'expressions fausses, insensées & basses ; où il n'y a plus ni franchise, ni bonhommie ; où un pere appelle son fils, Monsieur ; & où une mere appelle sa fille, Mademoiselle ; où les cérémonies publiques n'ont rien d'auguste ; la conduite domestique rien de touchant & d'honnête ; les actes solennels rien de vrai ? Il tâchera de les embellir ; il choisira les circonstances qui prêtent le plus à son Art ; il négligera les autres, & il osera en supposer quelques-unes.

Mais quelle finesse de goût ne lui faudra-t-il pas pour sentir jusqu'où les mœurs publiques & particulieres peuvent être embel-

lies ? S'ils passent la mesure, il sera faux & romanesque.

Si les mœurs qu'il supposera ont été autrefois, & que ce temps ne soit pas éloigné ; si un usage est passé, mais qu'il en soit resté une expression métaphorique dans la langue ; si cette expression porte un caractere d'honnêteté ; si elle marque une piété antique, une simplicité qu'on regrette ; si l'on y voit les peres plus respectés, les meres plus honorées, les Rois populaires ; qu'il ose : loin de lui reprocher d'avoir failli contre la vérité, on supposera que ces vieilles & bonnes mœurs se sont apparemment conservées dans cette famille. Qu'il s'interdise seulement ce qui ne seroit que dans les usages présens d'un peuple voisin.

Mais admirez la bizarrerie des peuples policés. La délicatesse y est quelquefois poussée au point qu'elle interdit à leurs Poëtes l'emploi de circonstances mêmes, qui sont dans leurs mœurs, & qui ont de la simplicité, de la beauté & de la vérité. Qui oseroit parmi nous étendre de la paille sur la scene, & y exposer un enfant nouveau né ? Si le Poëte y plaçoit un berceau, quelque

étourdi du parterre ne manqueroit pas de contrefaire les cris de l'enfant, les loges & l'amphithéâtre de rire, & la piece de tomber. O peuple plaisant & léger, quelles bornes vous donnez à l'Art! quelle contrainte vous imposez à vos Artistes! & de quels plaisirs votre délicatesse vous prive! A tous momens vous siffleriez sur la scene les seules choses qui vous toucheroient en peinture. Malheur à l'homme né avec du génie qui tentera quelque spectacle qui est dans la nature, mais qui n'est pas dans vos préjugés!

Térence a exposé l'enfant nouveau né sur la scene. Il a fait plus. Il a fait entendre, du dedans de la maison, la plainte de la femme dans les douleurs qui le mettent au monde. Cela est beau; & cela ne vous plairoit pas.

Il faut que le goût d'un peuple soit incertain, lorsqu'il admettra dans la Nature des choses dont il interdira l'imitation à ses Artistes, ou lorsqu'il admirera dans l'Art des effets qu'il dédaigneroit dans la Nature. Nous dirions d'une femme qui ressembleroit à quelqu'une de ces statues qui enchantent

nos regards aux Thuileries, qu'elle a la tête jolie, mais le pied gros, la jambe forte, & point de taille. La femme qui eſt belle pour le Sculpteur ſur un ſopha, eſt laide dans ſon attelier. Nous ſommes pleins de ces contradictions.

Mais ce qui montre ſur-tout combien nous ſommes encore loin du bon goût & de la vérité, c'eſt la pauvreté & la fauſſeté des décorations, & le luxe des habits.

Vous exigez de votre Poëte qu'il s'aſſujettiſſe à l'unité de lieu, & vous abandonnez la ſcene à l'ignorance d'un mauvais décorateur.

Voulez-vous rapprocher vos Poëtes du vrai, & dans la conduite de leurs pieces, & dans leur dialogue; vos Acteurs, du jeu naturel & de la déclamation réelle? Elevez la voix, demandez ſeulement qu'on vous montre le lieu de la ſcene tel qu'il doit être.

Si la nature & la vérité s'introduiſent une fois ſur vos Théâtres dans la circonſtance la plus légere, bientôt vous ſentirez le ridicule & le dégoût ſe répandre ſur tout ce qui fera contraſte avec elles.

Le ſyſtême dramatique le plus mal en-

tendu, seroit celui qu'on pourroit accuser d'être moitié vrai & moitié faux. C'est un mensonge mal-adroit où certaines circonstances me décelent l'impossibilité du reste. Je souffrirai plutôt le mélange des disparates; il est du moins sans fausseté. Le défaut de Shakespear n'est pas le plus grand dans lequel un Poëte puisse tomber. Il marque seulement peu de goût.

Que votre Poëte, lorsque vous aurez jugé son ouvrage digne de vous être représenté, envoie chercher le Décorateur: qu'il lui lise son Drame: que, le lieu de la scene bien connu de celui-ci, il le rende tel qu'il est; & qu'il songe sur-tout que la peinture théâtrale doit être plus rigoureuse & plus vraie que tout autre genre de peinture.

La peinture théâtrale s'interdira beaucoup de choses, que la peinture ordinaire se permet. Qu'un Peintre d'attelier ait une cabane à représenter, il en appuiera le bâtis contre une colonne brisée; & d'un chapiteau corinthien renversé, il en fera un siege à la porte. En effet, il n'est pas impossible qu'il y ait une chaumiere où il y avoit auparavant un palais. Cette circonstance réveille en moi

une idée acceſſoire qui me touche, en me retraçant l'inſtabilité des choſes humaines. Mais dans la peinture théâtrale, il ne s'agit pas de cela. Point de diſtraction, point de ſuppoſition qui faſſe dans mon ame un commencement d'impreſſion autre que celle que le Poëte a intérêt d'y exciter.

Deux Poëtes ne peuvent ſe montrer à la fois avec tous leurs avantages. Le talent ſubordonné ſera en partie ſacrifié au talent dominant. S'il alloit ſeul, il repréſenteroit une choſe générale. Commandé par un autre, il n'a que la reſſource d'un cas particulier. Voyez quelle différence pour la chaleur & l'effet entre les Marines que Vernet a peintes d'idée, & celles qu'il a copiées. Le Peintre de Théâtre eſt borné aux circonſtances qui ſervent à l'illuſion. Les accidens qui s'y oppoſeroient lui ſont interdits. Il n'uſera de ceux qui embelliroient ſans nuire, qu'avec ſobriété. Ils auront toujours l'inconvénient de diſtraire.

Voilà les raiſons pour leſquelles la plus belle décoration de Théâtre ne ſera jamais qu'un tableau du ſecond ordre.

Dans le genre lyrique, le poëme eſt fait

pour le Muficien, comme la décoration l'eft pour le Poëte : ainfi le poëme ne fera point auffi parfait, que fi le Poëte eût été libre.

Avez-vous un fallon à repréfenter ? Que ce foit celui d'un homme de goût. Point de magots. Peu de dorure. Des meubles fimples ; à moins que le fujet n'exige expreffément le contraire.

Le fafte gâte tout. Le fpectacle de la richeffe n'eft pas beau. La richeffe a trop de caprices ; elle peut éblouir l'œil, mais non toucher l'ame. Sous un vêtement furchargé de dorure, je ne vois jamais qu'un homme riche, & c'eft un homme que je cherche. Celui qui eft frappé des diamans qui dépatent une belle femme, n'eft pas digne de voir une belle femme.

La Comédie veut être jouée en déshabillé. Il ne faut être fur la fcene ni plus apprêté, ni plus négligé que chez foi.

Si c'eft pour le fpectateur que vous vous ruinez en habits, Acteurs, vous n'avez point de goût, & vous oubliez que le fpectateur n'eft rien pour vous.

Plus les genres font férieux, plus il faut de févérité dans les vêtemens.

Quelle vraisemblance qu'au moment d'une action tumultueuse, des hommes ayent eu le temps de se parer, comme dans un jour de représentation ou de fête ?

Dans quelles dépenses nos Comédiens ne se sont-ils pas jetés pour la représentation de l'*Orphelin de la Chine ?* Combien ne leur en a-t-il pas coûté pour ôter à cet ouvrage une partie de son effet ? En vérité, il n'y a que des enfans, comme on en voit s'arrêter ébahis dans nos rues, lorsqu'elles sont bigarrées de tapisseries, à qui le lustre des vêtemens de Théâtre puisse plaire. O Athéniens, vous êtes des enfans !

De belles draperies simples, d'une couleur sévere, voilà ce qu'il falloit, & non tout votre clinquant & toute votre broderie. Interrogez encore la Peinture là-dessus. Y a-t-il parmi nous un Artiste assez goth, pour vous montrer sur la toile aussi maussades & aussi brillans que nous vous avons vus sur la scene ?

Acteurs, si vous voulez apprendre à vous habiller; si vous voulez perdre le faux goût du faste, & vous rapprocher de la simplicité qui conviendroit si fort aux grands

effets, à votre fortune & à vos mœurs, fréquentez nos galeries.

S'il venoit jamais en fantaisie d'essayer *le Pere de Famille* au Théâtre, je crois que ce personnage ne pourroit être vêtu trop simplement. Il ne faudroit à Cécile que le déshabillé d'une fille opulente. J'accorderai, si l'on veut, au Commandeur un galon d'or uni, avec la canne à bec de corbin. S'il changeoit d'habit entre le premier acte & le second, je n'en serois pas fort étonné de la part d'un homme aussi capricieux. Mais tout est gâté si Sophie n'est pas en siamoise, & Madame Hébert comme une femme du peuple aux jours de Dimanche. Saint-Albin est le seul à qui son âge & son état me feront passer au second acte, de l'élégance & du luxe. Il ne lui faut au premier qu'une redingote de pluche sur une veste d'étoffe grossiere.

Le public ne sait pas toujours désirer le vrai. Quand il est dans le faux, il peut y rester des siecles entiers : mais il est sensible aux choses naturelles ; & lorsqu'il en a reçu l'impression, il ne la perd jamais entiérement.

Une Actrice courageuse vient de se défaire du panier : personne ne l'a trouvé mauvais. Elle ira plus loin ; j'en réponds. Ah ! si elle osoit un jour se montrer sur la scene avec toute la noblesse & la simplicité d'ajustement que ses rôles demandent : disons plus, dans le désordre où doit jeter un événement aussi terrible que la mort d'un époux, la perte d'un fils, & les autres catastrophes de la scene tragique ; que deviendroient autour d'une femme échevelée, toutes ces poupées poudrées, frisées, pomponées ? Il faudroit bien que tôt ou tard elles se missent à l'unisson. La nature, la nature ! on ne lui résiste pas. Il faut ou la chasser, ou lui obéir.

O Clairon, c'est à vous que je reviens ! Ne souffrez pas que l'usage & le préjugé vous subjuguent. Livrez-vous à votre goût & à votre génie ; montrez-nous la nature & la vérité : c'est le devoir de ceux que nous aimons, & dont les talens nous ont disposés à recevoir tout ce qu'il leur plaira d'oser.

Un paradoxe dont peu de personnes sentiront le vrai, & qui révoltera les autres ; (mais que vous importe à vous & à moi ?

Premiérement dire la vérité ; voilà notre devise ;) c'est que, dans les pieces Italiennes, nos Comédiens Italiens jouent avec plus de liberté que nos Comédiens François ; ils font moins de cas du spectateur. Il y a cent momens où il est tout-à-fait oublié. On trouve dans leur action je ne sais quoi d'original & d'aisé, qui me plaît & qui plairoit à tout le monde, sans les insipides discours & l'intrigue absurde qui le défigurent. A travers leur folie, je vois des gens en gaieté qui cherchent à s'amuser, & qui s'abandonnent à toute la fougue de leur imagination ; & j'aime mieux cette ivresse, que le roide, le pesant & l'empesé.

« Mais ils improvisent : le rôle qu'ils font » ne leur a point été dicté.

Je m'en apperçois bien.

« Et si vous voulez les voir aussi mesurés, » aussi compassés, & plus froids que d'au- » tres, donnez-leur une piece écrite ».

J'avoue qu'ils ne sont plus eux : mais qui les en empêche ? Les choses qu'ils ont apprises ne leur sont-elles pas aussi intimes à la quatrieme représentation, que s'ils les avoient imaginées ?

« Non. L'impromptu a un caractere que » la chose préparée ne prendra jamais ».

Je le veux. Néanmoins ce qui, sur-tout, les symétrise, les empese & les engourdit, c'est qu'ils jouent d'imitation ; qu'ils ont un autre Théâtre & d'autres Acteurs en vue. Que font-ils donc ? Ils s'arrangent en rond ; ils arrivent à pas comptés & mesurés ; ils quêtent des applaudissemens ; ils sortent de l'action ; ils s'adressent au Parterre ; ils lui parlent, & ils deviennent maussades & faux.

Une observation que j'ai faite, c'est que nos insipides personnages subalternes demeurent plus communément dans leur humble rôle, que les principaux personnages. La raison, ce me semble, c'est qu'ils sont contenus par la présence d'un autre qui les commande : c'est à cet autre qu'ils s'adressent ; c'est-là que toute leur action est tournée. Et tout iroit assez bien, si la chose en imposoit aux premiers rôles, comme la dépendance en impose aux rôles subalternes.

Il y a bien de la pédanterie dans notre Poétique : il y en a beaucoup dans nos compositions dramatiques : comment n'y en auroit-il pas dans la représentation ?

Cette pédanterie qui eſt par-tout ailleurs ſi contraire au caractere facile de la Nation, arrêtera long-temps encore les progrès de la pantomime, partie ſi importante de l'Art Dramatique.

J'ai dit que la Pantomime eſt une portion du Drame ; que l'Auteur s'en doit occuper ſérieuſement ; que ſi elle ne lui eſt pas familiere & préſente, il ne ſaura ni commencer, ni conduire, ni terminer ſa ſcene avec quelque vérité ; & que le geſte doit s'écrire ſouvent à la place du diſcours.

J'ajoute qu'il y a des ſcenes entieres où il eſt infiniment plus naturel aux perſonnages de ſe mouvoir que de parler, & je vais le prouver.

Il n'y a rien de ce qui ſe paſſe dans le monde, qui ne puiſſe avoir lieu ſur la ſcene. Je ſuppoſe donc que deux hommes, incertains s'ils ont à être mécontens ou ſatisfaits l'un de l'autre, en attendent un troiſieme qui les inſtruiſe : que diront-ils juſqu'à ce que ce troiſieme ſoit arrivé ? Rien. Ils iront, ils viendront, ils montreront de l'impatience ; mais ils ſe tairont. Ils n'au-

font garde de ſe tenir des propos dont ils pourroient avoir à ſe repentir. Voilà le cas d'une ſcene toute ou preſque toute pantomime : & combien n'y en a-t-il pas d'autres

Pamphile ſe trouve ſur la ſcene avec Chrémès & Simon. Chrémès prend tout ce que ſon fils lui dit pour les impoſtures d'un jeune libertin qui a des ſottiſes à excuſer. Son fils lui demande à produire un témoin. Chrémès, preſſé par ſon fils & par Simon, conſent à écouter ce témoin. Pamphile va le chercher ; Simon & Chrémès reſtent. Je demande ce qu'ils font pendant que Pamphile eſt chez Glycérion, qu'il parle à Criton, qu'il l'inſtruit, qu'il lui explique ce qu'il en attend, & qu'il le détermine à venir & à parler à Chrémès ſon pere ? Il faut ou les ſuppoſer immobiles & muets, ou imaginer que Simon continue d'entretenir Chrémès ; que Chrémès, la tête baiſſée & le menton appuyé ſur ſa main, l'écoute tantôt avec patience, tantôt avec colere, & qu'il ſe paſſe entr'eux une ſcene toute pantomime.

Mais cet exemple n'eſt pas le ſeul qu'il

y ait dans ce Poëte. Que fait ailleurs un des vieillards ſur la ſcene, tandis que l'autre va dire à ſon fils que ſon pere ſait tout, le déshérite, & donne ſon bien à ſa fille ?

Si Térence avoit eu l'attention d'écrire la Pantomime, nous n'aurions là-deſſus aucune incertitude. Mais qu'importe qu'il l'ait écrite ou non, puiſqu'il faut ſi peu de ſens pour la ſuppoſer ici ? Il n'en eſt pas toujours de même. Qui eſt-ce qui l'eût imaginée dans l'*Avare ?* Harpagon eſt alternativement triſte & gai, ſelon que Froſine lui parle de ſon indigence ou de la tendreſſe de Marianne. Là, le dialogue eſt inſtitué entre le diſcours & le geſte.

Il faut écrire la Pantomime toutes les fois qu'elle fait tableau ; qu'elle donne de l'énergie ou de la clarté au diſcours ; qu'elle lie le dialogue ; qu'elle caractériſe ; qu'elle conſiſte dans un jeu délicat, qui ne ſe devine pas ; qu'elle tient lieu de réponſe ; & preſque toujours au commencement des ſcenes.

Elle eſt tellement eſſentielle, que de deux Pieces compoſées, l'une eu égard à

la Pantomime, & l'autre sans cela, la facture sera si diverse, que celle où la Pantomime aura été considérée comme partie du Drame, ne se jouera pas sans Pantomime, & que celle où la Pantomime aura été négligée, ne se pourra pantomimer. On ne l'ôtera point dans la représentation au Poëme qui l'aura, & on ne la donnera point au Poëme qui ne l'aura pas. C'est elle qui fixera la longueur des scenes, & qui colorera tout le Drame.

Moliere n'a pas dédaigné de l'écrire; c'est tout dire.

Mais quand Moliere ne l'eût pas écrite, un autre auroit-il eu tort d'y penser? O Critiques, cervelles étroites, hommes de peu de sens, jusqu'à quand ne jugerez-vous rien en soi-même, & n'approuverez-vous ou ne désapprouverez-vous que d'après ce qui est?

Combien d'endroits où Plaute, Aristophane & Térence ont embarrassé les plus habiles interpretes, pour n'avoir pas indiqué le mouvement de la scene? Térence commence ainsi les *Adelphes*: « Storax, » Æschinus n'est pas rentré cette nuit ».

Qu'eſt-ce que cela ſignifie ? Micion parle-t-il à Storax ? Non. Il n'y a point de Storax ſur la ſcene dans ce moment. Ce perſonnage n'eſt pas même de la Piece. Qu'eſt-ce donc que cela ſignifie ? Le voici. Storax eſt un des valets d'Æſchinus. Micion l'appelle ; & Storax ne répondant point, il en conclut qu'Æſchinus n'eſt pas rentré. Un mot de pantomime auroit éclairci cet endroit.

C'eſt la peinture des mouvemens qui charme, ſur-tout dans les Romans domeſtiques. Voyez avec quelle complaiſance l'Auteur de *Paméla*, de *Grandiſon* & de *Clarice* s'y arrête ? Voyez quelle force, quel ſens, & quel pathétique elle donne à ſon diſcours ? Je vois le perſonnage : ſoit qu'il parle, ſoit qu'il ſe taiſe, je le vois, & ſon action m'affecte plus que ſes paroles.

Si un Poëte a mis ſur la ſcene Oreſte & Pilade ſe diſputant la mort, & qu'il ait réſervé pour ce moment l'approche des Euménides, dans quel effroi ne me jettera-t-il pas, ſi les idées d'Oreſte ſe troublent peu à peu, à meſure qu'il raiſonne avec ſon

son ami ; si ses yeux s'égarent, s'il cherche autour de lui ; s'il s'arrête, s'il continue de parler, s'il s'arrête encore, si le désordre de son action & de son discours s'accroît ; si les furies s'emparent de lui & le tourmentent, s'il succombe sur la violence du tourment, s'il en est renversé par terre, si Pilade le releve, l'appuie & lui essuie de sa main le visage & la bouche ; si le malheureux fils de Clytemnestre reste un moment dans un état d'agonie & de mort ; si, entr'ouvrant ensuite les paupieres, & semblable à un homme qui revient d'une léthargie profonde, sentant les bras de son ami qui le soutiennent & qui le pressent, il lui dit en penchant la tête de son côté, & d'une voix éteinte : *Pilade, est-ce à toi de mourir ?* Quel effet cette pantomime ne produira-t-elle pas ! Y a-t-il quelque discours au monde qui m'affecte autant que l'action de Pilade relevant Oreste abattu, & lui essuyant de sa main le visage & la bouche ? Séparez ici la pantomime du discours, & vous tuerez l'un & l'autre. Le Poëte qui aura imaginé cette scene,

aura ſur-tout montré du génie, en réſervant pour ce moment les fureurs d'Oreſte. L'argument qu'Oreſte tire de ſa ſituation, eſt ſans réponſe.

Mais il me prend envie de vous eſquiſſer les derniers inſtans de la vie de Socrate. C'eſt une ſuite de tableaux qui prouveront plus en faveur de la Pantomime, que tout ce que je pourrois ajouter. Je me conformerai preſqu'entiérement à l'Hiſtoire. Quel canevas pour un Poëte !

Ses diſciples n'en avoient point la pitié qu'on éprouve auprès d'un ami qu'on aſſiſte au lit de la mort. Cet homme leur paroiſſoit heureux. S'ils étoient touchés, c'étoit d'un ſentiment extraordinaire mêlé de la douceur qui naiſſoit de ſes diſcours, & de la peine qui naiſſoit de la penſée qu'ils alloient le perdre.

Lorſqu'ils entrerent, on venoit de le délier. Xantippe étoit aſſiſe auprès de lui, tenant un de ſes enfans entre ſes bras.

Le Philoſophe dit peu de choſes à ſa femme : mais combien de choſes touchantes un homme ſage qui ne fait aucun

cas de la vie, n'avoit-il pas à dire ſur ſon enfant ?

Les Philoſophes entrerent. A peine Xantippe les apperçut-elle, qu'elle ſe mit à ſe déſeſpérer & à crier, comme c'eſt la coutume des femmes en ces occaſions : *Socrate, vos amis vous parlent aujourd'hui pour la derniere fois. C'eſt pour la derniere fois que vous embraſſez votre femme, & que vous voyez votre enfant.*

Socrate ſe tournant du côté de Criton, lui dit : *Mon ami, faites conduire cette femme chez elle.* Et cela s'exécuta.

On entraîne Xantippe ; mais elle s'élance du côté de Socrate, lui tend les bras, l'appelle, ſe meurtrit le viſage de ſes mains, & remplit la priſon de ſes cris.

Cependant Socrate dit encore un mot ſur l'enfant qu'on emporte.

Alors le Philoſophe, prenant un viſage ſerein, s'aſſied ſur ſon lit ; & pliant la jambe d'où l'on avoit ôté la chaîne, & la frottant doucement, il dit :

Que le plaiſir & la peine ſe touchent de près ! Si Eſope y avoit penſé, la belle

ſable qu'il en auroit faite !.... Les Athéniens ont ordonné que je m'en aille, & je m'en vais...... Dites à Evénus qu'il me ſuivra, s'il eſt ſage.

Ce mot engage la ſcene ſur l'immortalité de l'ame.

Tentera cette ſcene qui l'oſera. Pour moi, je me hâte vers mon objet. Si vous avez vu expirer un pere au milieu de ſes enfans; telle fut la fin de Socrate au milieu des Philoſophes qui l'environnoient.

Lorſqu'il eut achevé de parler, il ſe fit un moment de ſilence, & Criton lui dit:

CRITON.

Qu'avez-vous à nous ordonner?

SOCRATE.

De vous rendre ſemblables aux Dieux, autant qu'il vous ſera poſſible, & de leur abandonner le ſoin du reſte.

CRITON.

Après votre mort, comment voulez-vous qu'on diſpoſe de vous?

SOCRATE.

Criton, tout comme il vous plaira, ſi vous me retrouvez.

Puis regardant les Philosophes en souriant, il ajouta :

J'aurai beau faire, je ne persuaderai jamais à notre ami de distinguer Socrate à sa dépouille.

Le Satellite des Onze entra dans ce moment, & s'approcha de lui sans parler. Socrate lui dit :

SOCRATE.

Que voulez-vous ?

LE SATELLITE.

Vous avertir de la part des Magistrats......

SOCRATE.

Qu'il est temps de mourir ? Mon ami, apportez le poison, s'il est broyé, & soyez le bien-venu.

LE SATELLITE,

(en se détournant & pleurant.)

Les autres me maudissent ; celui-ci me bénit.

CRITON.

Le soleil luit encore sur les montagnes.

SOCRATE.

Ceux qui different croient tout perdre à cesser de vivre, & moi je crois y gagner.

Alors l'esclave qui portoit la coupe entra. Socrate la reçut & lui dit :

SOCRATE.

Homme de bien, que faut-il que je fasse ? car vous savez cela.

L'ESCLAVE.

Boire, & vous promener jusqu'à ce que vous sentiez vos jambes s'appesantir.

SOCRATE.

Ne pourroit-on pas en répandre une goutte en action de graces aux Dieux ?

L'ESCLAVE.

Nous n'en avons broyé que ce qu'il faut.

SOCRATE.

Il suffit..... Nous pourrons du moins leur adresser une priere.

En tenant la coupe d'une main, & tournant ses regards vers le Ciel, il dit : *O Dieux qui m'appellez ! daignez m'accorder un heureux voyage.*

Après il garda le silence, & but.

Jusques-là ses amis avoient eu la force de contenir leur douleur ; mais lorsqu'il approcha la coupe de ses levres, ils n'en furent plus les maîtres.

Les uns s'envelopperent de leur manteau. Criton s'étoit levé, & il erroit dans la prison en poussant des cris. D'autres, immobiles & droits, regardoient Socrate dans un morne silence, & des larmes couloient le long de leurs joues. Apollodore s'étoit assis sur le pied du lit, le dos tourné à Socrate ; & la bouche penchée sur ses mains, il étouffoit ses sanglots.

Cependant Socrate se promenoit, comme l'esclave le lui avoit enjoint ; & en se promenant, il s'adressoit à chacun d'eux, & les consoloit.

Il disoit à celui-ci : *Où est la fermeté, la philosophie, la vertu ?.....* A celui-là : *C'est pour cela que j'avois éloigné les femmes....* A tous : *Eh bien ! Anyte & Mélite auront donc pu me faire du mal !...... Mes amis, nous nous reverrons...... Si vous vous affligez ainsi, vous n'en croyez rien.*

Cependant ses jambes s'appesantirent, & il se coucha sur son lit. Alors il recommanda sa mémoire à ses amis, & leur dit d'une voix qui s'affoiblissoit :

SOCRATE.

Dans un moment je ne ſerai plus..... C'eſt par vous qu'ils me jugeront..... Ne reprochez ma mort aux Athéniens, que par la ſainteté de votre vie.

Ses amis voulurent lui répondre ; mais ils ne le purent : ils ſe mirent à pleurer, & ſe turent.

L'Eſclave, qui étoit au bas de ſon lit, lui prit les pieds & les lui ſerra ; & Socrate, qui le regardoit, lui dit :

Je ne les ſens plus.

Un inſtant après, il lui prit les jambes & les lui ſerra ; & Socrate, qui le regardoit, lui dit :

Je ne les ſens plus.

Alors ſes yeux commencerent à s'éteindre, ſes levres & ſes narines à ſe retirer, ſes membres à s'affaiſſer, & l'ombre de la mort à ſe répandre ſur toute ſa perſonne. Sa reſpiration s'embarraſſoit, & on l'entendoit à peine. Il dit à Criton qui étoit derriere lui :

Criton, ſoulevez-moi un peu.

Criton le ſouleva. Ses yeux ſe ranimerent,

& prenant un viſage ſerein, & portant ſon action vers le Ciel, il dit :

Je ſuis entre la terre & l'Elyſée.

Un moment après ſes yeux ſe couvrirent, & il dit à ſes amis :

Je ne vous vois plus. . . . Parlez-moi. . . . N'eſt-ce pas-là la main d'Apollodore ?

On lui répondit qu'oui, & il la ſerra.

Alors il eut un mouvement convulſif dont il revint avec un profond ſoupir, & il appella Criton. Criton ſe baiſſa: Socrate lui dit, (& ce furent ſes dernieres paroles :)

Criton.... ſacrifiez au Dieu de la ſanté... je guéris.

Cébès, qui étoit vis-à-vis de Socrate, reçut ſes derniers regards, qui demeurerent attachés ſur lui ; & Criton lui ferma la bouche & les yeux.

Voilà les circonſtances qu'il faut employer. Diſpoſez-en comme il vous plaira ; mais conſervez-les. Tout ce que vous mettriez à la place, ſera faux & de nul effet. Peu de diſcours, & beaucoup de mouvement.

Si le ſpectateur eſt au Théâtre, comme devant une toile où des tableaux divers ſe

ſuccéderoient par un enchantement, pour quoi le Philoſophe qui s'aſſied ſur le pied du lit de Socrate, & qui craint de le voir mourir, ne ſeroit-il pas auſſi pathétique ſur la ſcene, que la femme & la fille d'Eudamidas dans le tableau du Pouſſin ?

Appliquez les lois de la compoſition pittoreſque à la pantomime, & vous verrez que ce ſont les mêmes.

Dans une action réelle à laquelle pluſieurs perſonnes concourent, toutes ſe diſpoſeront d'elles-mêmes de la maniere la plus vraie ; mais cette maniere n'eſt pas toujours la plus avantageuſe pour celui qui peint, ni la plus frappante pour celui qui regarde. De-là la néceſſité pour le Peintre d'altérer l'état naturel, & de le réduire à un état artificiel ; & n'en ſera-t-il pas de même ſur la ſcene ?

Si cela eſt, quel art que celui de la déclamation ? Lorſque chacun eſt maître de ſon rôle, il n'y a preſque rien de fait. Il faut mettre les figures enſemble, les rapprocher ou les diſperſer, les iſoler ou les groupper, & en tirer une ſucceſſion de tableaux tous compoſés d'une maniere grande & vraie,

De quel ſecours le Peintre ne ſeroit-il pas à l'Acteur, & l'Acteur au Peintre ? Ce ſeroit un moyen de perfectionner deux talens importans. Mais je jette ces vues pour ma ſatisfaction particuliere & la vôtre. Je ne penſe pas que nous aimions jamais aſſez les ſpectacles pour en venir là.

Une des principales différences du Roman domeſtique & du Drame, c'eſt que le Roman ſuit le geſte & la pantomime dans tous leurs détails ; que l'Auteur s'attache principalement à peindre & les mouvemens & les impreſſions, au lieu que le Poëte dramatique n'en jette qu'un mot en paſſant.

« Mais ce mot coupe le dialogue, le ra-
» lentit & le trouble ».

Oui, quand il eſt mal placé ou mal choiſi.

J'avoue cependant que, ſi la pantomime étoit portée ſur la ſcene à un haut point de perfection, on pourroit ſouvent ſe diſpenſer de l'écrire ; & c'eſt la raiſon peut-être pour laquelle les Anciens ne l'ont pas fait. Mais parmi nous, comment le lecteur, (je parle même de celui qui a quelque habitude du Théâtre) la ſuppléera-t-il en liſant, puiſqu'il

ne la voit jamais dans le jeu? Seroit-il plus Acteur qu'un Comédien par état?

La pantomime seroit établie sur nos théâtres, qu'un Poëte qui ne fait pas représenter ses pieces, sera froid & quelquefois inintelligible, s'il n'écrit pas le jeu. N'est-ce pas pour un lecteur un surcroît de plaisir, que de connoître le jeu tel que le Poëte l'a conçu? Et accoutumés, comme nous le sommes, à une déclamation maniérée, symétrisée, & si éloignée de la vérité, y a-t-il beaucoup de personnes qui puissent s'en passer?

La pantomime est le tableau qui existoit dans l'imagination du Poëte, lorsqu'il écrivoit; & qu'il voudroit que la scene montrât à chaque instant, lorsqu'on le joue. C'est la maniere la plus simple d'apprendre au public ce qu'il est en droit d'exiger de ses Comédiens. Le Poëte vous dit: Comparez ce jeu avec celui de vos Acteurs, & jugez.

Au reste, quand j'écris la pantomime, c'est comme si je m'adressois en ces mots au Comédien: C'est ainsi que je déclame; voilà les choses comme elles se passoient dans mon imagination, lorsque je composois. Mais je

ne ſuis ni aſſez vain pour croire qu'on ne puiſſe pas mieux déclamer que moi, ni aſſez imbécille pour réduire un homme de génie à l'état machinal.

On propoſe un ſujet à peindre à pluſieurs Artiſtes; chacun le médite & l'exécute à ſa maniere, & il ſort de leurs atteliers autant de tableaux différens. Mais on remarque à tous quelques beautés particulieres.

Je dis plus. Parcourez nos galeries, & faites-vous montrer les morceaux où l'amateur a prétendu commander à l'Artiſte & diſpoſer de ſes figures. Sur le grand nombre, à peine en trouverez-vous deux ou trois où les idées de l'un ſe ſoient tellement accordées avec le talent de l'autre, que l'ouvrage n'en ait pas ſouffert.

Acteurs, jouiſſez donc de vos droits; faites ce que le moment & votre talent vous inſpireront. Si vous êtes de chair, ſi vous avez des entrailles, tout ira bien, ſans que je m'en mêle; & j'aurai beau m'en mêler, tout ira mal, ſi vous êtes de marbre ou de bois.

Qu'un Poëte ait ou n'ait pas écrit la panto-

mime, je reconnoîtrai du premier coup s'il a composé ou non d'après elle. La conduite de sa piece ne sera pas la même, les scenes auront un tout autre tour; son dialogue s'en ressentira. Si c'est l'art d'imaginer des tableaux, doit-on le supposer à tout le monde, & tous nos Poëtes dramatiques l'ont-ils possédé?

Une expérience à faire, ce seroit de composer un ouvrage dramatique, & de proposer ensuite d'en écrire la pantomime à ceux qui traitent ce soin de superflu. Combien ils y feroient d'inepties!

Il est facile de critiquer juste, & difficile d'exécuter médiocrement. Seroit-il donc si déraisonnable d'exiger que, par quelque ouvrage d'importance, nos juges montrassent qu'ils en savent du moins autant que nous?

Les voyageurs parlent d'une espece d'hommes sauvages qui soufflent aux passans des aiguilles empoisonnées: c'est l'image de nos Critiques.

Cette comparaison vous paroît-elle outrée? Convenez du moins qu'ils ressemblent assez à un solitaire qui vivoit au fond d'une vallée

que des collines environnoient de toutes parts. Cet eſpace borné étoit l'univers pour lui. En tournant ſur un pied, & parcourant d'un coup d'œil ſon étroit horizon, il s'écrioit : Je ſais tout ; j'ai tout vu. Mais tenté un jour de ſe mettre en marche & d'approcher de quelques objets qui ſe déroboient à ſa vue, il grimpe au ſommet d'une de ſes collines. Quel ne fut pas ſon étonnement, lorſqu'il vit un eſpace immenſe ſe développer au-deſſus de ſa tête & devant lui ! Alors changeant de diſcours, il dit : Je ne ſais rien ; je n'ai rien vu.

J'ai dit que nos Critiques reſſembloient à cet homme ; je me ſuis trompé. Ils reſtent au fond de leur cahute, ne perdent jamais la haute opinion qu'ils ont d'eux.

Le rôle d'un Auteur eſt un rôle aſſez vain ; c'eſt celui d'un homme qui ſe croit en état de donner des leçons au public.

Et le rôle du Critique ? Il eſt bien plus vain encore ; c'eſt celui d'un homme qui ſe croit en état de donner des leçons à celui qui ſe croit en état d'en donner au public.

L'Auteur dit : Meſſieurs, écoutez-moi ;

car je suis votre maître : Et le Critique : c'est moi, Messieurs, qu'il faut écouter ; car je suis le maître de vos maîtres.

Pour le public, il prend son parti. Si l'ouvrage de l'Auteur est mauvais, il s'en moque, ainsi que des observations du Critique, si elles sont fausses.

Le Critique s'écrie après cela : O temps ! O mœurs ! Le goût est perdu ! & le voilà consolé.

L'Auteur, de son côté, accuse les spectateurs, les Acteurs & la cabale. Il en appelle à ses amis ; il leur a lu sa piece avant que de la donner au Théâtre : elle devoit aller aux nues. Mais vos amis, aveuglés ou pusillanimes, n'ont pas osé vous dire qu'elle étoit sans conduite, sans caracteres & sans style ; & croyez-moi, le public ne se trompe guere. Votre piece est tombée, parce qu'elle est mauvaise.

« Mais le *Misanthrope* n'a-t-il pas chan-» celé » ?

Il est vrai. O qu'il est doux, après un malheur, d'avoir pour soi cet exemple ! Si je monte jamais sur la scène, & que j'en sois

chaſſé par les ſifflets, je compte bien me le rappeller auſſi.

La Critique en uſe bien diverſement avec les vivans & les morts. Un Auteur eſt-il mort : elle s'occupe à relever ſes qualités, & à pallier ſes défauts. Eſt-il vivant : c'eſt le contraire. Ce ſont ſes défauts qu'elle releve, & les qualités qu'elle oublie ; & il y a quelque raiſon à cela : on peut corriger les vivans, & les morts ſont ſans reſſource.

Cependant le Cenſeur le plus ſévere d'un ouvrage, c'eſt l'Auteur. Combien il ſe donne de peines pour lui ſeul ! C'eſt lui qui connoît le vice ſecret ; & ce n'eſt preſque jamais là que le Critique poſe le doigt. Cela m'a ſouvent rappellé le mot d'un Philoſophe : *Ils diſent du mal de moi ! Ah ! s'ils me connoiſſoient comme je me connois !....*

Les Auteurs & les Critiques anciens commençoient par s'inſtruire ; ils n'entroient dans la carriere des Lettres, qu'au ſortir des écoles de la Philoſophie. Combien de temps l'Auteur n'avoit-il pas gardé ſon ouvrage, avant de l'expoſer au public ! De-là cette

correction qui ne peut être que l'effet des conseils, de la lime & du temps.

Nous nous pressons trop de paroître, & nous n'étions peut-être ni assez éclairés, ni assez gens de bien, quand nous avions pris la plume.

Si le système moral est corrompu, il faut que le goût soit faux.

La vérité & la vertu sont les amies des Beaux-Arts. Voulez-vous être Auteur? voulez-vous être Critique? commencez par être homme de bien. Qu'attendre de celui qui ne peut s'affecter profondément? & de quoi m'affecterai-je profondément, sinon de la vérité & de la vertu, les deux choses les plus puissantes de la nature?

Si l'on m'assure qu'un homme est avare, j'aurai peine à croire qu'il produise quelque chose de grand. Ce vice rapetisse l'esprit & rétrécit le cœur. Les malheurs publics ne sont rien pour l'avare. Quelquefois il s'en réjouit. Il est dur. Comment s'élevera-t-il à quelque chose de sublime? Il est sans cesse courbé sur un coffre-fort. Il ignore la vitesse du temps & de la briéveté de la vie. Con-

centré en lui-même, il eſt étranger à la bienfaiſance. Le bonheur de ſon ſemblable n'eſt rien à ſes yeux en comparaiſon d'un petit morceau de métal jaune. Il n'a jamais connu le plaiſir de donner à celui qui manque, de ſoulager celui qui ſouffre, & de pleurer avec celui qui pleure. Il eſt mauvais pere, mauvais fils, mauvais ami, mauvais citoyen. Dans la néceſſité de s'excuſer ſon vice à lui-même, il s'eſt fait un ſyſtême qui immole tous les devoirs à ſa paſſion. S'il ſe propoſoit de peindre la commiſération, la libéralité, l'hoſpitalité, l'amour de la patrie, celui du genre-humain, où en trouvera-t-il les couleurs? Il a penſé dans le fond de ſon cœur que ces qualités ne ſont que des travers & des folies.

Après l'avare, dont tous les moyens ſont vils & petits, & qui n'oſeroit pas même tenter un grand crime pour avoir de l'argent; l'homme du génie le plus étroit & le plus capable de faire des maux, le moins touché du vrai, du bon & du beau, c'eſt le ſuperſtitieux.

Après le ſuperſtitieux, c'eſt l'hypocrite.

Le superstitieux a la vue trouble, & l'hypocrite a le cœur faux.

Si vous êtes bien né, si la nature vous a donné un esprit droit & un cœur sensible, fuyez pour un temps la société des hommes; allez vous étudier vous-même. Comment l'instrument rendra-t-il une juste harmonie, s'il est désaccordé? Faites-vous des notions exactes des choses; comparez votre conduite avec vos devoirs; rendez-vous homme de bien, & ne croyez pas que ce travail & ce temps, si bien employés pour l'homme soient perdus pour l'Auteur. Il rejaillira de la perfection morale, que vous aurez établie dans votre caractere & dans vos mœurs, une nuance de grandeur & de justice qui se répandra sur tout ce que vous écrirez. Si vous avez le vice à peindre, sachez une fois combien il est contraire à l'ordre général & au bonheur public & particulier, & vous le peindrez fortement. Si c'est la vertu; comment en parlerez-vous d'une maniere à la faire aimer aux autres, si vous n'en êtes pas transporté? De retour parmi les hommes, écoutez beaucoup ceux qui parlent

bien, & parlez-vous ſouvent à vous-même.

Mon Ami, vous connoiſſez Ariſte. C'eſt de lui que je tiens ce que je vais vous raconter : il avoit alors quarante ans. Il s'étoit particuliérement livré à l'étude de la Philoſophie. On l'avoit ſurnommé le Philoſophe, parce qu'il étoit né ſans ambition, qu'il avoit l'ame honnête, & que l'envie n'en avoit jamais altéré la douceur & la paix. Du reſte, grave dans ſon maintien, ſévere dans ſes mœurs, auſtere & ſimple dans ſes diſcours, le manteau d'un ancien Philoſophe étoit preſque la ſeule choſe qui lui manquât ; car il étoit pauvre & content de ſa pauvreté.

Un jour qu'il s'étoit propoſé de paſſer avec ſes amis quelques heures à s'entretenir ſur les Lettres ou ſur la Morale (car il n'aimoit pas à parler des affaires publiques), ils étoient abſens, & il prit le parti de ſe promener ſeul.

Il fréquentoit peu les endroits où les hommes s'aſſemblent. Les lieux écartés lui plaiſoient davantage. Il alloit en rêvant, & voici ce qu'il ſe diſoit ;

J'ai quarante ans. J'ai beaucoup étudié. On m'appelle le Philoſophe. Si cependant il ſe préſentoit ici quelqu'un qui me dît: Ariſte, qu'eſt-ce que le vrai, le bon & le beau, aurois-je ma réponſe prête? Non. Comment! Ariſte, vous ne ſavez pas ce que c'eſt que le vrai, le bon & le beau, & vous ſouffrez qu'on vous appelle le Philoſophe!

Après quelques réflexions ſur la vanité des éloges qu'on prodigue ſans connoiſſance, & qu'on accepte ſans pudeur; il ſe mit à rechercher l'origine de ces idées fondamentales de notre conduite & de nos jugemens; & voici comment il continua de raiſonner avec lui-même.

Il n'y a peut-être pas, dans l'eſpece humaine entiere, deux individus qui aient quelque reſſemblance approchée. L'organiſation générale, les ſens, la figure extérieure, les viſceres, ont leur variété. Les fibres, les muſcles, les ſolides, les fluides ont leur variété. L'eſprit, l'imagination, la mémoire, les idées, les vérités, les préjugés, les alimens, les exercices, les connoiſſances, les états, l'éducation, les goûts, la fortune,

les talens, ont leur variété. Les objets, les climats, les mœurs, les lois, les coutumes, les uſages, les gouvernemens, les religions, ont leur variété. Comment ſeroit-il donc poſſible que deux hommes euſſent préciſément un même goût, ou les mêmes notions du vrai, du bon & du beau? La différence de la vie & la variété des événemens ſuffiroient ſeules pour en mettre dans les jugemens.

Ce n'eſt pas tout. Dans un même homme, tout eſt dans une viciſſitude perpétuelle, ſoit qu'on le conſidere au phyſique, ſoit qu'on le conſidere au moral: la peine ſuccede au plaiſir, le plaiſir à la peine; la ſanté à la maladie, la maladie à la ſanté. Ce n'eſt que par la mémoire que nous ſommes un même individu pour les autres & pour nous-mêmes. Il ne me reſte peut-être pas, à l'âge que j'ai, une ſeule molécule du corps que j'apportai en naiſſant. J'ignore le terme preſcrit à ma durée; mais lorſque le moment de rendre ce corps à la terre ſera venu, il ne lui reſtera peut-être pas une des molécules qu'il a. L'ame, en différens périodes de la

vie, ne ſe reſſemble pas davantage. Je balbutiois dans l'enfance. Je crois raiſonner à préſent. Mais tout en raiſonnant, le temps paſſe & je m'en retourne à la balbutie. Telle eſt ma condition & celle de tous. Comment ſeroit-il donc poſſible qu'il y en eût un ſeul d'entre nous qui conſervât pendant toute la durée de ſon exiſtence le même goût, & qui portât les mêmes jugemens du vrai, du bon & du beau ? Les révolutions cauſées par le chagrin & par la méchanceté des hommes, ſuffiroient ſeules pour altérer ſes jugemens.

L'homme eſt-il donc condamné à n'être d'accord ni avec ſes ſemblables, ni avec lui-même, ſur les ſeuls objets qu'il lui importe de connoître, la vérité, la bonté, la beauté ? Sont-ce là des choſes locales, momentanées & arbitraires ; des mots vuides de ſens ? N'y a-t-il rien qui ſoit tel ? Une choſe eſt-elle vraie, bonne & belle, quand elle me le paroît ? & toutes nos diſputes ſur le goût ſe réſoudroient-elles enfin à cette propoſition : nous ſommes, vous & moi, deux êtres différens ; & moi-même je ne ſuis

jamais

jamais dans un inſtant, ce que j'étois dans un autre ?

Ici Ariſte fit une pauſe ; puis il reprit :

Il eſt certain qu'il n'y aura point de terme à nos diſputes, tant que chacun ſe prendra ſoi-même pour modele & pour juge. Il y aura autant de meſures que d'hommes, & le même homme aura autant de modules différens, que de périodes ſenſiblement différens dans ſon exiſtence.

Cela me ſuffit, ce me ſemble, pour ſentir la néceſſité de chercher une meſure, un module hors de moi. Tant que cette recherche ne ſera pas faite, la plupart de mes jugemens ſeront faux, & tous ſeront incertains.

Mais où prendre la meſure invariable que je cherche & qui me manque ?.... Dans un homme idéal que je me formerai, auquel je préſenterai les objets, qui prononcera, & dont je me bornerai à n'être que l'écho fidele ?... Mais cet homme ſera mon ouvrage... Qu'importe, ſi je le crée d'après des élémens conſtans ?... Et ces élémens conſtans, où ſont-ils ?.... Dans la nature ?.... Soit ;

mais comment les raſſembler ? ... La choſe eſt difficile ; mais eſt-elle impoſſible ? ... Quand je ne pourrois eſpérer de me former un modele accompli, ſérois-je diſpenſé d'eſſayer ?... Non ... Eſſayons donc ... Mais ſi le modele de beauté auquel les anciens Sculpteurs rapporterent dans la ſuite tous leurs ouvrages, leur coûta tant d'obſervations, d'études & de peines, à quoi m'engage-je ?... Il le faut pourtant, ou s'entendre toujours appeller Ariſte le Philoſophe , & rougir.

Dans cet endroit, Ariſte fit une ſeconde pauſe un peu plus longue que la premiere, après laquelle il continua :

Je vois du premier coup d'œil que, l'homme idéal que je cherche étant un compoſé comme moi , les anciens Sculpteurs , en déterminant les proportions qui leur ont paru les plus belles, ont fait une partie de mon modele ..., Oui. Prenons cette ſtatue, & animons-là.... Donnons-lui les organes les plus parfaits que l'homme puiſſe avoir. Douons-la de toutes les qualités qu'il eſt donné à un mortel de poſſéder, & notre

modele idéal sera fait.... Sans doute....
Mais quelle étude ! Quel travail ! Combien de connoissances physiques, naturelles & morales à acquérir ! Je ne connois aucune science, aucun art dans lequel il ne me fallût être profondément versé... Aussi aurois-je le modele idéal de toute vérité, de toute bonté, & de toute beauté... Mais ce modele général idéal est impossible à former, à moins que les Dieux ne m'accordent leur intelligence & ne me promettent leur éternité. Me voilà donc retombé dans les incertitudes d'où je me proposois de sortir.

Ariste, triste & pensif, s'arrêta encore dans cet endroit.

Mais pourquoi, reprit-il après un moment de silence, n'imiterai-je pas aussi les Sculpteurs ? Ils se sont fait un modele propre à leur état, & j'ai le mien.... Que l'homme de lettres se fasse un modele idéal de l'homme de lettres le plus acompli, & que ce soit par la bouche de cet homme qu'il juge les productions des autres & les siennes. Que le Philosophe suive le même plan... Tout ce qui semblera bon & beau

à ce modele, le sera: tout ce qui lui semblera faux, mauvais & difforme, le sera... Voilà l'organe de ses décisions.... Le modele idéal sera d'autant plus grand & plus sévere, qu'on étendra davantage ses connoissances.... Il n'y a personne, & il ne peut y avoir personne, qui juge également bien en tout, du vrai, du bon & du beau. Non; & si l'on entend par un homme de goût, celui qui porte en lui-même le modele général idéal de toute perfection; c'est une chimere.

Mais de ce modele idéal qui est propre à mon état de Philosophe, puisqu'on veut m'appeller ainsi, quel usage ferai-je, quand je l'aurai? Le même que les Peintres & les Sculpteurs ont fait de celui qu'ils avoient. Je le modifierai selon les circonstances. Voilà la seconde étude à laquelle il faudra que je me livre.

L'étude courbe l'homme de lettres; l'exercice affermit la démarche, & releve la tête du soldat; l'habitude de porter des fardeaux affaisse les reins du crocheteur; la femme grosse renverse sa tête en arriere;

l'homme bossu di... ses membres autrement que l'ho...e droit. Voilà les observations qui ...ultipliées à l'infini, forment le statua..e & lui apprenent à altérer, fortifier, ...oiblir, défigurer & réduire son modele idéal, de l'état de nature, à tel autre qu'il lui plaît.

C'est l'étude des passions, des mœurs, des caracteres, des usages, qui apprendra au peintre de l'homme à altérer son modele, & à le réduire, de l'état d'homme, à celui d'homme bon ou méchant, tranquille ou colere.

C'est ainsi qu..., d'un seul simulacre, il émanera une variété infinie de représentations différentes qui couvriront la scene & la toile. Est-ce un Poëte? Est-ce un Poë... qui compose? Compose-t-il une satire ou un hymne? Si c'est une satire, il aura l'œil farouche, la tête renfoncée entre les épaules, la bouche fermée, les dents serrées, la respiration contrainte & étouffée: c'est un furieux. Est-ce un hymne? il aura la tête élevée, la bouche entr'ouverte, les yeux tournés vers le ciel, l'air du transport & de

l'extase, la respiration haletante : c'est un enthousiaste. Et la joie de ces deux hommes, après le succès, n'aura-t-elle pas des caracteres différens ?

Après cet entretien avec lui-même ; Ariste conçut qu'il avoit encore beaucoup à apprendre. Il rentra chez lui ; il s'y renferma pendant une quinzaine d'années. Il se livra à l'Histoire, à la Philosophie, à la Morale, aux Siences & aux Arts ; & il fut à cinquante-cinq ans homme de bien, homme instruit, homme de goût, grand Auteur, Critique excellent.

FIN.



